L'E…PRESS

125 Frs 12 NOVEMBRE 1959. — N° 439

ENTRE FERHAT ABBAS ET TIXIER-VIGNANCOUR

POUR OU CONTRE LA BOMBE FRANÇAISE ?

L'EXPLOSION DE LA BOMBE A (A.P.)

« Qu'est-ce que ça veut dire, la bombe atomique ? Qu'il n'y aura personne à mon enterrement... » (Bernard Groethuysen.)

)1-6 |

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Important laboratoire de recherches en pleine expansion d'un groupe industriel Chimie de la région parisienne recherche d'URGENCE :
DEUX JEUNES **INGENIEURS**
Formation CHIMIE et PHYSIQUE et CHIMIE
Faire offre manuscrite, photo et prétent. (discr. absolum. garantie ainsi que retour de tous documents transmis) à no 72.206 CONTESSE Publicité 20, avenue de l'Opéra (1er) qui transmettra.

OFFRES D'EMPLOIS

L'EXPRESS recherche courtier abonnement Paris-province. Ecr. no 4851 L'Express, 29, r. de Marignan

Société industrielle en expansion recherche pour service information et publicité, JEUNE FEMME, 26-35 ans pour poste assistante CHEF DU SERVICE organisation administrative, capable rédiger texte d'information, comprendre texte anglais, s'intér. aux problèmes commerc. et promot. ventes, situat. très active, variée, exigeant dynam. et initiat. Envoyer C. V. manuscrit et photo à ALJANVIC F. M., 16, rue du Louvre, Paris (1er) qui transm.

CHATELET
IMPORTANT ORGANISME COMMERCIAL
recherche
SECRETAIRE DIRECTION
CONFIRME
HOMME OU FEMME
Excellente situation stable et d'avenir réservée à élément possédant bonne expérience administrat. et si possible notions publicité, presse. Env. C. V. manuscrit à B.E.O. (réf. 684) 5, rue de Téhéran, Paris, qui transmettra
DISCRETION ABSOLUE ASSUREE

DORLAND recherche
ADJOINT chef de publicité
Promotion assurée à élément de valeur. Formation technique exigée. Anglais courant. Maxim. 30 ans. Ne pas se présenter. Ecr. avec curriculum vitae : 65, avenue des Champs-Elysées, PARIS (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

Dipl. H.E.C. J. F. secrét. direct. Tr. sér. référ., connaissant sténo et dactylo rech. emploi secrét. littéraire ou de rédact. mi-temps. Le matin. Ecr. HAVAS 1715-596 - Rue Vivienne, 17, PARIS

HOMES D'ENFANTS

HOME D'ENFANTS
NORMANDIE - 80 km. de Paris. Nourriture abondante, saine. Cadre famil. école, ouv. toute année LES SABLONS - AIGLEVILLE (Eure). Tél. : 3

REPRÉSENTATION (Offres)

PREMIERE MARQUE FRANCAISE DE CAFE - Clientèle existante - Recherche pour la SEINE et la SEINE-ET-OISE un
PROSPECTEUR
connaissant les méthodes modernes de vente.. Véhicule fourni. Situation d'avenir. Discrétion assurée. Ecrire no 6258 Editions BLEU Publicité 17, r. Lebel, à Vincennes (Seine), qui transmettra

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

REPORTAGE
PHOTO INDUSTRIELLE
en noir et en couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS (9e)

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

LOCATIONS (Demande)

URGENT Recherche PARIS
2 pièces cuisine, non meublé, avec reprise just. RIC. 06-57

HOTELS PARTICULIERS

NEUILLY ST-JAMES, Libre. Hôtel part. sur jardin, impecc., confort, luxe, 2 étages, 7 pièces, 2 s. de bains, 2 douches. dépendances. Pour visiter. Tél. PIG. 60-49 après-midi ou R. C. L., 69, rue d'Amsterdam.

PROPRIÉTÉS (Vente)

BOISEMONT 33 km. Paris, PAVILLON MEULIERE, 8 p., 2 bains parc 12.000 m2. Habitation de gardien, confort. MEUBLE. Libre. Prix 23 M. RIC. 45-99

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

APPARTEMENTS (Vente)

ST-CLOUD
VAL D'OR, 3-4 pièces, surface 90 m2. Vue panor. Confort. Libre. Prix 18 M. RIC. 45-99

COURBEVOIE
STUDIO, vue Seine, 3e étage, confort. Libre. Prix 3 M 750. Facilités. RIC. 45-99

APP. Gd luxe, 52, av. Foch
8e ét., 5 p. 160 m2, terrasse, 2 ch. de bonne, cuis. Harmand ; garage. Prix 45 M. Dans même imm. app. 4 p., peint. à terminer. Prix 28 M. BAL. 84-90

NICE Grand choix d'APPARTEMENTS dans immeubles neufs ou anc. toutes imp.
VENDS Lotissement « LES PINS » terrains, viabilités. Livrables de suite.
CORSE 8 km. ILE ROUSSE, dans domaine de caractère privé, terr. cours viabilité, 3 plages, 3 caps, vue magnifique.
LA GENERALE, 12, r. ST-FLORENTIN - RIC. 45-99

ETOILE-KLEBER Rez-de-ch., 90 m2 grand standing, 3 pièces, entrée, bains, téléphone, libre. Renseign. H. B., 9, boulevard d'Auteuil.

PASSY très beau STUDIO D'ARTISTE RUE DU DOCTEUR-BLANCHE, plus 2 chambres tout confort. Superficie 150 m2. R.C.L., 69, rue d'Amsterdam, Paris

ST-GERMAIN-DES-PRES, imm. XVIIe, entr. rénov., rez-de-ch. sur cour fleurie, entrée, living, atelier, loggia, cuis., s. de b., w.-c., chauff. centr., plac., moquette. R.C.L., 69, rue d'Amsterdam, Paris.

TOULOUSE - PETIT APPARTEMENT NEUF
Tout confort. Téléphone, chauffage central individuel au gaz. Situation exceptionnelle. Ecrire au no 4832 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris-8e

A 2 min. des **BUTTES-CHAUMONT**
LIBRE DE SUITE, 3 pièces, entrée, cuisine, w.-c. grand débarras, 1er étage sans vis-à-vis, 3 M 5
KLE. 58-22

BD HENRI-IV 4e ét., 4 pièces, salle de bains, 90 m2 - 8 M.
BD HENRI-IV 5e étage, sans ascens. 5 pces 120 m2, s.d.b. chauffage central - 9 M. 5
SQUARE DES BATIGNOLLES Imm. p. de taille, 2e étage, 4 pièces, tout sur rue. Entrée, cuisine, salle de douches - 7 M 5
MALESHERBES Appart. neuf, 3 p. Gde Lingerie 92 m2
« LA GENERALE RIC. 45-99 »

MAIRIE XVe 2 pièces, cuisine, bains, tout confort, très ensoleillé
Pour visiter, Bureau de vente :
285, RUE DE VAUGIRARD (de 9 à 12 heures)

APPARTEMENTS (Construction)

RUEIL-MALMAISON
290, avenue Napoléon-Bonaparte, bus 258 arrêt « Le Parc » 10 min. Pont de Neuilly, appartem. grand standing 45 à 70 m2 livrables fin 1959. Avec **2 M 2 Cpt** Prime 600 + prêt C.F. et compl., cuis., s. de bains complètement équipée, revêtem. marbre, grand balcon, groupe scolaire. Visitez l'appartem. modèle (autre programme 200 appart. à Choisy-le-Roi). Vente et renseignem. LAMARO Philippe 5, rue [illegible], Paris (8e). ELY. 10-64 tous les après-midi

SCEAUX
RESIDENCE DES SABLONS
138, rue Houdan
Pl. centre, 2 min. métro et autobus, proxim. lycée
47 appartements
de 40 à 108 m2
Studio 3-4-5 pièces. Grand standing. Construct. 1er ordre, sur jardin. Prix 95.000 fr. le m2. PRIMES 600 fr. CREDIT 45 %. Apport personnel sur 15 m. C.I.F., 3, rue d'Aguesseau - ANJou 55-96 et AGENCE DU CENTRE, 108, r. Houdan, SCEAUX. Tél. ROB. 53-08

10 BIS, RUE DU PAVE-DES-GARDES
SEVRES En constr., fondations terminées Livr. septembre 60 - 4 p. tout conf., verdure. Vis. sur place vendr., sam., dim., lundi (14 h.30-17 h.) bus 179 ou LEC.73-94 (9-12 h.)

CHATILLON-SOUS-BAGNEUX, dans immeuble en construct. de 3 étages, reste quelques appartem. à souscr. Studios 2-3-4 p., act. 2e ét. Livr. juillet 60. Visite sur place jeudi, sam., dimanche (14 h. 30-17 h.) 3, RUE PIERRE-BROSSOLETTE ou téléphoner de 9 h. à 12 h. à LEC. 73-94

LOCAUX COMMERCIAUX

20, rue d'ABBEVILLE Magasin 40 m2 + sous-sol, cession bail, visite sur place vendredi 13 (14 h. à 17 h.) ou RIC. 45-99

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. no 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

TWA LE NOUVEAU LONG COURRIER L'INTERCONTINENTAL **BOEING 707**

Le 4 Décembre, TWA met en service le nouveau long courrier Boeing 707, l'Intercontinental - Le plus rapide et le plus grand jet du monde - Paris - New-York non-stop en 7 heures 50.

DÉCOLLAGE DE PARIS A 17 H. ATTERRISSAGE A NEW-YORK A 18 H. 50 (heure locale)

Cocktails avec vos amis aux Champs-Élysées - Dîner à Manhattan ! Quelques heures de repos luxueux dans les airs et vous voilà arrivés, non-stop. Votre vol de retour New-York - Paris ne dure que 6 heures 40 minutes !

ET SI VOUS ALLEZ AU-DELA DE NEW-YORK EMPRUNTEZ LA PUISSANTE FLOTTE DE JET TWA A DESTINATION DES PRINCIPALES VILLES D'AMÉRIQUE

SERVICES "LUXE" OU "ÉCONOMIE"

Réservez vos places auprès de votre agent de voyage à TWA - 101, Champs-Élysées - 5, Rue Scribe - PARIS - Tél. BAL. 10-83 (jour et nuit)

PLUS DE PASSAGERS, PLUS DE KILOMÈTRES QUE SUR N'IMPORTE QUELLE AUTRE COMPAGNIE AÉRIENNE MONDIALE **TWA** LES PLUS RAPIDES JETLINERS NON-STOP **USA**

Vite, un abri

Votre enquête sur « Les Françaises et l'amour » me paraît entièrement correspondre aux réactions du public lyonnais devant le film que vous qualifiez vous-même de « plus important de la saison » : « Hiroshima, mon amour ».

Celui-ci, en effet, n'a tenu l'affiche qu'une semaine dans une des grandes salles d'exclusivité de Lyon. Le soir où j'assistai à sa projection, ce n'étaient que commentaires exaspérés, dont ceux de deux jeunes filles, charmantes au demeurant, qui se demandaient « s'ils allaient enfin se décider à rester ensemble » et avouaient à voix haute n'y rien comprendre absolument.

Pour qu'un film aussi exceptionnel, pour qu'une histoire d'amour aussi exceptionnelle que l'est « Hiroshima, mon amour » n'obtienne qu'une audience pareillement limitée, il faut en effet que « moins d'une femme sur deux considère que le grand amour existe ».

Trouvons vite un asile, un abri, une île déserte pour cette malheureuse qui déclare : « Rien ne m'a arrêtée pour vivre avec l'homme que j'aimais ».

L. PÉLISSIER,
Professeur,
Lyon.

Le Français homme

Je reste très mélancolique devant le comportement de la Française devant l'amour. Vous vous devez de rechercher maintenant ce que pense le Français homme de cette mentalité féminine. Hélas ! ce ne sera pas mieux.

Un jour, en 33, nous étions une douzaine d'amis hommes réunis (plus trois ou quatre jeunes femmes) ; nous avons eu l'idée de nous demander les uns aux autres quelle est la grande chose de la vie. Je fus le seul à répondre, à l'amusement général, l'amour. Pour les autres, ce fut : le sport, la chasse, le jeu, les affaires (la majorité), le métier, etc.

L'un de nous précisa même le meilleur emploi d'une soirée où le n° 3 était « avec ma femme » (jeune marié)...

Un grand bon point, Françoise Giroud, pour votre dernier paragraphe : « Faites que vos filles soient capables d'amour » et « qu'elles aient la force de se garder du sordide ». Bravo ! Bravo ! Quel dommage qu'avec ce même idéal vous et moi nous soyons tellement farouchement opposés sur l'Algérie, que je veux française — par idéalisme toujours : la grandeur de la France.

JEAN FABRE,
Paris.

Affreux, non ?

Ainsi, pour plus de la moitié des femmes, être heureuse, c'est avoir une vie aisée, le confort matériel...

Et pas une Française sur quatre qui ait répondu « l'Amour ».

Il est juste de dire qu'il faudrait donner de l'Amour une valable définition... M. Petit Larousse déclare : « sentiment par lequel le cœur se porte vers ce qui lui plaît fortement et en désire la possession ». Affreux, non ?

Mon opinion est celle-ci : je t'aime, donc tu es libre. Donc je veux ton bonheur. Donc, je souhaite avec toi un échange de joie, tant que tu seras d'accord sur cet échange.

A. B.,
Strasbourg.

Accidents de parcours

Si l'amour physique tient une place importante dans le mariage, les valeurs spirituelles, le courage, la fidélité, la bonté contribuent bien davantage encore à sa réussite puisqu'elles protègent l'amour contre nos faiblesses, nos contradictions, voire nos dégoûts passagers.

Je ne vois pas très bien en quoi les aventures prénuptiales de la jeune fille peuvent contribuer au bonheur futur du couple. Je continue de penser que les « accidents de parcours » risquent de la blesser davantage qu'un garçon, justement parce qu'elle ne se donne qu'en croyant aimer.

E. REINHARDT,
Strasbourg.

Quel soulagement !

Paris, 30 octobre ; rencontre d'un ami, brève, nos tâches sont lourdes. J'ai des journaux à la main. Je dis seulement : « L'article de F. Mitterrand, quel soulagement, n'est-ce pas ? Oui, et merci à Françoise Giroud pour ses lignes cinglantes, à Mauriac dont la caution suffit. »

MARCEL CHÊNE,
Abbeville.

Quelques questions

Je ne joue pas au policier amateur. Simplement, je me pose quelques questions, que je m'étonne de n'avoir vu poser par personne. Toutes les preuves de Pesquet contre M. Mitterrand tiennent dans les fameuses lettres. Or :

1) S'est-on assuré que Pesquet n'avait pas, parmi les employés de la poste, de complice disposé à antidater ses lettres ?

2) Puisque ces lettres n'ont pas été produites tout de suite, est-on certain que celles qui ont été montrées au juge d'instruction sont bien celles que Pesquet a mises à la poste ? Il ne doit pas être difficile de décoller une enveloppe et d'y glisser, après l'événement, un récit détaillé de ce qui s'est passé.

GEORGES OTTINO,
Genève.

→

sur votre bureau, en voyage, chez vous,

AYEZ UNE MACHINE A DICTER...

Des dizaines de milliers d'utilisateurs se félicitent tous les jours d'avoir sous la main une des trois machines à dicter conçues et réalisées par le plus grand producteur mondial d'enregistreurs magnétiques :

GRUNDIG

Quelle que soit votre profession, un modèle correspondra exactement à vos besoins :

- **la STENORETTE** : enregistrement sur rubans et cartouches.
- **la STENOMATIC** : entièrement automatique, enregistrement sur feuilles miniatures pouvant être classées, envoyées par poste, etc. Machine idéale pour l'organisation d'un pool dactylographique.
- **le NIKI** : de la grosseur d'une boîte à cigares, ce magnétophone fonctionne sur transistors et piles. Il est adopté par tous ceux qui voyagent par le train, en voiture, etc.

Venez essayer ces modèles dans les salons de :

la plus importante maison spécialisée d'Europe

Si vous ne pouvez pas venir rue de la Paix, demandez une documentation complète sur la gamme des :

Machines à dicter GRUNDIG

PARKING PLACE VENDOME | LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE
9 RUE DE LA PAIX PARIS 2e TÉL. RIC. 73-29

qui l'eût cru...

que ce manteau habillé en velours
fut aussi un imperméable.
Et pourtant c'est bien
d'un imperméable qu'il s'agit.
D'un imperméable Franck et Fils.
D'un imperméable de cocktail,
D'un imperméable du soir,
En velours
Qui ne craint absolument
pas l'eau.
Se fait en noir
et dans les coloris mode.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris | magasin climatisé.

PUBLICIS P4E

J'avais des doutes...

Je tiens à vous remercier d'avoir publié des documents si précis sur l'affaire Pesquet, documents qui ne laissent aucun doute sur la bonne foi de M. Mitterrand. A ma grande humiliation, dont je ne me remets pas, j'avais au premier coup d'œil eu des doutes sur cette bonne foi. Sans doute, la version Pesquet est d'une telle invraisemblance qu'on s'étonne qu'elle ait pu obtenir l'ombre d'un crédit. Mais la façon dont la presse et la radio présentaient la déposition tronquée de M. Mitterrand laissait planer un malaise. Lui seul pouvait le dissiper tout à fait.

E. P.,
Ardèche.

Il n'était pas le seul

L'article de M. Jean Cau, paru dans votre numéro du 5 novembre, a remonté le moral de l'immense majorité des populations d'outre-mer, mal informées par la radio d'Etat.

François Mitterrand jouit de l'estime générale outre-mer. Mais votre brillant rédacteur, M. Jean Cau, s'est trompé lorsqu'il écrit que l'ancien ministre de la Justice est le seul sénateur non communiste à avoir voté « non » au référendum. Son collègue et ami Lucien Bernier, sénateur de la Guadeloupe (socialiste) a également voté « non » le 28 septembre 1958.

CAMILLE JABBOUR,
Président du Syndicat de la Presse Guadeloupéenne,
Pointe-à-Pitre.

Trop bien faire

Je m'étonne qu'aucun journaliste — pas même Jean Cau dans son article sur l'Affaire Mitterrand-Pesquet — n'ait souligné deux faits importants qui concernent la lettre que Pesquet a envoyée à Dahuron.

1) Si ma mémoire est bonne, lorsque Pesquet a mentionné pour la première fois les deux lettres qu'il avait écrites, il n'a pas immédiatement révélé la destination de la deuxième lettre. Il serait intéressant de savoir pourquoi.

2) Cette lettre, adressée à Dahuron, était en fait destinée à la police et au juge d'instruction, et, comme celle que Pesquet s'est envoyée à lui-même, destinée surtout à fournir un témoignage. Comment se fait-il que cette lettre ait été rédigée en termes personnels, qu'elle contienne même des consignes : « Dès que vous aurez pris connaissance de cette lettre à la poste de Lisieux, partez immédiatement pour Paris »... « rendez-vous directement avenue d'Italie »... ; qu'elle annonce un coup de téléphone en cas de changement de plan, *alors qu'elle ne devait pas être lue par son destinataire mais rester en souffrance à la poste jusqu'au moment où le juge la retirerait* (Cf « Le Monde », 1er-2 novembre).

La question se pose dès lors de savoir pourquoi cette lettre a été rédigée en ces termes. Ne serait-ce pas que l'on a voulu « trop bien faire » après coup, en lui donnant un caractère convaincant et authentique ?

MME DEBOUZY,
Assistante à la Faculté des Lettres,
Lille.

Plus de pot-au-feu !

L'article de M. Bosquet sur la viande est ignoble, bête et ne repose sur rien.

Les amis ouvriers bouchers n'ont jamais tenu la queue de la poêle et ne connaissent pas leur métier ; sinon, ils sauraient que le client ne mange plus de pot-au-feu.

Le syndicat des bouchers devrait vous attaquer en diffamation.

R. M.,
boucher.

Plus cher qu'à Paris

Enfin, un article qui dit sur la viande ce que toute la presse cache. Et j'ajoute, pour compléter votre dossier, qu'en province, où le boucher achète directement à l'herbager et n'a pas les mêmes frais que dans les grandes villes, la viande arrive à être plus chère qu'à Paris, alors que les salaires minimums sont stabilisés à 140 francs.

G. VIROT,
Paris.

Plus que doublé !

Le public doit enfin savoir que la productivité des paysans, qu'on dit si souvent arriérés, a plus que doublé en dix ans, alors que le commerce de la viande et ses potentats continuent de travailler avec leurs méthodes moyenâgeuses.

PAUL MORANGE,
Rochefort-Montagne.

Le combat théâtral

Comme suite à l'article de Michèle Manceaux dans le dernier numéro de « L'Express », je dois apporter la rectification suivante : s'il est exact qu'une partie de la rédaction de « Carrefour » ait pris position contre « Tête d'Or », ce journal, pas plus à cette occasion qu'à aucune autre, ne m'a fait subir aucune « pression » et ne m'a nullement placé devant l'alternative d'éreinter le spectacle ou de me taire.

Quant au « prodige » que constitue ma double appartenance à « Carrefour » et au « Canard Enchaîné », il résulte simplement du fait qu'un même journal n'a pas forcément — ce serait, hélas ! trop commode — une couleur identique en politique et en art. Considérant que le combat théâtral est aussi important que le combat politique, il me faut donc le mener là où on me permet de le faire et où je puis librement défendre les valeurs que j'aime : des metteurs en scène tels que Vilar, Planchon ou Serreau, des auteurs tels que Genet, Adamov, Ionesco ou... Claudel.

MORVAN LEBESQUE.

[*« Pression » était donc un terme impropre. L'opinion de M. Morvan Lebesque a paru cependant devoir être compensée puisque, sur la page voisine de celle où il écrit, un article non signé exprimait le point de vue strictement opposé.*

Enfin, le samedi 24 octobre, dans une émission publique radiophonique du « Masque et la Plume », M. Morvan Levesque a lui-même parlé de cabale. — M. M.]

Veillée spirituelle des étudiants

La prochaine veillée mensuelle des étudiants aura lieu le vendredi 13 novembre, à 17 h. 45. Les conférences seront assurées par le R.P. Liégé (« Qu'est-ce que croire : les convertis répondent »), par Alain Truffaut (« Dialogue sur le Cinéma et la Nouvelle Vague »), et par le R.P. Féret (« Qu'est-ce que croire : les Témoins bibliques répondent »). La soirée, qui comprend en outre la messe et le repas en commun, aura lieu 35, rue de la Glacière, Paris (XIIIe).

Le Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs de Haute-Savoie* : un « Groupe de Travail » des Amis de « L'Express » vient de se constituer à Annecy. Responsable : Raoul Czarniak, 8, rue A.-Briand. Permanence : chez Mme Lurbe, 10, boulevard du Lycée.

Première réunion à la permanence le vendredi 20 novembre, à 20 h. 30.

● *A l'attention des lecteurs de la Sarthe* : responsable : M. Robert Pichereau, 12, rue de Balyver, Le Mans.

● *A l'attention des lecteurs de la Loire-Atlantique.* Responsables : M. Jean Pujol, 13, allée Duquesne, Nantes ; M. Carpentier, 21, rue du Maine, à Saint-Nazaire.

La lettre de « L'Express »

AU Théâtre de France, « Tête d'or ». A la Comédie-Française, « Electre ». A l'Opéra, « Carmen »... Pas une de ces soirées fastueuses, dédiées à la renaissance de l'art dramatique, qui vaille — que M. Malraux nous pardonne — le spectacle à un seul interprète donné mardi au palais de l'Elysée.

Le cérémonial ne varie pas plus qu'il ne se renouvelle dans les théâtres d'Etat. Là, le Premier ministre, les ministres seconds et leur suite. Deux mille spectateurs, toujours les mêmes, guindés dans leur tenue de cour : corps constitués, officiels, dignitaires du régime assortis de leur épouse, de leur descendance, et des amis de la famille, s'inclinant, pour baiser une main, avec une lenteur calculée. Les plastrons d'habit ont de ces incartades...

Aux quelques places qui restent, les « personnalités parisiennes » agréées par les cabinets ministériels et, toujours, quelques moutons noirs introduits on ne sait comment dans la bergerie de ce faux Versailles...

Ici, le Premier ministre, les ministres seconds, sept cents journalistes en veston, toujours les mêmes, qui doivent montrer patte blanche dès le seuil du palais, en produisant, avec leur carte d'invitation, leur carte professionnelle. Mais on agrée à l'Elysée toutes les nuances de l'opinion française et internationale, qui sont également représentées.

Premier contrôle à la grille du faubourg Saint-Honoré, avec prière, courtoise et ferme, de ne point traverser la cour en ligne droite pour atteindre le perron, mais d'emprunter le trottoir cimenté. Le crissement des pas sur le gravier indispose le président.

Quelques marches, la fameuse porte vitrée. A droite, nouveau contrôle d'identité ; puis c'est l'immense salon, plafonds célestes aux anges dorés, aubussons, lustres géants. Sept cents petites chaises sont alignées sur dix rangs, face à une estrade. Derrière les chaises, les caméras de la télévision.

A gauche de l'estrade, le box des témoins où viennent, l'un après l'autre, s'insérer les ministres. La chaise la plus proche de l'estrade est réservée à M. Debré, pâle, un peu attendrissant avec son air d'élève qui avait pourtant bien repassé sa composition mais qui va être collé. Derrière lui, M. Malraux qui se permet d'arriver en retard et qui en sera puni : il est assis à côté de M. Soustelle, prospère et bronzé au soleil du Sahara.

Derrière encore, les autres. M. Michelet, avec sa bonne tête fatiguée d'ours en peluche ; M. Buron, barbe gaie ; M. Guillaumat, menton haut, œil bleu glacé ; M. Couve de Murville, désinvolte et se prenant apparemment moins au sérieux que ses collègues, etc.

15 h. 59 : les rideaux de damas beige qui se joignent derrière l'estrade, frémissent. 16 h. : ils s'ouvrent. Le président paraît et disparaît derrière vingt photographes. Dix secondes, vingt secondes, trente secondes... « Merci, messieurs ».

Les photographes, dociles, vont se ranger au fond de la salle, découvrant le président, assis très droit sur son fauteuil rouge et dont le teint rosira lentement sous les feux convergents des projecteurs.

Il prend la parole d'une voix d'abord un peu terne, un peu plate.

Du côté des ministres, on se tortille, on se gratte le nez, on se torture l'oreille, on fixe un point vague dans l'assistance, on prend l'air de quelqu'un qui connaît à l'avance le texte prononcé sur l'estrade. Mais personne n'en croit rien.

Le président commet un lapsus, bute exceptionnellement sur un mot, annonce l'arrivée à Paris de M. Krouchtchev pour le 15 mars, et termine son exposé de politique internationale en invitant les journalistes présents à lui poser des questions.

Ces questions, chacun sait déjà sur quels points elles porteront. Elles ont été déposées au préalable à l'Elysée. Les unes ont été reçues, les autres repoussées.

Lorsqu'un journaliste étranger — il y en a toujours un — s'obstine à poser une question non convenue, il fournit l'intermède comique. Il s'agissait, cette fois, d'un Allemand solennel et longuet dans son propos, soucieux de la ligne Oder-Neisse.

« En vous écoutant, Monsieur, je croyais me trouver à la conférence au sommet... ».

Le malheureux disparaît, englouti sous une lame de rires. Et on enchaîne.

LES questions attendues doivent porter sur la bombe atomique, l'Algérie, la Communauté et les Anciens Combattants.

Sur la table du président, pas une note. Il a déclaré lui-même dans ses « Mémoires » : « Dans certains cas, je suis amené à improviser mes propos. Alors, me laissant saisir par une émotion calculée, je jette d'emblée à l'auditoire les idées et les mots qui se pressent dans mon esprit. Mais, souvent, j'écris d'avance le texte et le prononce ensuite sans le lire : souci de précision et amour-propre d'orateur, lourde sujétion aussi, car, si ma mémoire me sert bien, je n'ai pas la plume facile. »

L'exploit physique ainsi réalisé par un homme de soixante-neuf ans laisse, à chaque fois, médusé.

Cette « lourde sujétion » est-elle nécessaire ? Plus encore. Tout grand politique est d'abord homme de théâtre. Sans mise en scène, point de texte, point de geste qui portent.

Les réalisations Charles de Gaulle, conçues, interprétées et présentées par lui-même, ressortissent à l'art dramatique le plus complet. Jusqu'à ce début académique et un peu morne, qui mettra en valeur la soudaine chaleur de la voix, la forme moins compassée, donc plus humaine, de l'appel au F. L. N.

Le lyrisme (« Une page a été tournée par le grand vent de l'Histoire »), le souverain mépris (« On se demande à quoi prétendent les interprétations qui sont faites ici et là ») et aussi, semble-t-il, la passion de convaincre l'interlocuteur invisible auquel il s'adresse, vibrent tour à tour...

Qu'en restera-t-il, une fois le texte imprimé et les mots réduits à eux-mêmes ?

CE sont les spectateurs qui donnent aux pièces leur signification. Ici, c'est Alger, c'est l'Armée, c'est le F. L. N. qui pétrifieront la lave de la phrase. Les journalistes présents ne sont qu'auditeurs et, si prompts qu'ils soient à saisir l'essentiel, leur attention est trop sollicitée par la formule qui vient pour décortiquer dans l'immédiat, de mémoire, la formule qui s'en va.

Après l'émotion, c'est la performance. Une série de chiffres énumérés sans hésitation. A quel moment le jongleur va-t-il rater la balle ? Il ne rate pas.

Et puis, enlevé allegro vivace sitôt la réplique fournie, c'est le final sur les Anciens Combattants. Pirouettes, révérences, jetés-battus et entrechats pour terminer par un coup de poing : « Ce qui a été fait ne sera pas changé. Quand il s'agit de l'intérêt national, le pouvoir ne recule pas. Merci, messieurs. »

Le président disparaît derrière le rideau. La représentation est terminée. Elle a duré une heure dix. Le décor s'éteint. La salle se vide lentement. Les ministres serrent quelques mains et se pressent d'aller, en coulisse, féliciter l'auteur.

Curieusement, l'émission différée de la télévision ne donnera qu'une faible idée de la dimension du spectacle et du changement de ton qu'ont perçu tous les habitués de la cérémonie. Le président n'est point fait pour le petit écran gris, et moins encore pour la radio. Son talent n'est totalement sensible que dans les grands espaces enluminés.

L'impression qui demeure ? L'homme qui vient de parler n'est point, comme on l'a chuchoté, un homme las et diminué, assis au bord de l'Histoire. Ce sont les Français qui, las et rognés, sont assis au bord de de Gaulle.

Françoise Giroud

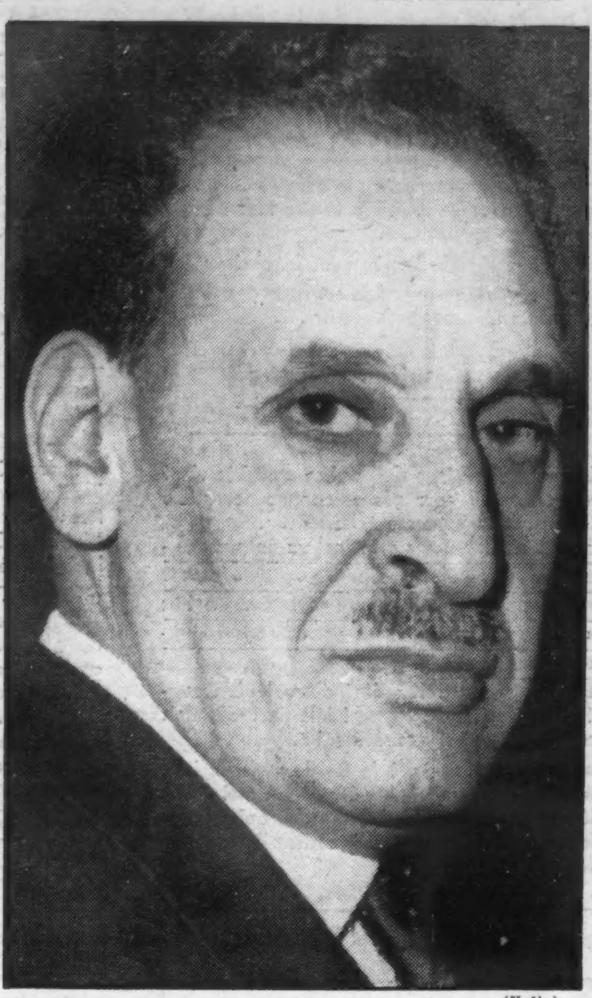
MORTIMER
chemisier-habilleur
costumes, vestons sport prêts à porter, coupés dans des tissus exclusifs, loden, autocoats 7/8, pardessus chauds et légers.
30, AV. FRANKLIN D. ROOSEVELT (SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE)
Ouvert de 9 h. à 19 h. 30 ELY. 78-87

ÉTUDIANTS
Avant la reprise des cours de Faculté, commencez l'étude de la
STÉNOTYPIE
Elle vous aidera dans votre carrière
INSTITUT GRANDJEAN
15, RUE SOUFFLOT
ODE. 46-72

LA NATION

Entre Ferhat Abbas et Tixier-Vignancour

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*



M. FERHAT ABBAS. (Katia)

M. TIXIER-VIGNANCOUR. (A.D.P.)

La difficile équation du régime.

DE GAULLE mène son affaire avec une minutieuse habileté, une prudence de Sioux intelligemment présentée sous forme d'énergie et d'assurance. Son pouvoir est aussi fragile que son prestige est grand ; et alors même qu'il discute en seigneur avec les puissants de la terre, qu'il brosse la fresque de « la confrontation du monde moderne avec lui-même », au même moment il ruse, à l'intérieur de son royaume, dans l'ombre, avec les aigrefins ; il tâte les résistances cachées, hésite, recule, avance, échafaude avec art des opérations à multiples tranchants.

De Gaulle a affirmé une politique : l'autodétermination ; et, sur cette idée, sur ce principe, il rencontre l'accord de tout le monde, et en particulier des nationalistes algériens avec qui il s'agit de s'entendre. Mais tout dépend, bien sûr, des conditions *d'application* de cette intention. Alors, les uns après les autres, nous voyons les responsables les plus officiels (MM. Debré, Delouvrier, Guillaumat, les généraux Challe et Massu) s'employer avec de plus en plus de précision à vider l'autodétermination de tout contenu et, pour rassurer les agités d'Alger, décourager les nationalistes. Or si on peut, par volonté d'optimisme, expliquer les regrettables déclarations de M. Debré par les nécessités tactiques d'une situation parlementaire, celles de M. Delouvrier, par la pression psychologique très spéciale qui s'exerce en Algérie, celles des généraux parce qu'ils sont... des généraux, le message du ministre des Armées, M. Guillaumat, est inexplicable. Il s'agit d'un ministre, à Paris, placé sous la responsabilité directe du président de la République, et qui, non pas dans un discours improvisé, mais dans un texte mûrement préparé, long et méthodique, transmis hiérarchiquement à l'armée d'Algérie et *rendu public*, décompose les modalités de la politique gaulliste de telle sorte qu'elle n'a aucune chance d'être acceptée par les Algériens.

C'était samedi matin — oui, pas plus tard que samedi dernier, trois jours seulement avant la conférence de presse du chef de l'Etat. Alors, on renonce ? On s'installe dans la guerre ?

Un pas vers la paix...

Puis de Gaulle parle. D'un mot, il balaye les « interprétations » qu'on a faites de ses intentions (mais ce démenti peut-il s'appliquer à Guillaumat, c'est-à-dire à lui-même ? Tout est possible), lance un vibrant et nouvel appel aux chefs F. L. N. pour des pourparlers. Alors, c'est un pas vers la paix ? Oui — si des contacts secrets et préalables entre Paris et Tunis ont préparé le terrain, précisé les garanties prévues et le cadre des conversations envisagées, comme il est d'usage si l'on veut vraiment qu'un appel public reçoive une réponse favorable en pareille matière. Non — si cet échange sérieux n'a pas eu lieu et qu'il ne subsiste qu'un appel à la cantonade, pour la galerie... Alors : oui ou non ? Je ne sais pas, moi. Et vous ? Non plus probablement. Et les parlementaires ? Sûrement pas. Et les ministres ? Non plus : ils viennent nous demander des informations. Et M. Debré ? Pas davantage, cela se voit. De Gaulle lui-même souhaite-t-il, oui ou non, au fond, que le F. L. N. vienne à Paris ? Ce n'est pas évident. Et si rien de tout cela n'est clair, si l'on peut aussi bien imaginer que, dans plusieurs années, la guerre durera encore, ou bien que lundi prochain Ferhat Abbas sera en train de converser avec le général de Gaulle, si c'est la bouteille à l'encre, il y a à cela une raison bien précise : la politique française est maintenant comme les icebergs, dont un dixième est en surface, visible, mesurable, et tout le reste plongé sous la mer — jusqu'aux bas-fonds.

Précisément, ces dernières semaines, depuis le coup de grisou du 15 octobre, la nouvelle tentative de subversion, préparée à Paris et à Alger — et remise — des morceaux d'information, de dossiers, d'affaires ténébreuses, ont fait surface, qui, à les observer, nous montrent de quel matériau, sous de Gaulle, est constitué le régime.

D'étranges symptômes

Prenez quelques-uns de ces morceaux, au hasard, et examinez-les, vous apercevrez la trame. Dans l'affaire de la machination contre Mitterrand, il est apparu ces jours derniers des symptômes étranges. Par exemple : en remettant à la chancellerie l'exposé des motifs pour lesquels il n'incarcérait pas Pesquet, le juge d'instruction y a joint un message expliquant qu'il y aurait « risque de troubles ». Par exemple : on sait maintenant, après la déposition de M. Verdier, directeur de la Sûreté nationale, que pendant *douze* jours (du 23 octobre au 4 novembre), le préfet de police et le ministre de l'Intérieur n'ont pas fait connaître à l'instruction la provocation précédente, et extrêmement révélatrice, de Pesquet — alors qu'au même moment le parquet et le garde des Sceaux rédigeaient, pour le même motif, une accusation contre M. Mitterrand « d'outrage à magistrat ». Par exemple : le dossier complet des dépositions en justice des assassins du commandant Rodier (dans l'affaire du bazooka) que personne n'avait pu voir jusqu'à présent — sauf MM. Bourgès-Maunoury, Mitterrand... et Tixier-Vignancour — arrive, photocopié, par des chemins mystérieux, à la surface : je l'ai, là, sous les yeux, et un journal en fait déjà état cette semaine. Par exemple : un autre Pesquet, M. Casquet, apparaît, est arrêté, puis disparaît (on peut lire son témoignage en pp 11 et 12).

La termitière

Que ressort-il de tout cela ? Les mêmes gens, exactement les mêmes, qui étaient conjurés en 1957 autour de l'affaire du bazooka, puis en 1958 autour du 13 mai, ont resserré leurs liens et refait leurs réseaux. Seulement il y a une différence. Ceux qui ensemble ont abattu la IVe République sont aujourd'hui en place, dans tout l'appareil de l'Etat : au gouvernement, au Parlement, dans l'Armée, dans la Police. Alors, quand sous la pression des événements, naît entre eux la dissension, c'est à *l'intérieur* de la machine du pouvoir que la sourde bataille se livre. M. Debré est à Matignon, MM. Biaggi et Arrighi exclus de l'U. N. R., et M. Soustelle au milieu. Mais comme ils ont participé aux mêmes conjurations, avec les mêmes acolytes, le « kriegspiel » entre eux, autour de l'Algérie, est extrêmement emmêlé. Ils savent, au même titre, quels sont les militaires, les policiers, les hommes de main qui ont joué un rôle et qui sont prêts à recommencer. Le premier ministre, loyal à l'égard du général de Gaulle, connaît mieux que quiconque ce que M. Tixier-Vignancour, ses complices et ses clients — résolus, eux, à miner la Ve comme ils ont détruit la IVe — ont dans leurs dossiers. D'où l'inquiétude soudaine d'un juge d'instruction, le silence d'un ministre, les menaces sibyllines et les « assurances », bihebdomadaires, données depuis un mois à l'Armée. Car les uns et les autres, hier associés, aujourd'hui adversaires, comptent sur certains militaires pour faire pencher la balance en leur faveur au moment décisif — pour maintenir la discipline, ou au contraire pour laisser agir les groupes clandestins *et armés* qui se sont développés et consolidés depuis le 13 mai, en Algérie *et en métropole*.

D'où les fluctuations, les mystères, les oscillations de la politique algérienne du gouvernement. Le 15 octobre a été un coup de semonce, une alerte. Les dessous de l'affaire Pesquet, les ramifications qu'on lui découvre, montrent que les anciens terroristes du 13 mai comptent intimider le gouvernement. Les hésitations, la prudence des pouvoirs publics dans ces affaires — comme devant les déclarations intempestives des généraux Massu ou Challe — révèlent que la menace est prise au sérieux. La IVe République était devenue une forteresse vermoulue, la Ve est une termitière minée par l'intérieur.

Plus la guerre d'Algérie dure, plus les termites avancent leur travail, et plus l'Etat sera paralysé. Cela, de Gaulle ne le reconnaîtra jamais ; mais il le sait. Alors, il souhaite mettre un terme à la guerre, cependant qu'il craint aussi qu'au moment de l'épreuve de force entre lui et les termites l'édifice ne s'écroule. On le voit donc d'un côté, par ses ministres et ses représentants, essayer de chloroformer les agents possibles de la subversion, et de l'autre presser le F.L.N. de l'aider à sortir de cette impasse. Avec Ferhat Abbas contre Tixier-Vignancour : tel est, schématiquement, le vœu implicite du chef de l'Etat, la nécessité de sa politique. Mais jusqu'où juge-t-il pouvoir aller vers Abbas, et jusqu'où s'étendent, dans l'Etat, les complicités que connaît et symbolise Tixier ? Voilà la difficile équation qui résume l'incertitude du régime.

« Nous sommes d'accord ! »

De Gaulle, après avoir fabriqué, en cautionnant le coup d'Etat, ce mélange instable et explosif, emploie son génie et sa ruse à s'en sortir, et la France avec lui. Imperturbable, on l'a vu, devant 300 personnes, à la dernière réception de l'Elysée, aller vers le colonel Thomazo, mutin du 13 mai et du 15 octobre, député exclu de l'U.N.R., partisan fanatique de l'intégration, et lui dire : « Allons, Thomazo, nous sommes d'accord ! Ne soyez donc pas trop excessif... » Puis, dix minutes plus tard, vers M. Gaston Defferre, qui venait de préconiser à la tribune du Sénat des négociations directes, militaires et politiques, avec le F.L.N. : « Mon cher Defferre, j'ai lu votre discours. Je suis tout à fait d'accord avec vous ! Il faudra bien que le feu cesse... »

Et, chaque fois, n'en doutons pas, il le dit sincèrement. Car il exprime là une contradiction fondamentale et authentique qu'il compte résoudre en l'incarnant, et en croyant aux miracles qui, dans l'Histoire de France selon Charles de Gaulle, doivent se produire quand il le faut.

J.-J. S.-S.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

offrez un vison sauvage

MAURICE KOTLER

10, rue La Boëtie

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

CORRESPONDANCES EXPRESS

ENTRE LE 16 SEPTEMBRE ET LE 10 NOVEMBRE

● Au cours de sa conférence de presse de mardi, le général de Gaulle, parlant de l'Algérie, a rappelé que l'offre de l'autodétermination avait été « décidée par le gouvernement et... approuvée par le peuple » et que dans ces conditions « on se demande à quoi prétendent les interprétations qui sont faites ici et là ».

Voici les déclarations qui ont été faites entre la déclaration du général de Gaulle sur l'autodétermination et sa conférence de presse de mardi :

● Le général Challe, commandant en chef en Algérie : « La lutte contre la rébellion va encore s'intensifier jusqu'à la pacification totale... j'armerai les civils pour qu'ils se défendent. »

● Le général de Gaulle, dans un message à l'armée, le 28 octobre : « Sous ma responsabilité et en connaissance de cause, j'ai fixé ce que doit être notre action en Algérie. Dans le présent il s'agit de pacifier complètement et humainement cette terre d'épreuves... »

● Le général Massu, le même jour, à Miliana : « Je viens vous affirmer que rien n'est changé, que la pacification continue et continuera avec les mêmes moyens. Plus que jamais, l'union de la population et de l'armée s'avère nécessaire... ».

● M. Delouvrier, à Mostaganem, le 30 octobre : « Je le redis avec force, nous nous battons pour une Algérie française... D'abord et avant tout, il faut terminer cette guerre de sécession par le cessez-le-feu ou par la pacification menée à son terme. De l'une ou de l'autre façon, ce sera la victoire de nos armes... La route est bien tracée. L'armée reste et restera... ».

● Le général Challe, le même jour, à Arzew : « Il y aura des pourparlers qui seront militaires dans le cadre d'un cessez-le-feu. Ils se dérouleront à mon échelon et sous ma direction... ».

● M. Debré, dans une directive annexée au message du général de Gaulle à l'armée : « Les effectifs de l'armée seront maintenus au niveau le plus élevé au cours de l'année 1960... L'armée doit savoir que son rôle dépasse la pacification, que celle-ci intervienne par un succès complet sur le terrain ou par un cessez-le-feu conclu avec les rebelles. Elle a pour mission de maintenir l'ordre, de rendre possible le fonctionnement des institutions et l'exécution des lois, d'aider enfin, en poursuivant les missions qui lui sont déjà confiées, au progrès des régions où ne peut fonctionner de sitôt une organisation entièrement civile...

« La grande option est : avec ou sans la France... ».

● Le général Challe, en Kabylie, le 6 novembre : « L'armée reste ici comme partout ailleurs en Algérie ; elle ne vous quittera plus... ».

● M. Guillaumat, dans un message au général Challe : « Il va de soi que, dans la première hypothèse (si la rébellion accepte le plan de Gaulle), c'est à la seule autorité française qu'il appartiendra de veiller à ce que le choix des populations puisse s'exercer librement, à l'abri de toute pression totalitaire...

« Si le cessez-le-feu intervenait, l'armée conserverait, en plus de son rôle primordial de pacification, sa mission de garantie de l'ordre afin d'éviter toute résurgence de la rébellion ou des règlements de comptes locaux... Pour remplir cette mission, l'armée restera, en Algérie, répartie sur le territoire... Dans un plus lointain avenir, une fois réglé le devenir politique de l'Algérie, l'armée restera présente pour assurer sa mission permanente : la défense commune de la métropole et de l'Algérie contre tout danger qui pourrait les menacer... ».

● Le général Challe, à « L'Observateur du Moyen-Orient », le 9 novembre : « Pour gagner, je n'ai pas besoin d'un cessez-le-feu... ».

P.C. : TROIS CONSIGNES POUR TROUVER DES ADHERENTS

● Le bureau politique du parti communiste vient de lancer un appel pour « la campagne de remise des cartes et le renforcement du Parti ».

Il donne trois consignes principales : ne pas sous-estimer « les possibilités réelles d'un renforcement du Parti », apporter une attention particulière aux cellules d'entreprise, organiser de « larges assemblées de sympathisants ».

Le bureau politique fait état d'une légère augmentation d'effectifs par rapport à la fin 1958, mais souligne que « ce n'est pas suffisant ».

Devant le XV^e congrès, à la fin du mois de juin, M. Marcel Servin avait indiqué qu'à fin mai 1959, 425.150 cartes avaient été délivrées (ce qui ne veut pas dire effectivement placées) contre 429.635 au 1^er juillet 1956.

POUR LES REFUGIES ALGERIENS

● Depuis trois ans, arrivent en Tunisie et au Maroc des familles de réfugiés algériens qui sont en principe prises en charge par les organisations de l'insurrection algérienne.

Ces réfugiés forment ce que Germaine Tillon a appelé « l'Algérie en exil », laquelle pose pour l'avenir l'un des plus graves problèmes. En secret, le gouvernement français a déjà toléré que des services officiels contribuent à aider ces réfugiés en acceptant qu'une partie des bourses offertes par les Etats-Unis à la France au bénéfice de jeunes étudiants algériens soient octroyées à quelques réfugiés algériens de Tunis et de Rabat. Les Etats-Unis avaient au préalable fait remarquer que les jeunes étudiants réfugiés allaient plus volontiers dans les pays du bloc soviétique...

Mais le sort des enfants restait particulièrement douloureux : déracinés, misérables, souvent orphelins, élevés dans le culte des souvenirs de la guerre, ils risquaient de grandir en ne connaissant de la France qu'un seul visage, celui qu'ils avaient vu dans un douar ou une commune assiégée.

Des prêtres français, des fonctionnaires, des professeurs, des libéraux, ont voulu montrer que l'assistance française dépassait la lutte idéologique et politique et ont pris l'initiative d'aider les Algériens à construire des maisons d'enfants où la langue française est gratuitement enseignée, où les soins médicaux sont gratuitement prodigués par des médecins français, où, en bref, la présence française prend un autre visage.

Ces hommes se sont adressés à nous pour qu'on les aide. A Paris, le Français chargé de centraliser les fonds est :

M. Louis VANDEVELDE
C.C.P. PARIS 17-387-26

LE MAIRE DE COLOMBES ET LE F. L. N.

● Il y a trois semaines, Mme Devaud, députémaire U. N. R. de Colombes, demandait au Ministère de l'Intérieur le déplacement du commissaire de police de sa commune : elle avait remarqué, avec inquiétude, l'implantation à Colombes de musulmans armés, d'obédience indéterminée, et redoutait des incidents avec le F. L. N. qui, jusqu'à ce jour, n'avait provoqué aucun trouble grave à Colombes. Cette semaine, une fusillade d'un quart d'heure y éclatait, opposant une quinzaine d'Algériens aux occupants — également Algériens — d'un hôtel. Malgré une perquisition, et bien que les témoins aient affirmé qu'il existait des armes dans l'hôtel, la police n'en découvrait aucune.

Pourquoi cette fusillade ? Elle a pour origine la livraison par la police de deux militants F. L. N. à leurs adversaires baptisés, à tort ou à raison, M. N. A. C'est cette affaires qui est également à l'origine de plusieurs attaques contre des agents de la police parisienne.

Cette recrudescence du terrorisme est, aux yeux de plusieurs personnalités responsables, la conséquence directe de l'opération « Bleu de chauffe » (1) qui prend de jour en jour une extension plus grande.

Ces méthodes sont appliquées avec le plus de réussite par des inspecteurs qui ont déjà travaillé au Maroc ou en Tunisie, voire en Algérie. Mais elles inquiètent à la fois une partie de la police qui constate avec déplaisir une « algérianisation » de la métropole, et les élus locaux des communes où elles sont appliquées. En dehors de Colombes, plusieurs demandes de mutations de commissaires ont déjà été adressées pour ces raisons au Ministère de l'Intérieur.

De récentes décisions gouvernementales officialisent ce courant dangereux : une circulaire de M. Debré prévoit l'installation, dans les « médinas » métropolitaines, de « supplétifs » musulmans en uniforme, bref de « harki » qui seraient ouvertement les adjoints d'officiers S. A. U. (Section administrative urbaine) et des services de sécurité : quatre cents d'entre eux s'installeraient dans la seule région parisienne.

(1) Cf. « L'Express », n° 437, page 5.

U.N.R. : UN CONGRES COMME LES AUTRES

● Treize mois après sa fondation, l'U.N.R. tient de vendredi à dimanche, à Bordeaux, son premier congrès national. La manière dont il a été organisé — une journée et demie de débats en séance plénière — a provoqué une vive déception chez tous ceux qui voulaient « faire du neuf » et permettre à l'Union de « se séparer des conceptions classiques des partis politiques ». Il leur est pénible de penser que les militants viendront à Bordeaux pour de vagues échanges de vues et non pour s'informer véritablement.

Des instructions ont été données pour que les grands problèmes soient réglés à l'amiable.

La direction du mouvement n'a encore fait l'objet d'aucune décision ferme, mais on s'oriente vers une formule qui permettrait la cohabitation de toutes les tendances, celle de la direction collégiale. Ce serait reprendre purement et simplement l'idée du « comité directeur » qui présidait aux destinées du parti des Républicains sociaux. Les « intransigeants » ne sont pas d'accord.

VIENT DE PARAITRE

SOCIALISME MODERNE

● Pourquoi le socialisme, par Pierre MENDES FRANCE
● Réflexions sur un geste politique, par André HAURIOU
● Débat sur l'avenir du socialisme, dirigé par Maurice MERLEAU-PONTY

dans le dernier numéro des

CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE

Ce numéro : 350 fr. - Abonnement (6 numéros par an) : 1.800 fr. - Etranger : 2.500 fr.
LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE - 8, rue Henner - PARIS (9^e)
C.C.P. 13.693.09 Paris

— ... votre baisse, par contre, est un succès dans le secteur barométrique.

L'affaire algérienne sera discutée au sein de la commission que préside M. Neuwirth avant de l'être en séance plénière. Ainsi espère-t-on éviter les heurts et les « cassures ».

Le tout est de savoir si la base respectera les consignes données, en vertu desquelles il est déconseillé de parler de la « francisation ». L'une des plus importantes fédérations, celle du Nord, à laquelle appartient M. Delbecque, est à la fois très agitée et fort désorientée : recevant son « envoyé spécial » à Paris, M. Minne, le général de Gaulle lui a expliqué sans ambiguïté possible que sa préférence personnelle allait à la formule de « l'association ».

DU BON USAGE DE L'ARTICLE 327

● Le juge de La Paumelière, de Nantes, chargé d'instruire la plainte déposée par Armand Gatti (matraqué par des C.R.S. le 25 octobre 1957 alors qu'il effectuait un reportage à Nantes pour « L'Express »), vient de rendre une ordonnance de non-lieu contre laquelle Armand Gatti a chargé son avocat d'interjeter appel. La Chambre de mise en accusation de Rennes doit se prononcer le 19 novembre.

C'est la première fois qu'on invoque pour un fait de cet ordre l'article 327 du Code. (« Il n'y a ni crime, ni délit lorsque l'homicide, les blessures et les coups étaient ordonnés par la loi et commandés par l'autorité légitime. »)

A l'origine, cet article était destiné à couvrir l'activité des bourreaux ou des membres de pelotons d'exécution. Dans l'affaire Gatti, il est utilisé pour couvrir deux C.R.S. qui ont reconnu avoir matraqué Armand Gatti en toute connaissance de sa qualité de journaliste.

Si le non-lieu était confirmé le 19, de nombreuses organisations de journalistes seraient prêtes à se porter partie civile dans une nouvelle instance. Déjà, l'Association des Grands Reporters Français, à laquelle appartient Armand Gatti, en a manifesté l'intention.

S.F.I.O. : UN CONSEIL NATIONAL SANS OPPOSITION

● Au conseil national de la S.F.I.O., réuni pendant le dernier week-end, il n'y a eu que M. Mérigonde, ancien député de l'Oise, pour souhaiter que l'on ne minimise pas les effets de la scission d'où le P.S.A. est né, en septembre 1958.

Les dirigeants du parti ont tenu un langage bien différent :

— M. Georges Brutelle, secrétaire général adjoint, a fait dire dans les couloirs que la S.F.I.O. avait seulement perdu 5.000 adhérents sur 120.000 (selon les derniers documents officiels S.F.I.O. eux-mêmes, le parti ne compte que 94.000 membres ; et le P.S.A. en annonce près de 20.000 déjà).

— M. Guy Mollet, plus prudent, s'est gardé de citer aucun chiffre et s'est contenté de déclarer : « Qui aurait dit, au mois de juillet 1958, que nous aurions aujourd'hui un parti qui n'a perdu que 10 % de ses membres ? »

Quel que soit leur nombre, ceux qui restent au parti ne songent plus à discuter l'autorité de son chef. La résolution finale du conseil national a été adoptée à l'unanimité moins deux abstentions, dont celle de M. Levindrey, ancien député de l'Aisne, qui juge l'attitude du parti insuffisamment « laïque ».

L'absence au conseil national de M. Albert Gazier, leader de « l'opposition » depuis un an, n'indique pas qu'il soit décidé à rejoindre les rangs du P.S.A. Elle s'explique plutôt par le découragement et par un sentiment d'isolement.

DEVENEZ UN AS
DANS LE COMMERCE
LA REPRESENTATION
LES AFFAIRES
Vous développerez rapidement vos aptitudes, vous connaîtrez tous les trucs de métier, vous vaincrez facilement la concurrence par les conseils de l'
ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
(par correspondance)
71, rue de Provence - PARIS
patronnée par de nombreux syndicats professionnels. Demandez-lui sa fameuse documentation gratuite n° 853. Elle sera pour vous une révélation. N'attendez pas, les résultats seront immédiats. Place assurée.

UNE NOUVELLE TECHNIQUE D'IMPRESSION POUR BUREAUX
Le Duplicateur Imprimeur M4 électrique - automatique pour stencil électronique
Encrage automatique intégral
Changement rapide de couleur
précision
redresseur d'obliquité
réglage d'impression
190 MILLE FRANCS + T. L.
COLOS REX-ROTARY Importateur exclusif
29-33, rue Miguel-Hidalgo - PARIS XIX° - BOT. 10-60

L'HOMME ET L'AUTOMNE
ont rendez-vous chez GARY
IMPERMÉABLES IMPORTÉS
"COUPES EXCLUSIVES"
73, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - ELY. 77-76

ALGÉRIE

Deux conversations

● *La dernière déclaration du général de Gaulle sur l'Algérie est expliquée et clarifiée par les entretiens qu'a eus Jean Daniel.*

« En somme, qu'y a-t-il de changé depuis le 16 septembre ?

— Rien d'essentiel, sauf une chose, mais celle-là, considérable : le ton. »

Cet échange de propos résume l'impression de la quasi-unanimité des sept cents journalistes qui assistaient mardi soir à la conférence de presse du général de Gaulle.

Sans posséder le texte qui aurait permis l'exégèse, ces journalistes avaient eu pour la première fois l'impression que le président de la République française désirait complètement, et sans aucune équivoque, la paix en Algérie. Le ton était, en effet, sincère et pathétique. L'argumentation, au moins en ce qui concerne la possibilité de pourparlers immédiats avec le F.L.N., était convaincante.

A l'analyse, on devait s'apercevoir qu'il n'y avait effectivement rien dans les nouvelles déclarations du général de Gaulle que ne contenait déjà le discours radiodiffusé du 16 septembre. Mais cette absence de changement est à coup sûr positive, si l'on songe à toutes les interprétations que les généraux Weygand, Massu et Challe avaient données de la politique d'autodétermination. Sur ce plan, le général de Gaulle a été formel :

> *« A quoi pourraient tendre des interprétations obscurcissant ce qui est très clair et très net ? »*
>
> *« A quoi pourraient correspondre des regrets sur l'offre d'autodétermination faite aux Algériens ? »*
>
> *« Les Algériens décideront en toute liberté de leur sort parce que la France le veut et parce que je m'y suis engagé. »*

Les « insurgés »

Une semaine auparavant, le général Massu avait cru pouvoir expliquer aux Français d'Algérie que *« l'autodétermination n'était qu'une astuce pour l'étranger »*. La rectification est ici d'une exemplaire netteté.

Elle était d'autant plus nécessaire que les observateurs, retour de Tunis, croyaient pouvoir faire connaître à l'Elysée les dernières réactions du F.L.N. : selon ces observateurs, les leaders algériens trouvaient dans les discours de MM. Guillaumat et Delouvrier, comme dans les proclamations des généraux, une raison ferme de ne plus faire un geste.

La déclaration de mardi soir comporte, en plus, des précisions : ceux que le général appelle maintenant les « insurgés » (il les appelait « rebelles ») peuvent, comme avant, s'adresser aux ambassades de Tunis et de Rabat, mais ils trouveront, ensuite, des *« personnalités qualifiées chargées de les recevoir »*. Les leaders de l'insurrection participeront non seulement au scrutin mais aux délibérations qui précéderont le scrutin et *« à la campagne »*. Le cessez-le-feu est appelé *« la fin des combats »*. Aucune mention n'est plus faite de « la paix des braves ». Les conditions de la cessation des combats seront *« honorables »*, *« respecteront la liberté et la dignité de chacun à des conditions qui tiendront un juste compte du courage déployé sous les armes »*. Enfin, et surtout, le général de Gaulle précise :

> *« Si les chefs de l'organisation extérieure veulent venir à Paris, il ne tient qu'à eux de le faire comme ils le voudront, secrètement ou non. »*

(J. Marquis)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE PENDANT SA CONFÉRENCE DE PRESSE.
« Parce que je m'y suis engagé ! »

Une mystique africaine

Encore une fois, tout cela n'innove rien, mais cela est néanmoins particulièrement important en ce sens que des lumières nouvelles sont projetées sur la sincérité du général de Gaulle concernant à la fois la volonté d'obtenir des pourparlers et surtout aussi la confiance en l'issue de ces pourparlers.

Et la question essentielle devient évidemment alors : les arrière-pensées que le F. L. N. prête au général de Gaulle conduiront-elles les Algériens à faire de ces pourparlers le premier objectif ? Peuvent-ils se contenter de répondre, comme le 28 octobre, au nom de leur gouvernement ? Le changement de ton implique-t-il pour eux un changement de fond ? On verra plus loin comment augurer des réactions algériennes.

En attendant, il faut voir dans quel contexte se situe la conférence de presse du général de Gaulle, et comment ce dernier imagine le F.L.N. Sur ces points, j'ai eu, à la fin de la semaine dernière, et tandis que le président de la République préparait sa déclaration de mardi, un entretien avec deux des hauts fonctionnaires qui passent pour les mieux informés de la pensée du général. Ma première question à l'un d'entre eux a été, citant les propos des généraux dont il est question plus haut, pour demander si le gouvernement français désirait vraiment obtenir un cessez-le-feu en Algérie.

« Lorsqu'on a transmis au général de Gaulle les propos du général Massu, le président de la République a été furieux. Ni plus ni moins. Qu'arrivera-t-il ? Je n'en sais rien. Mais je puis vous dire que le gouvernement français a le besoin et le désir d'obtenir le cessez-le-feu. Non pas pour des raisons économiques : la reconversion après la paix va coûter pendant cinq années au moins beaucoup plus cher que la guerre. Non pas pour des raisons militaires : l'installation de l'armée en Algérie rend très difficile aussi la reconversion et les pertes sont minimes. Mais simplement parce que le général ne peut atteindre aucun de ses principaux objectifs tant que la guerre d'Algérie sévit.

« Par exemple, je peux vous parler de la mauvaise querelle qui nous est à l'heure actuelle cherchée aux Nations Unies à propos de l'explosion prochaine de notre bombe au Sahara. C'est le type même de la mauvaise querelle. Cela est confirmé non seulement par nos alliés, mais par nos propres adversaires : des Indiens, des Tunisiens et des Marocains ont dit à nos représentants à l'O.N.U. qu'ils n'étaient plus très convaincus du bien-fondé de leurs thèses. Même les Marocains qui ont pourtant pris l'initiative de la requête contre nous...

« Pourquoi cela ? C'est un thème à réflexion à la fois pour la France et l'Occident. Une certaine mystique africaine arrive parfois à triompher de tout. Même des Russes, car les Soviétiques sont très modérés sur la question de la bombe. Cette mystique africaine se nourrit des surenchères algériennes et se tourne vers la Chine. La plus grande révélation ces dernières semaines a d'ailleurs été d'entendre les représentants du monde sous-développé affirmer : « Les Russes sont des Occidentaux, des Blancs, ils se sont industrialisés, ils s'embourgeoisent, ils ne nous comprennent plus, ils n'ont pas les mêmes problèmes que nous, il n'y a plus que la Chine. »

« On va assister au succès possible d'une cause que chacun juge mauvaise mais qui va envenimer nos rapports avec les pays afro-asiatiques dans des semaines décisives. C'est d'autant plus embarrassant que pour le moment le débat aux Nations Unies sur l'Algérie ne se présente pas trop mal. Et pourtant nous sommes exigeants. Nous déclarons irrecevable un texte qui se contenterait même de nous inviter à des pourparlers avec l'adversaire. La résolution préparée est très habile, très modérée, elle a déjà la majorité ; il est exclu pourtant qu'elle obtienne les deux tiers requis. Est-ce que le vote sur la bombe va transformer l'atmosphère aux Nations Unies ? Je ne peux le dire. »

Alors, pourquoi?

Et le haut fonctionnaire ajouta qu'en plus, le général de Gaulle, qui s'intéresse principalement à la politique extérieure, sent son autorité entamée par la présence d'une guerre qui le rend parfois solliciteur, malgré son caractère. Etre obligé de parler de l'Algérie avec M. Hammarskjoeld, avec le président Eisenhower, peut-être avec M. Krouchtchev, alors qu'on prétend faire prévaloir la mystique de « l'am-

(*Suite page* 10) →

2 « cahiers libres »

*

Pietro Nenni

La Guerre d'Espagne

900 pages 990

*

Frantz Fanon

L'an V
de la Révolution
algérienne

200 pages 690

*

Chez FRANÇOIS MASPERO
40, rue Saint-Séverin - PARIS (Ve)

leleu
CHEMISIER HABILLEUR

COSTUMES, VESTONS SPORT
exclusifs prêts à porter
LODEN *Cigogne*, AUTOCOATS 7/8,
PARDESSUS ANGLAIS et ITALIENS
tissus chauds et légers inédits

MAGASINS OUVERTS DE 9 H. A 19 H. 30

ZONE BLEUE

PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité)
et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

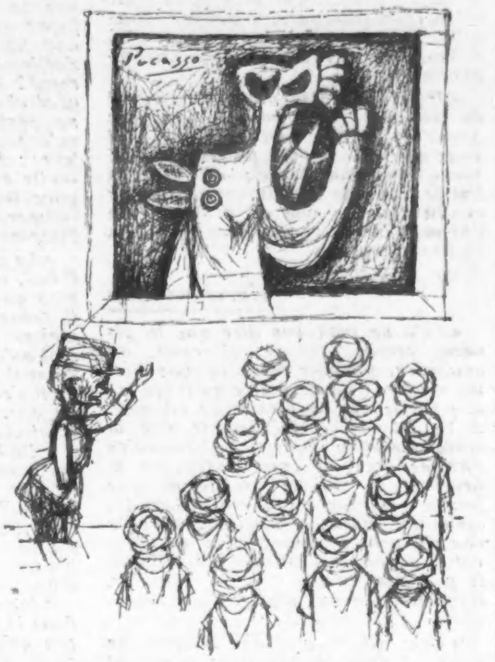
THÈMES DE CAMPAGNE...

par TIM

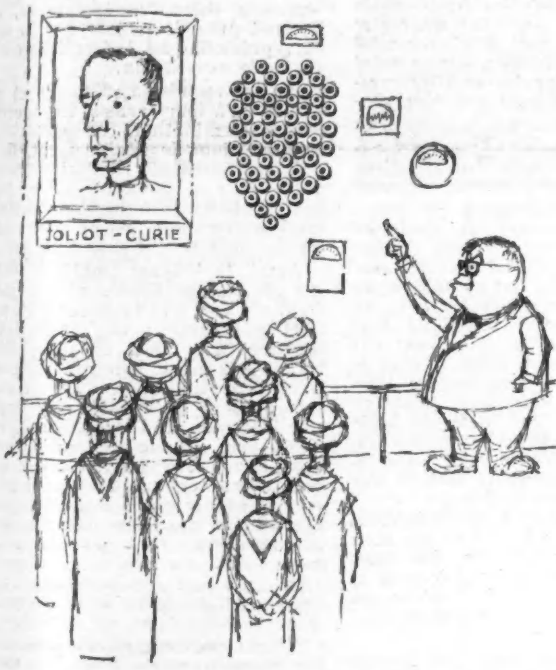
Pour que les Algériens choisissent la francisation, un groupe de propagandistes réunis au sein du R.A.F. (Rassemblement pour l'Algérie Française) se proposent de leur faire connaître nos gloires nationales. Tim suggère ici à chacun d'eux le thème qui lui convient le mieux :

M. Georges Bidault

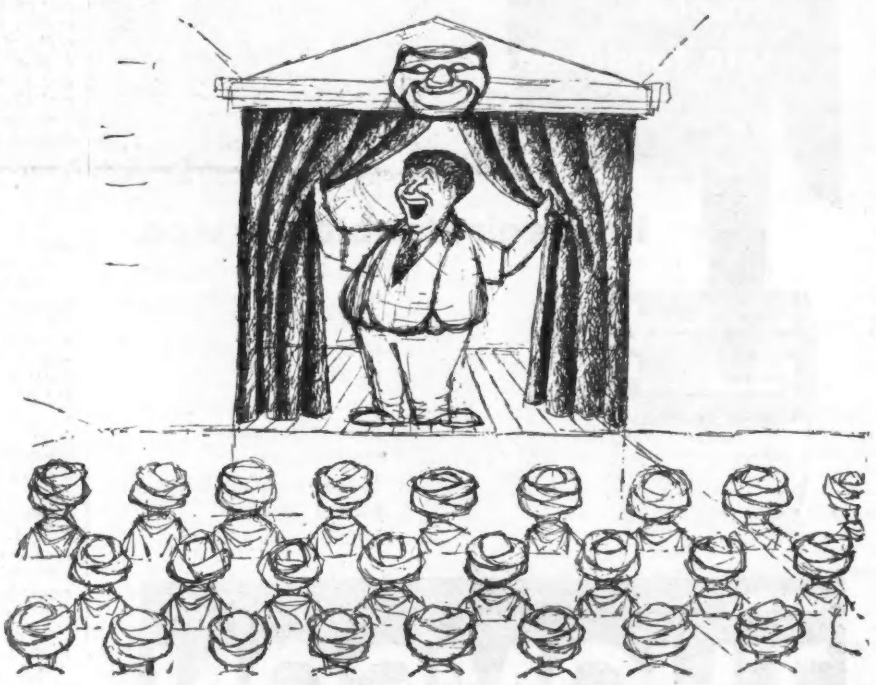
Le général Massu



Le général Weygand



M. Jean-Baptiste Biaggi



M. Pierre Poujade

M. Jean Baylot

Le maréchal Juin

(Suite de la page 8.)

bition nationale », est déprimant. Enfin, la guerre d'Algérie met en question ce à quoi le général de Gaulle tient le plus après la politique extérieure, c'est-à-dire la Communauté...

Fort de ces certitudes, j'ai demandé à mon second interlocuteur pourquoi, dans ces conditions, des gestes plus décisifs n'étaient pas accomplis pour obtenir les pourparlers sur le cessez-le-feu ? Libérer Ben Bella, était-ce si difficile ? Voici ce qui m'a été répondu :

« Il est bien évident que le général de Gaulle ne veut pas de n'importe quelle paix. S'il veut sa paix, c'est pour des raisons bien précises. Je l'ai souvent entendu dire : « Devant la Nation, je suis autant comptable du conflit algérien que du problème de l'Armée française. Résoudre l'un sans l'autre est vain. »

L'irréversible

« Cela ne veut pas dire que le général craint l'Armée. Il croit, au contraire, pouvoir faire ce que bon lui semble. Cela veut dire qu'il épouse une partie des problèmes de l'Armée. A ce propos, il lui semble que la seule méthode consiste à conduire l'Armée vers un cessez-le-feu, en la heurtant le moins possible et, une fois le cessez-le-feu intervenu, en lui assignant d'autres missions. Mais le chemin vers le cessez-le-feu est délicat et nécessite d'infinies précautions. Il y a des formes à faire respecter, lesquelles ont une signification essentielle.

« Cela dit, il y a des choses que nous ne comprenons pas : comment le F.L.N. ne se rend-il pas compte que le cessez-le-feu permet absolument tout ? Que l'Armée, qui est un problème pendant la guerre, ne peut plus l'être dans la paix ? Que craignent-ils ? Un retour à 1954 ou à M. Naegelen ? C'est inconcevable ! Si un cessez-le-feu intervenait, il interviendrait dans une Algérie que nous, comme eux, avons complètement transformée. Il n'y a plus de retour en arrière possible. Quand nous aurons vidé les camps, libéré tout le monde, croit-on que nous pourrons empêcher d'une façon quelconque les tendances prédominantes de l'opinion algérienne de s'affirmer et de vaincre politiquement ? Alors, ils sont en retard sur le général de Gaulle ! Pour lui, l'Algérie ne peut être construite et rénovée qu'avec le F.L.N. C'est très clair d'ailleurs : dans chaque déclaration, il les invite à jouer un rôle, c'est à la fois pour les rassurer et pour leur faire comprendre qu'il ne sous-estime pas l'importance morale de l'insurrection.

« Le général de Gaulle craint que le F.L.N. ne soit faible et divisé. Je dis bien qu'il le craint. *Tenez-vous bien : il pense cela aussi de certains états-majors français d'Algérie. Voici un mot qu'il a prononcé :* « La guerre est l'installation de la faiblesse. » *Lorsqu'il s'est rendu compte que le F.L.N. ne cherchait même pas à avoir des éclaircissements, à lui écrire comme il a été invité à le faire pour exprimer ses revendications, bref, à chercher à se faire une opinion, il a pensé que le F.L.N., dans la logique de sa structure, ne pouvait pas se permettre un risque politique et était contraint d'attendre l'indépendance totale, fruit d'une capitulation totale...*

« Dans cette perspective, c'est-à-dire dans la mesure où le F.L.N. ne prouve pas qu'il est prêt à s'engager politiquement, le général de Gaulle ne veut plus de concessions inutiles. Ce serait, selon lui, des cartes gaspillées. Pourquoi libérer Ben Bella si cela déchaîne les ultras sans avoir de résultat positif ? Pourquoi envoyer un émissaire si le F.L.N. s'en sert simplement pour dire qu'il a été reconnu ? Le général est prêt à vaincre toutes les oppositions intérieures s'il a la certitude de rapprocher effectivement l'heure du cessez-le-feu. »

Souvenirs de Londres

J'ai alors demandé à ce second haut fonctionnaire ce qui se passerait si le F. L. N. acceptait le double référendum tel qu'il est proposé.

« Ce que l'on ne comprend pas, c'est que le général de Gaulle, à propos de l'Algérie, n'est pas machiavélique, il est mystique. *C'est un fait, vous n'y pouvez rien ni moi non plus, le président de la République s'est personnellement engagé à courir le risque d'une sécession au moment du premier référendum. Il a d'ailleurs dit qu'il participerait lui-même à la campagne électorale. La « nature des choses », ce n'est pas pour lui une forme de rhétorique, c'est une foi.*

« Il est persuadé que tous les Algériens, et en particulier le F.L..N, comprendront que la véritable indépendance se trouve dans l'association. Pour y parvenir, il est bien évident qu'il en discutera avec les Algériens au moment des fameuses délibérations projetées pour l'organisation du scrutin.

« A ce sujet, je dois vous dire qu'il ne comprend pas du tout pourquoi les Algériens sont si pressés pour l'organisation de la consultation. La paix ne peut être que favorable à la détente et à la diminution de ces pressions que le F.L.N. craint tant. Au lieu de croire, comme vous l'avez écrit, que le F.L.N. n'accepte pas de référendum par peur d'être dupe, le général pense que le F.L.N. n'accepte pas parce qu'il n'a pas confiance en nous, ou encore il en arrive à penser que les hommes du G.P.R.A. ne sont pas sûrs de rester à la place où ils sont. Peut-être a-t-il des souvenirs de Londres sur ce point qui l'ont édifié sur les mobiles accidentels et inconscients des plus courageux idéalistes.

La vraie intégration

« Quant à la négociation qui implique la reconnaissance de l'autorité politique de l'adversaire, elle est impossible pour le général non pas seulement du fait qu'il est comptable de l'Armée, mais parce qu'à ses yeux ce serait trahir tous ceux qui ne sont pas F.L.N. en Algérie. Il ne veut pas qu'il y ait la France d'un côté et le F.L.N. de l'autre. Il veut que les Algériens s'arrangent entre eux, quitte un jour, s'ils le veulent, dans la lente évolution qui supprime les revanches, à faire l'unité nationale dans l'association avec la France, et autour des chefs qu'ils se seront choisis.

« A ce moment-là, la vraie intégration, celle de tous les Algériens dans l'Algérie, sera accomplie, les liens avec la France garantiront le sort, et des Algériens qui veulent vivre en France, et des Français qui veulent vivre en Algérie. »

Ces déclarations sont fort importantes. Je n'ai aucune raison de penser, étant donné le contexte de mes entretiens, qu'il s'agit d'une manœuvre quelconque. A une époque où, du fait de l'absence de pourparlers, les explications sont si indispensables, je n'ai pas jugé devoir les garder par-devers moi.

En somme, cela revient à proposer au F. L. N. une entente. Il s'agit d'une véritable négociation publique. Le général de Gaulle demande au F. L. N. : *« Voulez-vous participer à l'élaboration d'une association de l'Algérie et de la France, association qui recevra la sanction d'un double référendum ? »*. Cette association contient la véritable indépendance, mais au surplus ce que le général de Gaulle a dit au sujet de la Communauté mardi dernier montre à quel point il fait sien le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

On ne peut donc que souhaiter, dans ces conditions, que le F.L.N, à qui le général de Gaulle s'est pour une fois publiquement adressé, réagisse compte tenu de ces explications. S'il juge encore contraire à ses intérêts et à la conception qu'il se fait de son combat de ne pas engager de pourparlers, même préliminaires, il pourrait à son tour, et par d'autres explications, donner l'exposé des motifs de sa réserve. Peut-être cet exposé ferait-il avancer la « négociation publique » en provoquant de nouvelles réactions françaises ?

Car on ne peut pas exclure encore le fait que le F. L. N. veuille s'en tenir à ses positions du 28 octobre. C'est parfois difficile à comprendre pour une certaine opinion française, et particulièrement pour des hommes comme mes deux derniers interlocuteurs officiels. Il leur faudrait lire, par exemple, des livres comme « L'An V de la Révolution algérienne », du psychiatre F. Fanon. Ils comprendraient alors l'itinéraire intellectuel des révolutionnaires d'Algérie qui ont construit dans le combat ou dans l'exil une patrie, fruit d'une ***rupture.***

Des solliciteurs ?

Venus de si loin, ces révolutionnaires ont besoin d'être reconnus et de s'affirmer avant d'examiner un projet d'association dont ils ne se sentent pas les maîtres, alors que chaque jour, en combattant, ils estiment vérifier leur liberté et leur dignité. Ils ne croient pas trouver la sécession dans l'indépendance, mais ils sont près de penser que la sécession préalable est la condition d'une véritable association.

Ils ont appris la méfiance et à ne se fier qu'à leurs armes. En acceptant l'autodétermination, ce qu'ils n'ont fait que dans le déchirement, ils ont déjà parcouru un itinéraire inconcevable il y a quelques mois. Ils se sont peut-être installés dans la guerre, mais parce que c'est le seul endroit où ils aient trouvé une identité.

Aussi, le langage public et officiel du général de Gaulle n'est-il pas le leur. On voit très bien ce qu'ils pourront y trouver : une exaltation de leur courage, mais en même temps un mépris pour leur efficacité militaire. Une invitation digne, mais en même temps un refus de les appeler par leur nom, et l'obligation de venir demander, comme des solliciteurs, à être admis sur un territoire qu'ils considèrent comme leur, pour préparer un avenir qu'ils avaient prématurément figé dans une doctrine draconienne. Ce ne sont pas des justifications ; c'est un effort de compréhension. L'effort indispensable pour savoir parler enfin à un adversaire dont on veut faire un associé.

Il reste que les explications des hauts fonctionnaires avec lesquels je me suis entretenu, si elles ne rejoignent pas l'essentiel des préoccupations des révolutionnaires algériens, n'y font aucun obstacle. Des pourparlers politiques se font non point avec des pensées exprimées, mais avec des arrière-pensées implicites. En ce cas, le passage par les ambassadeurs, le double référendum, tout cela n'a aucune importance ; seule compte l'amorce possible des pourparlers pour la cessation des combats.

JEAN DANIEL.

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS	BONS A INTERET PROGRESSIF
UN RENDEMENT IMPORTANT	UNE PARFAITE LIQUIDITE

CONFESSION

Joseph Casquet parle

Après M. Pesquet, voici donc M. Casquet. Arrêté, puis remis en liberté, lâché par ceux qui l'ont utilisé, il confesse ici son histoire.

Le 4 novembre, l'ensemble de la presse quotidienne annonçait l'arrestation, à propos d'un trafic portant sur 100 mitraillettes, d'un nommé Joseph Casquet décrit comme « tenancier de débit de boissons qui exerça son activité tour à tour en Afrique du Nord, en France et en Belgique. » (1)

« Le personnage, précisait un quotidien du matin, avait téléphoné à un député U.N.R. dont il avait été l'agent électoral, pour lui faire savoir qu'il disposait de 100 mitraillettes à vendre. » Puis Joseph Casquet a été remis en liberté.

Le fait que cette affaire survienne peu de temps après la machination de Robert Pesquet contre M. François Mitterrand, avec toutes les complicités qu'elle laisse entrevoir, était souligné par plusieurs journaux. Depuis, aucune information n'a plus été donnée publiquement sur cette affaire.

Aujourd'hui, nous publions un récit direct qui apporte quelques lumières. C'est la confession de l'étrange Joseph Casquet telle qu'il l'a luimême rédigée et signée.

Joseph Casquet, le 10 novembre, sur les Champs-Elysées.
« Je n'ai pas touché ma part... »

J'AI été arrêté le jeudi 22 octobre, à 19 h. 15, à la porte d'un café de la rue Saint-Simon où j'attendais la visite de M. Fouques-Duparc, par quatre inspecteurs de la Sûreté nationale. La veille au soir, j'avais tenté de joindre le député-maire d'Oran au téléphone, mais je n'avais eu que sa femme. Le matin, à 9 heures, j'avais eu Fouques-Duparc à l'appareil :

Moi. — Quelque chose se trame avec des commandos contre-terroristes et votre nom est cité parmi les personnalités à abattre. A part cela, les gens qui m'ont averti sont acheteurs d'une centaine de mitraillettes. Ce sont trois Oranais qui sont venus me voir.

Fouques-Duparc. — Pourquoi me dis-tu ça à moi, au lieu de prévenir la police ? Ne travailles-tu pas pour les Renseignements généraux ?

Moi. — Vous savez très bien que je n'ai jamais travaillé pour eux et surtout pas après ce qu'ils m'ont fait en Algérie au début de 1955. Vous savez très bien que tous les renseignements de cet acabit, je les ai toujours régulièrement fournis à votre chef de cabinet d'Oran, M. M [redacted] (2). Cette fois, c'est grave. Il faut absolument que je vous voie.

Là-dessus je lui ai donné mon adresse rue Saint-Simon.

F.-D. — Bon, je passerai dans la journée.

Je suis ensuite parti pour Nogent faire des travaux de peinture avec mon cousin. J'ai téléphoné au café du rendez-vous pour savoir si Fouques-Duparc était passé :

— Oui, me répondit-on, un monsieur corpulent est venu et m'a dit qu'il reviendrait vers 18 h. 30.

J'ai cru que c'était mon député et à partir de 18 h. 30, j'ai fait le guet à la porte du café. Je n'avais pas revu Fouques-Duparc depuis le mois de juin à l'Assemblée où il m'avait remis une petite somme d'argent.

J'attendais donc devant la porte quand les inspecteurs ont bondi sur moi revolver au poing.

— On a un petit renseignement à vous demander. Suivez-nous.

Moi. — C'est pour l'affaire Fouques-Duparc ?

— Oui.

Ce genre de service

Ils m'ont conduit au siège de ce que je crois être la brigade mobile de la Sûreté, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Le commissaire me dit :

— Alors, ces cent mitraillettes, où les as-tu planquées ?

Moi. — Mais je ne les ai jamais eues.

— Nous savons que tu as été un trafiquant d'armes. Tu es fiché à l'Interpol comme tel. Et Fouques-Duparc nous a dit que tu lui avais proposé un marché de cent mitraillettes.

— Ce n'est pas possible. Je demande à être confronté avec lui.

— Impossible, il est parti pour Rome.

Le lendemain un inspecteur a commencé à taper le procès-verbal. Il m'a posé des questions sur les trois individus d'Oran qui m'avaient contacté depuis une quinzaine de jours. Je lui ai répondu que je ne les connaissais que par leur petit nom. Ils m'avaient dit que j'étais l'homme qu'il leur fallait pour former dans la région parisienne des groupes anti-terroristes chargés d'abattre un certain nombre de parlementaires trop mous et de monter de pseudo-attentats F.L.N.

L'Inspecteur. — Quel genre d'individus c'était ?

Moi. — Je vous le dis : des Européens d'Oran. Mais je considère comme criminel de foutre la pagaïe entre Français. Si j'ai accepté de rentrer dans leur jeu, c'était pour remonter la filière.

Le policier insista longuement pour me faire dire où je savais où trouver cent mitraillettes, prétendant que Fouques-Duparc avait affirmé que j'étais en leur possession.

J'ai redemandé une confrontation. Finalement le commissaire me donna sa parole que je sortirais le soir même.

Effectivement, je suis sorti avec les inspecteurs pour prendre un verre au café voisin. Mais le soir le commissaire m'a dit qu'il était au regret de me garder 24 heures de plus, car le Parquet me réclamait.

Le samedi matin, un « observateur » est venu me voir dans les locaux de la police pour me demander si j'avais encore des contacts dans le réseau F.L.N. de Belgique.

Moi. — Je les ai perdus depuis deux ans.

Lui. — Connaissez-vous les milieux algériens de Lyon et de Dijon ? Vous pourriez nous rendre service.

Je lui répondis que je ne refusais pas de rendre ce genre de service. Il m'a promis que je serais libéré le soir même et m'a demandé à quelle adresse il pourrait me joindre.

Une affaire classée

A 13 heures, le commissaire m'a conduit au Dépôt. J'ai été présenté au substitut du procureur à 15 heures.

— Si j'avais eu cent mitraillettes, lui ai-je fait observer, je ne l'aurais pas confié au téléphone. Je serais allé voir Fouques-Duparc.

Le Substitut. — Bon, vous vous arrangerez avec le juge.

J'ai été présenté au juge Perez. Celui-ci m'a montré le rapport de police qui faisait état de ma prétendue communication avec Fouques-Duparc et de mes relations antérieures avec les trafiquants d'armes d'Anvers.

Moi. — Je ne peux pas croire que M. Fouques-Duparc ait dit ce qu'on lui fait dire.

→

(1) Cf « L'Express » n° 438, page 6.

(2) Nous avons volontairement effacé les noms des tiers mis en cause dans le récit de Joseph Casquet. Les noms figurent toutefois sur le manuscrit qu'il a certifié conforme et sont à la disposition des autorités.

→

LE JUGE. — En attendant son retour de Rome, je suis obligé de vous inculper d'infraction à la législation sur les armes et de vous mettre sous mandat de dépôt.

J'ai été écroué à Fresnes le samedi soir. Le jeudi suivant 5 novembre, on est venu me signifier mon élargissement : c'était un ordre de liberté immédiate et non pas une ordonnance de liberté provisoire. Autrement dit, l'affaire était classée.

Mais alors un certain nombre de questions se posent : Pourquoi la police a-t-elle ébruité mon arrestation et donné à la presse des informations qui mettent maintenant ma vie en danger ? Pourquoi Fouques-Duparc a-t-il déclaré à l'un que j'étais mythomane, à l'autre que je travaillais pour la police ? Les services que j'ai rendus à la patrie attestent que je ne suis ni l'affabulateur ni le vulgaire indic pour quoi l'on tente de me faire passer en attendant ma liquidation par le F.L.N. ou par les ultras.

El Cabrero

J'ai adhéré en 1935 au parti communiste algérien que venaient de fonder à Oran Tabarrot et Torsilla. J'avais dix-neuf ans et je travaillais dans la ferme de mes parents en Oranie. Je suis parti au début de la guerre d'Espagne m'engager dans les milices républicaines. J'ai formé les groupes de dinamiteros de l'armée du centre sous les ordres du général Miaja et j'ai été décoré de la plus haute citation de Madrid. On me connaissait alors sous le nom d'El Cabrero. Je suis revenu à Oran en permission faire de la propagande pour la République espagnole. C'est alors que j'ai été contacté par le général F[redacted] et le colonel T [redacted] du 2e Bureau qui m'ont demandé si je voulais travailler pour la France tout en servant mon idéal révolutionnaire. Je n'avais pas de raisons de refuser. Ils me demandaient de leur fournir les caractéristiques du matériel étranger engagé dans la guerre d'Espagne et notamment les caractéristiques des chars allemands, italiens et russes.

Capturé par les Franquistes à la fin de la guerre, j'ai été condamné à mort, mais ma peine a été commuée sur l'intervention du maréchal Pétain, alors ambassadeur à Madrid. En 1942, sur l'intervention de de Gaulle, j'ai été libéré par la Croix-Rouge américaine et j'ai gagné Alger par Gibraltar. On m'a conduit au bureau du commandant Q [redacted], du B.C.R.A., qui m'a chargé de missions de renseignement au Maroc. C'est là que j'ai pris le nom de Chevrier et que j'ai été assimilé au grade de commandant dans le réseau France-Afrique. J'ai accompli un certain nombre de missions en France occupée par la frontière espagnole. A la Libération, j'ai ouvert plusieurs établissements à Oran et je n'ai plus entendu parler de rien jusqu'à un jour de 1945 où le capitaine S[redacted], du 2e Bureau, est venu me trouver pour me proposer une mission de renseignement au Consulat espagnol d'Oran. La D.S.T. a eu vent de la « visite » que j'ai rendue au Consulat et deux inspecteurs m'ont demandé de rédiger un faux sur les activités du consul franquiste. J'ai été envoyé à la prison militaire et inculpé d'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat sous prétexte que j'aurais fourni des renseignements militaires au consul espagnol. Le Conseil de Guerre d'Oran me condamna, en juin 1946, à quatre ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour. J'ai alors fait intervenir le 2e Bureau qui m'a tiré de là au bout de vingt mois. Je suis

L'ANNONCE DE L'ARRESTATION DE JOSEPH CASQUET.
« Etais-je donc un mythomane ? »

parti à Kristel monter l'Auberge du Cheval Blanc. En 1951, j'ai fait la campagne électorale de Fouques-Duparc contre mes anciens amis communistes, que je regrette.

Au début de 1955, j'ai découvert un débarquement d'armes dans la baie de Kristel, que j'ai immédiatement signalé à la D.S.T.

Fin 1955, j'ai été convoqué au ministère de l'Intérieur à Paris, où le commissaire A [redacted] et le secrétaire de la Sûreté R[redacted] m'ont chargé d'une mission au Maroc espagnol. Quand je suis rentré à Oran, le préfet Lambert, imprudemment mis au courant de cette démarche, m'a fait venir dans son bureau et m'a menacé des foudres de sa police si j'essayais de la doubler en m'occupant des passages d'armes à la frontière du Maroc espagnol, comme Paris m'en avait chargé. J'ai néanmoins entrepris ma mission, mais mes documents me furent dérobés à Port-Lyautey et, à mon retour à la frontière, j'ai été arrêté par la D.S.T. et interné au camp d'Aflou avec les fellagha. Enfin libéré, j'ai donné mes informations à Fouques-Duparc sur les passages d'armes du Maroc espagnol et sur le camp d'entraînement F.L.N. de Nador. C'est à cette époque que le député a fait des révélations très remarquées à la Chambre. Trois mois après, l'Algérie était à feu et à sang. Etais-je donc un mythomane ? Les informations que j'avais transmises à MM. A[redacted], R[redacted] et Fouques-Duparc ne se sont-elles pas vérifiées ?

En 1956, je suis passé en Belgique et je me suis engagé dans la Marine hollandaise. J'ai navigué notamment sur le « Thum » où je suis entré en contact avec des trafiquants d'armes. Je me suis mêlé à eux afin de savoir comment les armes entraient en Algérie. C'est ainsi que j'ai appris le chargement et l'itinéraire de l' « Athos II », à bord duquel j'avais été cuisinier, et que j'ai pu faire parvenir à Fouques-Duparc un rapport détaillé sur le passage du navire dans les eaux oranaises. L' « Athos » fut effectivement arraisonné à la date que j'avais indiquée. Mais je n'ai jamais touché la part qui m'avait été promise, de la prime de plusieurs centaines de millions.

« Le Tabarin andalou »

J'ai alors monté rue d'Amsterdam, à Anvers, un cabaret, « Le Tabarin andalou », où je reçus bientôt des chefs F.L.N. et des agents égyptiens. Ceux-ci ont tous été photographiés chez moi par le réseau de M. D[redacted] commissaire des Renseignements généraux de Belgique. Au début de 1957, je suis allé trouver l'attaché militaire de l'Ambassade de France à Bruxelles pour lui faire part de l'arrivée dans les eaux oranaises, aux environs du 5 février, du bateau tchécoslovaque « Slavia » avec un chargement d'armes destiné aux rebelles. Un nommé Antoine est alors venu de Paris pour me demander des détails, mais comme il ne s'est pas trouvé au dernier rendez-vous que nous avions fixé, je me suis rendu à Lille pour téléphoner en P.C.V. à M. M[redacted] à Oran. Celui-ci m'a dit de lui envoyer un rapport, puis il m'a payé le passage d'avion pour Oran, le 10 janvier 1958. Il m'a reçu dans son bureau de la mairie en présence d'un capitaine du 2e Bureau qui a proposé de me parachuter le 19 février à Casaquivir. Mais le préfet Lambert, une fois de plus, m'a cassé le travail et m'a fait signifier un arrêté d'expulsion pris contre moi l'année précédente.

J'ai, depuis, vécu en métropole. En 1957, Biaggi m'a contacté pour me demander d'entraîner ses hommes au maniement des explosifs, qui était en Espagne et pendant la guerre ma spécialité. J'ai adhéré à l'U.S.R.A.F. au début 1958 et au moment des événements du 13 mai, j'ai pris le maquis en Haute-Garonne à la tête d'une équipe de 27 hommes armés, sous les ordres du sous-préfet D[redacted], de Me M[redacted], député, et du professeur C [redacted]. Notre maquis était en contact avec celui du général C[redacted] et nous étions assurés de la bienveillance de la police et de la gendarmerie locale. Nous tirions les tracts et les affiches du Comité de Salut public dans une ferme transformée en imprimerie clandestine et en dépôt d'armes. Cela a duré près d'un mois. En juin, j'ai tenté de rentrer à Oran au Comité de Salut public, mais j'en ai été expulsé une fois de plus par ces messieurs des Renseignements généraux. Je suis donc retourné à Paris, d'abord au siège des Républicains sociaux, puis à l'Association nationale pour le soutien du général de Gaulle (ma carte porte le n° 56.870). J'ai fait la campagne du référendum sous les ordres de M. Lelong, secrétaire général de ladite association.

Trois Oranais

Sur ces entrefaites, j'ai pris contact avec le chef de cabinet du préfet Papon pour lui exposer mes vues sur la lutte contre le terrorisme. On m'a mis en rapport avec le directeur des affaires algériennes de la Préfecture de Police, M. L[redacted]qui, intéressé par mes propositions, m'a donné un document pour me permettre de circuler en voiture avec un groupe armé sans être inquiété. Il m'a également fait remettre l'équipement nécessaire. C'est M. P[redacted]J[redacted], secrétaire du Bloc national français, qui servait d'agent de liaison entre M. L[redacted]et moi. M. [redacted] qui m'avait remis également un revolver, voulut me faire rentrer dans son groupe qui se réunissait au café Henri IV et me faire participer à un enlèvement de Pierre Mendès France. Ce groupe avait des armes entreposées dans le château du marquis de P[redacted], dans le Maine-et-Loire. Mais je n'ai pas voulu marcher dans ces combines, car je me suis rendu compte que ce Bloc national était truffé de fascistes, notamment d'anciens hommes de Marcel Déat. Or, je suis toujours resté antifasciste. P[redacted]J [redacted]s'est vengé en me faisant inculper pour une prétendue affaire de chèque sans provision, le 22 décembre 1958.

Après trois mois à Fresnes, j'ai pris la gérance libre d'un restaurant rue de Bellechasse, où j'ai investi tout mon avoir. J'avais comme clients un certain nombre de parlementaires d'Algérie. J'ai malheureusement été expulsé de cet établissement à la fin septembre par la société propriétaire des murs pour un léger retard dans le paiement des loyers de mon prédécesseur. Depuis, je suis à la rue avec ma femme et je vivote en effectuant des travaux de peinture. Vers le 6 ou 7 octobre, j'ai reçu la visite des trois Oranais qui m'ont fait part de leur projet de constituer en France des groupes armés qui appuieraient, le moment venu, la formation d'un nouveau gouvernement à Alger, en liquidant les parlementaires trop tièdes, de Mendès France à Soustelle, en passant par Fouques-Duparc et en organisant des attentats dans les milieux nord-africains.

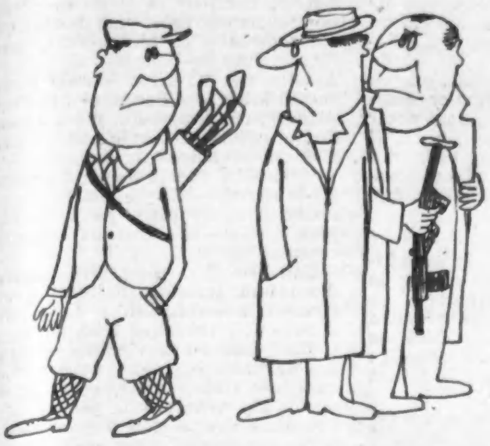
« Ne te casse pas la tête, me dirent-ils. Nous sommes à couvert. » J'ai accepté de les revoir à quatre ou cinq reprises, car je voulais savoir par quelles personnalités ils étaient ainsi protégés. J'ai donc fait semblant d'accepter de recruter des hommes et de chercher des armes. Ils sont repartis pour Oran le 17 octobre.

Relu et certifié exact !
Joseph CASQUET.

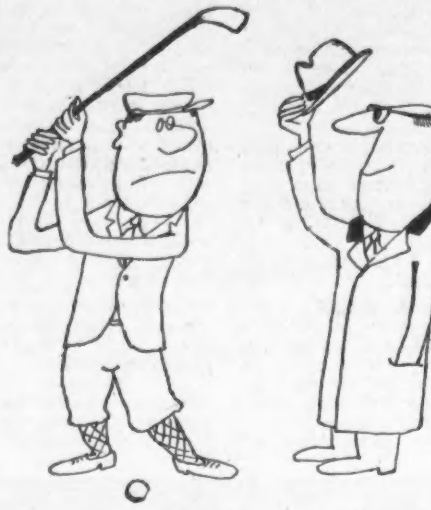
MON TÉMOIGNAGE

par SINÉ

A son tour, Siné révèle le détail de son emploi du temps pendant la fameuse journée du 15 octobre.



Le matin du 15 octobre, je décide d'aller jouer au golf et j'enfile mes « knickerbockers ». En me dirigeant vers Saint-Cloud, je croise deux individus d'allure assez louche... (J'ai appris, depuis qu'il s'agissait de Pesquet et Dahuron.)

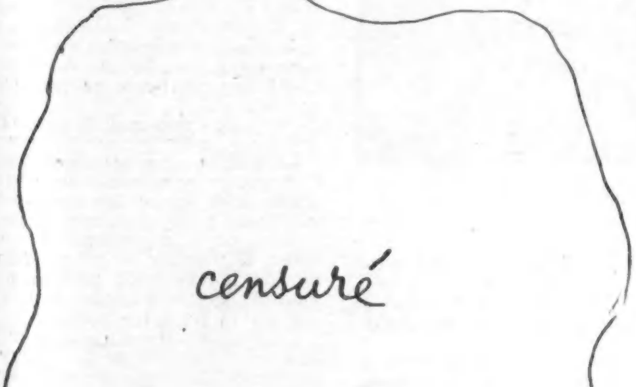


Au golf, je rencontre mon ami Gaston Bergery qui, de plus en plus myope, me prend pour Mitterrand !...

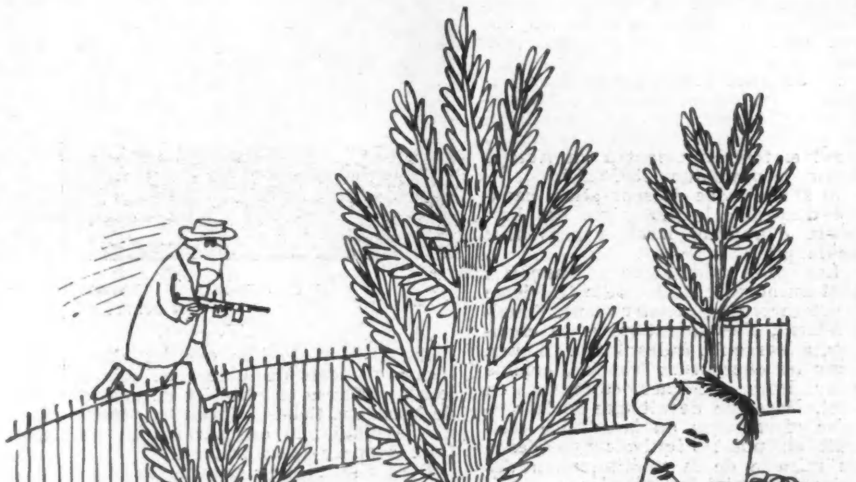
Vers 13 heures, avant de rentrer chez moi, je passe, comme tous les jeudis, chez Carmen Tessier lui porter mes dessins pour son « Journal du Dimanche ». Là, j'aperçois Mitterrand en compagnie de M. Dubois, ancien préfet de police, et je commence à trouver cela très louche !

Intrigué et nerveux, l'après-midi, chez moi, je me fais une série de dessins à l'encre sympathique, que je m'adresse poste restante. Devant la boîte aux lettres, je rencontre l'un des deux individus du matin !... Je suis sûr, maintenant, que ma femme me fait suivre !

Je prends donc mes précautions et c'est dans une rue mal éclairée et peu fréquentée, la rue Auguste-Comte, que je donne rendez-vous à ma maîtresse vers minuit et demi. Nous marchons tendrement enlacés quand une Dauphine manque nous écraser ! Je traite le chauffeur d' « ultra », à tout hasard, et je reconnais mon type de la poste.



Angoissés, nous arrivons près des jardins de l'Observatoire, nous enjambons la grille et nous nous réfugions dans l'herbe, derrière un arbre, pour être tranquilles !



Cinq minutes plus tard, un individu sinistre saute à son tour la grille et nous tire une rafale de mitraillette, heureusement mal ajustée, qui arrose une 403 garée à proximité. Malgré mon affolement, j'ai parfaitement reconnu ce tueur à la solde de ma femme, le nommé Mitterrand !...

BOMBE A

Quand ? Comment ? Pourquoi ?

● *De Gaulle a confirmé : la France va faire exploser la bombe A. Plusieurs questions se posent : où en est cette bombe? A quoi va-t-elle servir ? Qu'en pensent les scientifiques et les militaires ? Michel Bosquet, après une enquête de six semaines, ouvre le dossier, et répond.*

A quand la bombe atomique française ? A combien d'exemplaires ? A quel prix ?

Des quelques hommes qui connaissent la réponse précise à ces questions, aucun ne la livrerait. Pourtant, la capacité nucléaire d'un pays, de tout pays, est aujourd'hui un secret de polichinelle. Car si les laboratoires sont inaccessibles, les lieux et les méthodes d'usinage et de montage de la bombe inconnus du public, d'autres faits parlent. Les bombes atomiques ne peuvent pas, comme les grenades ou les machines infernales, être fabriquées clandestinement, à l'insu de tout le monde. Elles sont le fruit d'une industrie complexe et encombrante, réclamant des installations géantes et des milliers de techniciens et de chercheurs.

Cette industrie est aussi difficile à cacher que des chantiers navals ou des aérodromes. Et personne, jusqu'ici, n'a cherché à la cacher : destinée, au départ, à des fins pacifiques, motif d'orgueil pour le pays, elle a fait l'objet de publications et de débats publics.

Même des personnes peu rompues aux raisonnements scientifiques et ignorantes de la technique nucléaire peuvent donc trouver, avec une marge d'erreur assez faible, la réponse aux trois questions posées plus haut.

Il leur suffit pour cela de prendre connaissance de quelques aspects très simples de la technique nucléaire. Les voici, exposés brièvement :

Plus que le Congo belge

Pour produire une bombe atomique, il faut disposer de trois éléments :

1) De matière première, l'uranium naturel, que la France possède en abondance. Elle produira bientôt 1.000 tonnes d'uranium métal par an, soit plus que le Congo belge (850 tonnes).

2) De piles plutonigènes, dans lesquelles l'uranium naturel, préalablement raffiné jusqu'à un très haut degré de pureté, donne naissance spontanément et très lentement à un isotope fissile, le plutonium 239.

3) D'une usine de séparation, capable d'extraire le plutonium des barreaux d'uranium irradiés provenant de la pile.

Les piles plutonigènes françaises sont au nombre de trois (la troisième étant encore en construction). Primitivement, elles furent mises en chantier, à Marcoule, à des fins pacifiques. Pour les chercheurs français, comme pour leurs collègues étrangers, en effet, Marcoule devait être le laboratoire gigantesque où la science mettrait au point l'équivalent moderne du miracle de la multiplication des pains. En voici les données :

Le seul élément fissile qui se rencontre dans la nature est l'uranium 235. Chaque kilo d'uranium naturel, extrait à grands frais du minerai (le kilo d'uranium revient à 20.000 francs environ) ne contient toutefois que 7 grammes de matière fissile, les 993 grammes restants étant de l'uranium 238, matière inerte.

Dans les piles rudimentaires, où l'uranium se trouve entassé par centaines de tonnes, seuls les 0,7 % de matière fissile « travaillent ». Les émissions de particules de l'uranium 235 y sont récupérées, avec des pertes énormes, sous forme de chaleur, pour la propulsion de turbines. La pile s'épuise lentement; elle doit être périodiquement rechargée. Elle ne tire aucun parti des 99,3 % d'uranium 238 dont elle est chargée. Elle consomme ce métal relativement rare et coûteux comme on consomme du charbon.

Cette utilisation assez barbare de l'uranium n'est toutefois pas la seule possible. Au lieu d'être consommée directement, l'énergie émise par l'uranium 235 peut en effet servir à produire davantage de matière fissile : dans des piles plutonigènes, l'uranium 235 peut, tout en produisant de l'énergie consommable, transformer en plutonium 239, également fissile, une certaine quantité d'uranium 238 inerte. Dans certaines conditions (réalisées dans les piles du type « breeder »), il est possible de produire plus d'un gramme de plutonium pour chaque gramme d'uranium 235 consommé (1).

La voie du plutonium

La multiplication de la matière fissile ne s'arrête pas là : théoriquement du moins, le plutonium peut, à son tour (et tout en fournissant de l'énergie consommable), transmuter en matière fissile de nouvelles quantités de métal inerte.

C'est la voie, très prometteuse en théorie, du plutonium que les chercheurs français décidèrent de suivre lors de la mise en chantier du centre de Marcoule. Celui-ci devait leur fournir le plutonium qui permettrait de faire avancer leurs travaux.

Depuis la mise en chantier de Marcoule, l'utilisation pacifique du plutonium s'est toutefois révélée plus difficile que prévu. La voie du plutonium n'est nullement une impasse, mais il faudra encore de nombreuses années avant que ce métal puisse servir à la production d'énergie, d'une part; à la reproduction de matière fissile, de l'autre. A d'infimes quantités près, tout le plutonium créé et extrait à Marcoule se trouve donc affecté (tout comme en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et en U.R.S.S.) à des fins militaires.

Combien en faut-il pour faire une bombe ? Dix kilos environ (2). Pour procéder à des explosions expérimentales, c'est une bonne trentaine de kilos, cependant, qu'il faut compter. Les techniciens responsables de la bombe ne peuvent en effet s'exposer inutilement à des risques d'échec. Ils ne se bornent pas à réunir, dans un engin, la seule masse critique, c'est-à-dire la quantité minimum de plutonium déclenchant une réaction en chaîne. Au cas où le premier essai raterait, en outre, ils souhaitent avoir sous la main une seconde bombe. Il faut compter, au surplus, avec des « chutes » importantes lors du façonnage d'un métal aussi capricieux que le plutonium.

On comptera donc :

— 15 kilos de masse « surcritique » + 5 kilos de chutes pour la première bombe = 20 kilos ;

— les chutes de la première bombe pouvant être remployées dans la seconde, on comptera pour celle-ci : 15 kilos de masse surcritique + 5 kilos de chutes — 5 kilos de chutes provenant de la première bombe = 15 kilos.

Soit un stock de plutonium de 35 kilos environ pour tenter l'expérience.

Quand la France possédera-t-elle ce stock ? Un calcul rapide montre qu'elle le possède ce mois-ci.

G1, G2, G3

Dans la pile G1 de Marcoule, en effet, il se forme environ 30 grammes de plutonium par jour. Cette pile a atteint sa puissance prévue le 15 octobre 1956. Elle a ensuite subi une « panne » de trois mois et, après plusieurs autres interruptions, elle a fonctionné jusqu'ici un total de huit cents jours à 90 % de sa capacité.

Au total, vingt-deux kilos de plutonium ont pu s'y former.

A la production de G1, il convient cependant d'ajouter celle de G2, mise en divergence en juillet 1958 et qui a atteint sa pleine puissance en avril de cette année. Trois fois plus puissante que son aînée, G2 doit pouvoir former environ 100 grammes de plutonium par jour. A la fin de ce mois de novembre 1959, une bonne quinzaine de kilos de plutonium se seront formés dans les barreaux de cette pile. Ajoutés aux 22 kilos fournis par G1, ces 15 kilos font l'appoint : la France dispose, dès à présent, d'une quantité de plutonium suffisante pour procéder à des expériences militaires.

Toutefois, c'est à partir du moment où le dernier kilo de plutonium s'est formé dans les piles que la partie la plus délicate des travaux techniques commence.

Extraits des piles, les barreaux d'uranium irradiés doivent d'abord être mis à « refroidir ». Ce « refroidissement » demande trois mois.

C'est donc en janvier seulement que les derniers barreaux pourront être confiés à l'usine d'extraction de Marcoule, qui séparera le plutonium de l'uranium auquel il se trouve mélangé.

Les opérations d'extraction exigent des installations extrêmement complexes (l'usine de Marcoule, mise en service en 1958, a demandé trois ans de travaux et 12 milliards de dépenses) et les précautions les plus rigoureuses.

Le dernier kilo

Les barreaux d'uranium irradié demeurent en effet hautement radioactifs, et il a fallu couler 50.000 tonnes de béton pour isoler la zone active de l'usine (l'épaisseur des parois atteignant jusqu'à 1 m. 80).

Le plutonium, d'autre part, est extraordinairement toxique (la dose mortelle est de l'ordre du cent millionième de milligramme). Les opérations d'extraction (dissolution, précipitation, filtrage) doivent être entièrement télécommandées. La zone de l'usine dans laquelle ces opérations se déroulent doit être hermétiquement isolée. Elle est maintenue à une pression atmosphérique inférieure à celle des zones environnantes, et l'air, dans celle-ci, est renouvelé huit fois par heure, grâce à une puissante ventilation.

Le déroulement de l'ensemble des opérations d'extraction et de purification est en conséquence relativement lent : trente jours, en moyenne, s'écoulent entre la livraison de l'uranium irradié et refroidi à l'usine et la sortie du plutonium.

C'est donc en février 1960 seulement que les laboratoires recevront le dernier kilo de plutonium nécessaire au façonnage de deux bombes. Il faudra compter un bon mois encore pour l'accomplissement de cette tâche. Elle consiste à façonner en forme de coin plusieurs masses sous-critiques de plutonium-métal. Disposées à l'intérieur d'une sphère métallique et entourées d'explosif, les sous-masses, lors du déclenchement de la bombe, sont projetées les unes contre les autres par « l'implosion » de l'explosif qui les entoure. Elles se trouvent comprimées en une masse surcritique de forme sphérique et l'explosion nucléaire se produit.

Au printemps 1960

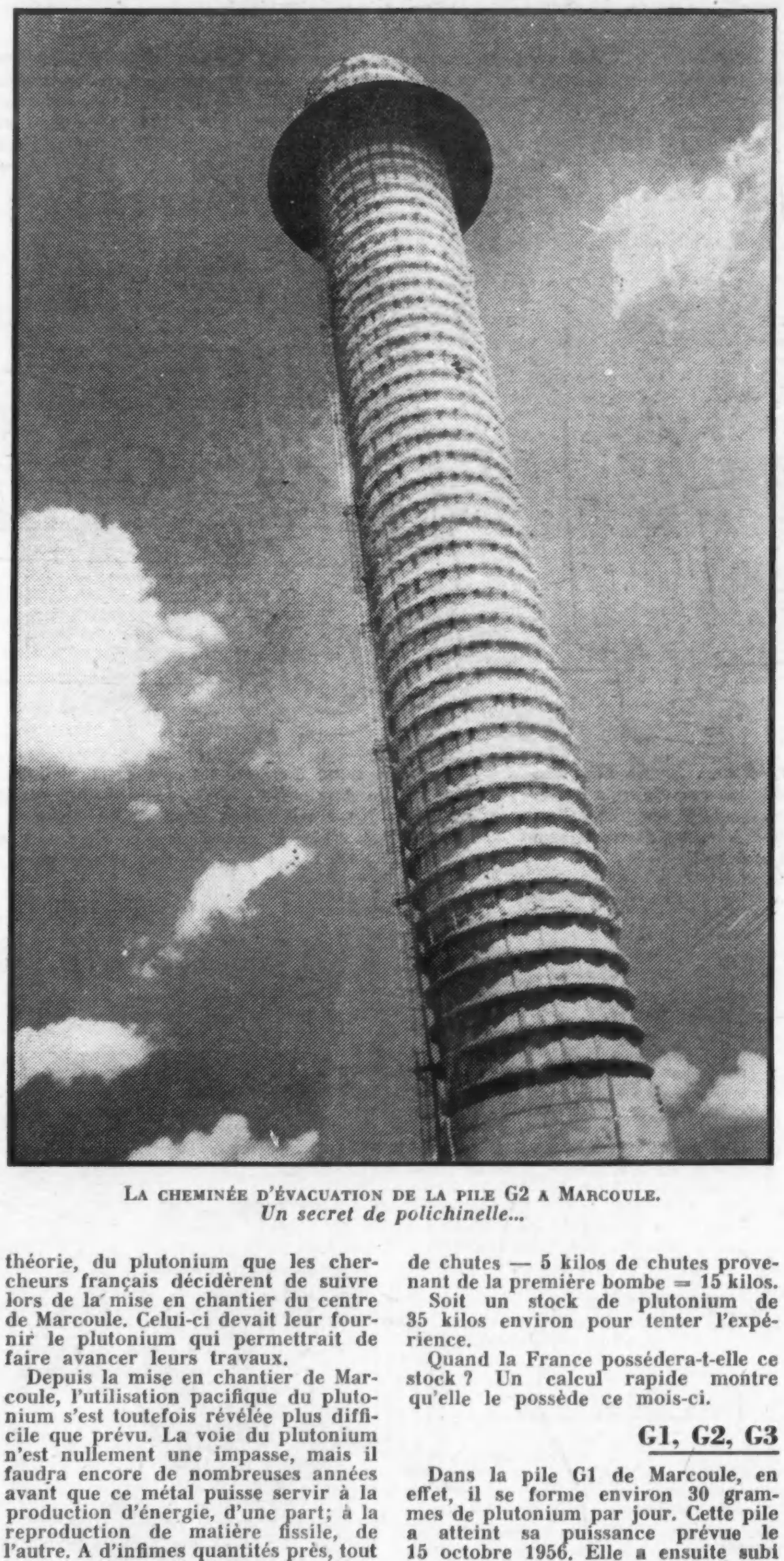
La date la plus vraisemblable pour l'expérience se situerait donc au printemps 1960. Seules des considérations politiques pourraient amener le gouvernement à expérimenter, dès cet hiver, le premier et unique échantillon de bombe qu'il possédera à ce moment, quitte à garder le secret au cas où la tentative échouerait.

La démonstration d'une ou de deux bombes ferait-elle de la France une puissance atomique du point de vue militaire ?

Les deux piles plutonigènes françaises actuellement en service ont une capacité de production de 40 à 50 kilos de plutonium par an : de quoi faire quatre à cinq bombes.

Vers la fin de 1961, la pile G3, actuellement en cours d'achèvement à Marcoule, viendra ajouter ses 35 à 40 kilos de plutonium annuels à la production actuelle. La France disposera, à partir de ce moment, d'environ 80 kilos de plutonium par an, soit de quoi fabriquer un maximum de huit bombes atomiques.

Quel serait le poids militaire de cet arsenal ? La réponse à cette question dépend de la *puissance* des bombes et des *moyens* dont disposera la France pour les placer au but.



LA CHEMINÉE D'ÉVACUATION DE LA PILE G2 A MARCOULE.
Un secret de polichinelle...

(1) Le thorium offre une autre possibilité de multiplication de la matière fissile. Mais la voie du thorium exige de l'uranium 235 concentré. La France n'en possédera des quantités suffisantes que lorsqu'aura été construite une usine de séparation isotopique (coût : 60 milliards environ). Les travaux ont été engagés cette année.

(2) Ce chiffre indique la quantité de plutonium qui, réunie en une seule masse (dite critique) donne lieu spontanément à une réaction en chaîne explosive.

Il est toutefois possible d'abaisser la masse critique par très forte compression de la matière fissile entourée de réflecteurs.

Or, à la différence des bombes à uranium 235, que la France ne pourra pas envisager avant 1965, les bombes au plutonium sont nécessairement encombrantes. Elles ne peuvent être rendues suffisamment compactes pour trouver place dans l'ogive de fusées ; elles ne permettent pas non plus le développement de bombes H *transportables.*

L'arsenal nucléaire que la France peut constituer, par ses propres moyens, *dans les six à dix années à venir*, consistera donc en bombes au plutonium, pesant une tonne au moins, d'une puissance explosive de 20.000 à 200.000 tonnes de T.N.T.

Quoique cinquante fois moins puissantes que les bombes stratégiques américaines ou soviétiques, les bombes françaises au plutonium n'en auraient pas moins une valeur certaine de « deterrent » si la France disposait des moyens de placer cinq à dix de ses bombes au but. La voie des fusées lui étant fermée pour longtemps, elle doit choisir celle des bombardiers.

Une chance sur dix

Au moment où les Etats-Unis mettent en chantier un bombardier (qui sera sans doute le dernier, l'ère des fusées étant ouverte) volant à Mach 3 (trois fois la vitesse du son), la France développe un bombardier à Mach 2, le Mirage IV. Les chances de cet avion de percer les défenses d'un pays moderne sont évaluées à moins de 10 %.

La valeur stratégique d'un stock de bombes françaises s'élèverait donc à moins du dixième des bombes disponibles. Autrement dit, il faudrait à la France un minimum de 100 bombes (et autant de bombardiers) pour disposer d'un « deterrent » sérieux.

Quand pourrait-elle disposer d'un stock de cette envergure ? Le calcul n'est pas difficile : Marcoule fournira 50 kilos annuels en 1960 et 61 ; en 1962, grâce à G3, la production annuelle passera à 85 kilos environ. A partir de 1963, il se formera dans les réacteurs de puissance de l'E.D.F., à Chinon, un supplément de 100 à 150 kilos de plutonium par an qui porteront la production française à plus de 200 kilos annuels en moyenne (3) — à condition de construire une seconde usine d'extraction du plutonium (coût : 15 milliards environ).

C'est donc vers 1967 que la France pourrait disposer des 1.000 kilos de plutonium nécessaires pour fabriquer une centaine de bombes.

Reste à savoir quel serait le coût de l'armement nucléaire français. Celui des bombes elles-mêmes est de l'ordre du milliard pour les premières unités, de l'ordre des 100 millions de francs pour chaque engin qui, par la suite, serait construit en série. Soit environ 20 milliards pour un stock de 100 bombes (coût de fabrication seul).

Beaucoup plus lourd est le poste bombardiers : il faut compter 400 à 500 milliards pour une centaine de « Mirage IV ».

Si la France entend s'engager dans un effort cohérent d'armement nucléaire, il lui faudra cependant prévoir le remplacement du « Mirage » dès avant sa sortie, se lancer dans l'étude de fusées, développer la production d'uranium 235 qui, seul, permet la miniaturisation des bombes, etc.

En se fondant sur le précédent britannique, c'est à une dépense *annuelle* de 500 à 700 milliards qu'il faut alors chiffrer le coût d'une « force de frappe » nucléaire. Serait-il déraisonnable pour la France de s'engager dans cette voie ?

Ni « oui » ni « non »

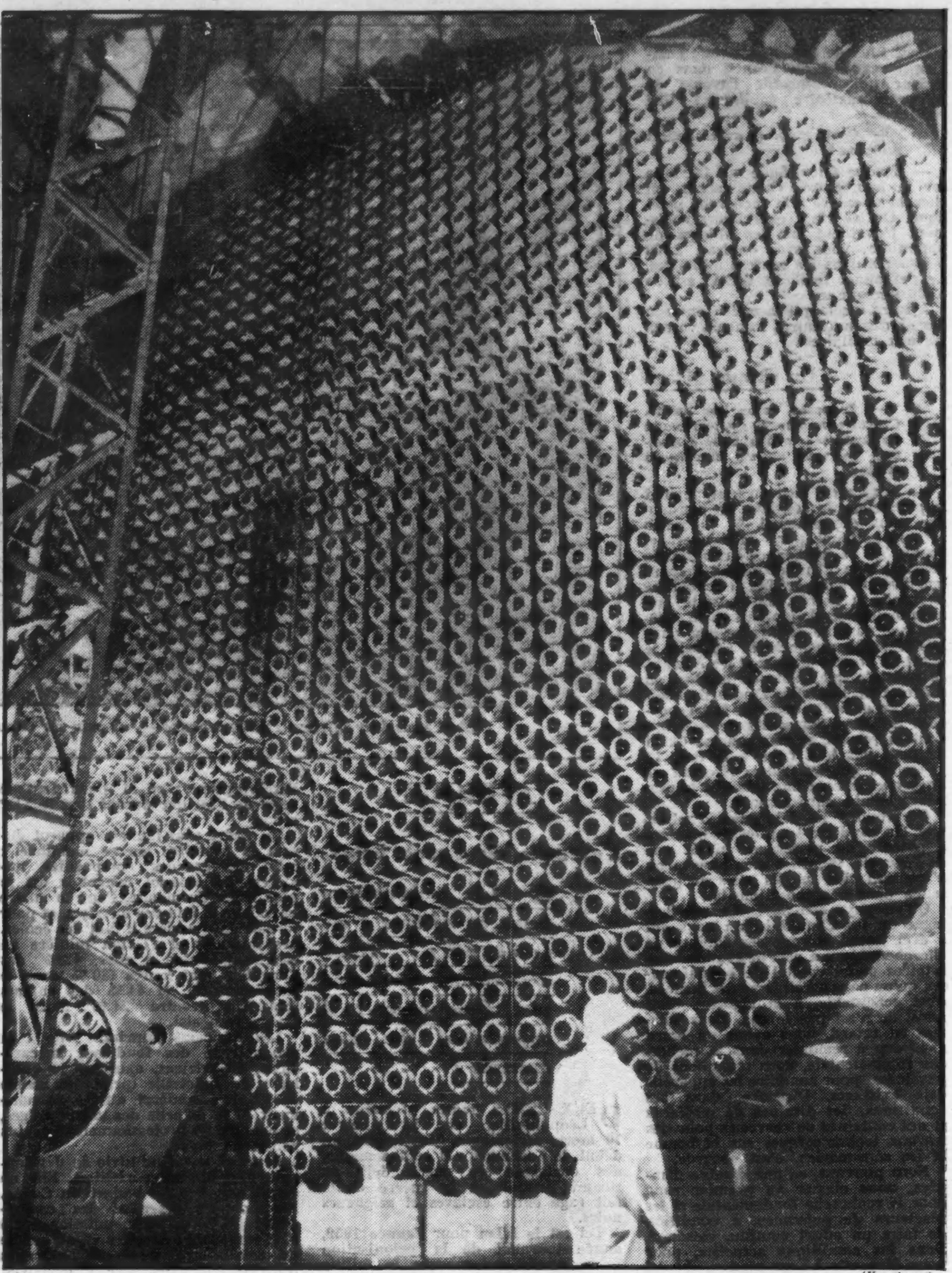
Avant d'envisager cette question sous l'angle politico-militaire, j'ai demandé à plusieurs personnalités de l'administration et de la recherche scientifique ce qu'elles pensaient, dans les conditions actuelles et sans préjuger les développements ultérieurs, de la décision française d'expérimenter une ou plusieurs bombes. Abstraction faite des considérations politiques, cette décision est-elle économiquement et scientifiquement valable ?

Mes interlocuteurs, rejetant à la fois le « oui » et le « non » catégoriques, m'ont fait des réponses souvent divergentes.

« D'un point de vue purement financier, m'a dit un haut fonctionnaire, l'effort militaire français dans le domaine atomique n'a rien d'excessif pour le moment. Je suis tout à fait impartial en la matière et je vais vous citer des arguments pour et des arguments contre l'armement nucléaire de la France.

« Argument pour : nous produisons du plutonium de toute manière et les espoirs mis dans ce métal ne se sont pas encore matérialisés pour les emplois pacifiques. Faute d'autre usage — et abstraction faite de considérations morales et politiques — il est donc normal, techniquement, que nous fassions des bombes.

« Rapportées au revenu national, les sommes que nous consacrons à cette fin n'ont rien de déraisonnable. En un sens, je dirai même que la décision de faire la bombe a eu des effets favorables : elle a incité le gouvernement à accorder au Commissariat à l'énergie atomique un volume de crédits qui n'aurait sûrement pas été obtenu autrement. Une partie de ces crédits au moins bénéficie à la recherche pacifique, grâce aux installations qu'elle permet de réaliser et aux chercheurs qu'elle permet de former.



(Keystone.)

FACE DE CHARGEMENT DE LA PILE G2.
« Ce que nous allons faire exploser au Sahara, c'est... »

Gaspillage ?

« Vous pouvez évidemment m'objecter que les mêmes milliards dépensés pour les travaux et les réalisations militaires auraient été infiniment plus productifs dans la recherche civile.

« Cette objection est valable en principe. On cite parfois l'exemple des grains de blé : 100 millions dépensés en 1956 pour des recherches sur le séchage, et des installations d'une valeur de 3 milliards nous auraient permis d'économiser 20 milliards sur la récolte de 1958.

« En principe, je suis donc prêt à dire : on gaspille des dizaines de milliards sur des bombes d'une valeur contestable, alors que ces mêmes milliards seraient incroyablement productifs dans la recherche et la formation de chercheurs.

« Seulement, pratiquement, cet argument ne tient pas : nous n'avons encore jamais eu un gouvernement prêt à reporter sur la recherche civile les milliards qu'il aurait économisés par la renonciation à la bombe. L'effort fait sur celle-ci n'a donc rien *enlevé* à la recherche civile. Il faudrait de grands changements en France et dans le monde pour qu'un gouvernement français donne aux chercheurs ce qu'il aurait enlevé aux militaires. »

J'ai répété ces arguments à des physiciens atomistes.

— Est-il vrai, leur ai-je demandé tout d'abord, qu'il n'y a pas d'usage pacifique pour le plutonium que la France produit de toute manière ?

Leur réaction a été assez vive :

— Pour les 80 à 100 kilos de plutonium que produira Marcoule, ont-ils répondu, c'est vrai, si l'on veut : avant plusieurs années, nous ne saurions pas encore utiliser le plutonium dans des réacteurs de puissance. De là à conclure que les travaux sur la bombe n'enlèvent rien à la recherche civile, il y a un pas que vous n'avez pas le droit de franchir.

— En quoi ces travaux vous gênent-ils ?

— De plusieurs manières. D'abord, du fait qu'on donne la priorité à l'effort militaire, il n'y a pas assez de plutonium pour un effort sérieux de recherche civile. On donne des dizaines de kilos de plutonium aux militaires, mais nous avons un mal incroyable à nous en procurer un milligramme.

Sens unique

— Les travaux des militaires ne sont pourtant pas entièrement perdus pour la recherche civile ?

— Nous n'en savons rien, répondent les chercheurs du C.E.A. ; il n'y a guère d'échange d'informations entre les services de la Défense nationale et les nôtres. Ou, quand il y a échange, c'est le plus souvent à sens unique : les militaires se servent de nos travaux, ils ne nous disent rien sur les leurs. Ils se méfient de nous au point qu'ils refont pour leur propre compte des recherches qui, pour nous, sont acquises.

Savez-vous combien de chercheurs travaillent au centre britannique de Harwell sur les alliages de pluto-

→

(3) L'extraction du plutonium ne devrait toutefois se faire que tous les deux à trois ans pour les piles de l'E.D.F.

nium ? Plus de 200. Savez-vous combien travaillent en France dans ce secteur qui commande l'avenir de l'énergie nucléaire pacifique ? Une vingtaine.

— Quel rapport avec l'effort militaire ?

— Chaque scientifique qui travaille sur la bombe est, virtuellement, un chercheur enlevé à la recherche pacifique. Or, si vingt chercheurs seulement travaillent sur les alliages de plutonium, vous avez environ 2.000 personnes dans les centres militaires. Le personnel total du C.E.A. est de 6.000 personnes.

Ajoutez à cela que la moitié environ des crédits nucléaires français va aux travaux militaires.

Un simple pétard

— Supposez qu'on les arrête. Croyez-vous que le gouvernement mettrait ces crédits à la disposition de vous autres, chercheurs civils ?

— Je ne crois rien du tout, répond le physicien. Je constate. Je constate que nous dépensons 1 % de notre revenu national pour la recherche, contre 1,6 % en Grande-Bretagne. Je constate que l'Université ne dispose que d'un tiers des crédits de recherche dont elle a besoin. Je constate que nous manquons de plutonium. Je constate que nous ne dépensons pas, pour la recherche médicale et agricole, le quart de ce que dépensent les Anglais. Je constate que, faute de crédits, on a arrêté de nouvelles études de réacteurs. Je constate que l'on fait cependant des investissements de prestige, dont la bombe, et j'en conclus qu'on ne peut pas tout faire à la fois. Et je me dis que les choses *risquent de s'aggraver encore* une fois que la première bombe aura explosé.

On voudra en fabriquer d'autres, vite. On conduira les piles de manière à obtenir du plutonium plutôt que de l'énergie. Or, dites-vous bien qu'on n'apprend rien sur les piles de puissance dans ces conditions-là.

Qu'un pays comme la Grande-Bretagne ou les Etats-Unis, un pays qui a déjà formé et rodé ses équipes de chercheurs, qui a déjà de grands laboratoires et un capital de connaissances, qu'un pays pareil fasse des bombes, c'est acceptable, à la rigueur. Chez nous, ce n'est pas le cas. Nous sommes en retard, nous avons un lourd handicap à remonter dans la recherche fondamentale, nous manquons de physiciens pour conduire les appareils déjà existants. Distraire, dans ces conditions, des dizaines de milliards et des centaines de cerveaux pour des travaux technologiques sur la bombe et les sous-marins, c'est absurde.

Nous pouvons, en une dizaine d'années, nous classer au premier rang pour la recherche fondamentale et les réacteurs de puissance, à condition de faire un effort continu, raisonné. Dans les conditions actuelles, pour nous être attaché au pied ce boulet militaire, nous n'aurons que des réalisations scientifiques de second ordre.

— Mais une Armée de premier ordre.

— Vous plaisantez, rétorque le physicien. Militairement, politiquement, cette bombe, c'est un mythe. Ce que nous allons faire exploser au Sahara, c'est un simple pétard...

— Croyez-vous qu'il est beaucoup de politiques et de militaires pour partager votre point de vue ?

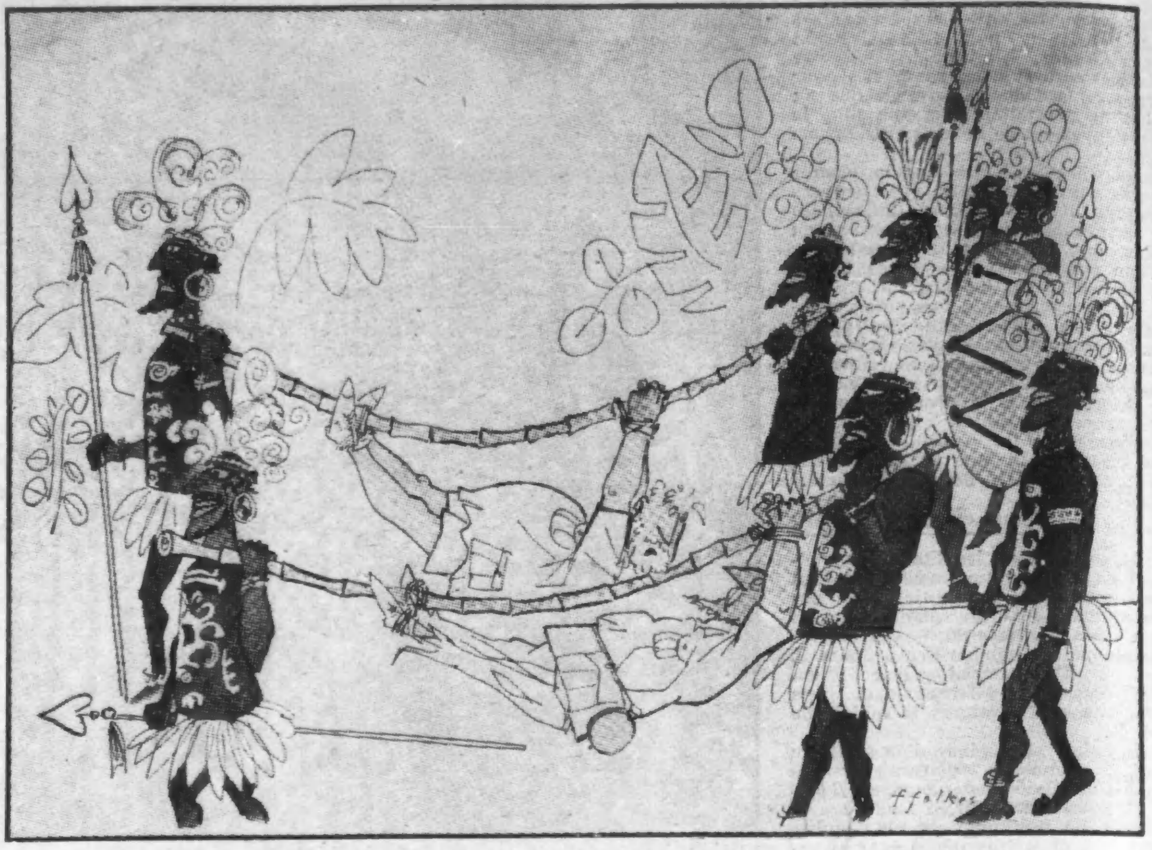
— Je ne sais pas, dit le physicien. Demandez-le-leur.

MICHEL BOSQUET.

La semaine prochaine :

APRES L'EXPLOSION

Pulls italiens d'importation
Bouclette fine et grosse
Mohair uni et fantaisie
HOMMES ET DAMES
GROS - DEMI-GROS
ANSEL 176, rue Montmartre PARIS (2e) CEN. 22-60
Recherchons représentants de classe



« Et si nous leur offrions l'indépendance — au sein du Commonwealth, bien entendu ? »
(Copyright « Punch » and « L'Express »)

AFRIQUE

L'exemple du Congo belge

● ***Le colonialisme belge en Afrique a été longtemps considéré comme un exemple. Que reste-t-il aujourd'hui de cet exemple ?***

DEUX CENTS morts africains à Léopoldville, en janvier ; 70 morts africains à Stanleyville, au début de novembre ; et cette semaine, des centaines de morts déjà au Ruanda-Urundi où la guerre civile fait rage entre esclaves et seigneurs noirs.

Tel est le bilan pour l'année 1959, année tournant de la colonisation belge, année qui marque la faillite définitive d'une doctrine coloniale qui fut longtemps présentée au monde comme une réussite éclatante et durable.

Trois citations peuvent résumer cette doctrine. La première, devise affichée dans des écoles de l'Union minière, enseigne aux Congolais : *« Un bon élève doit être pieux, poli, obéissant, travailleur, pour faire plaisir au Bon Dieu, à ses parents et à ses maîtres. »*

La seconde citation est extraite d'un discours que le gouverneur Pétillon adressa aux *évolués* congolais en 1956 : *« En dépit* (sic) *de notre supériorité, de notre intelligence, de notre richesse et de notre raffinement, nous devons montrer que nous sommes prêts à aimer et à faire don de nous-mêmes. D'autre part, en dépit* (sic) *de votre pauvreté, de votre ignorance et de votre timidité, vous devez vous efforcer à progresser et à apprendre sans impatience. »*

A progresser vers quoi ? Le roi Baudouin le dira dans son message du 13 janvier dernier, immédiatement après les révoltes de Léopoldville : *« Continuant les nobles visées de Léopold II, notre ferme résolution est de conduire, sans atermoiements funestes, mais sans précipitation inconsidérée, les populations congolaises à l'indépendance dans la prospérité, l'ordre et la paix. »*

Quel ordre ?

Quel ordre ? Pour les Africains, toute la question est là. Jusqu'en 1908 et durant une vingtaine d'années, la terreur et les travaux forcés firent plus de victimes au Congo que l'esclavagisme n'en fit dans tout le reste de l'Afrique durant tout le XIXe siècle.

Un ordre plus humain apparut durant la première guerre mondiale : celui des grandes compagnies minières. Le sous-sol congolais est le plus riche du monde. Pour le mettre en valeur, il faut des ouvriers, et pour former des ouvriers il faut des écoles. Les missions et l'Union minière en ouvrirent. Grâce à elles, 42 % des Congolais sont lettrés (80 % dans le Kasaï minier), et 44 % des enfants scolarisés (contre 24 % dans le Congo français).

Les Africains apprirent vite : la productivité des fondeurs, mécaniciens, électriciens, ajusteurs et outilleurs de Jadotville (principal centre de l'Union minière) atteint actuellement 70 % de celle des usines belges, et nombre de professionnels africains valent un blanc.

Pendant que l'industrie se développait, l'agriculture périclitait. Elle ne reçoit que 4 % du budget du Congo. Les hommes désertent les campagnes ; 38 % de la population mâle s'est embauchée dans les villes, contre un salaire moyen de 4.000 francs français par mois. Elle y découvrit que la richesse du Congo repose sur le travail des ouvriers noirs.

Comment cette richesse est-elle répartie ? Eh bien, chaque communauté en reçoit la moitié : sur un revenu national de 47 milliards de francs belges, les Africains en reçoivent 24, les Belges 23. Il est vrai que les Africains sont au nombre de 13 millions, les Belges au nombre de 110.000. Il est vrai aussi que les deux tiers des capitaux investis au Congo sont accumulés dans la colonie elle-même, grâce au travail indigène, et que le taux d'accumulation dans ce pays est sans doute le plus élevé du monde : 25 à 30 % du produit national.

Quel droit ?

Quel est, en contrepartie, le droit politique des Africains ? Jusqu'à présent, il est nul : il n'y a ni liberté d'association, ni liberté de presse, ni justice, ni police, ni administration, ni commerce dans les cités noires.

Le premier manifeste nationaliste, rédigé en 1956 avec le concours de missionnaires, demandait l'indépendance dans trente ans. Il ne reçut pas de réponse. Le second manifeste, la même année, disait : *« Notre patience est épuisée, l'heure est venue de nous émanciper sans délai. »*

En guise de réponse, un « groupe de travail » fut constitué ; ses membres, tous belges, devaient élaborer un statut évolutif pour le Congo, statut qui serait ensuite octroyé.

En août 1958, des intellectuels congolais se groupèrent pour protester contre la composition exclusivement blanche du « groupe de travail ». Dissidents du parti Abako, ils fondèrent le Mouvement Nationaliste Congolais (M.N.C.). L'Abako, pour n'être pas dépassé, réclama l'indépendance immédiate en octobre 1958. La surenchère entre les deux partis assurait un essor foudroyant au nationalisme.

Les autorités belges le comprirent trop tard. Les massacres de Léopoldville en janvier (où aucun Européen ne fut tué) eurent pour origine l'interdiction d'un meeting de l'Abako, alors que la foule était déjà rassemblée. A Stanleyville, au début de ce mois, c'est l'irruption de la gendarmerie dans un meeting du M.N.C. qui mit le feu aux poudres.

Watussi et Bahutu

Quant aux révoltes du Ruanda-Urundi, elles sont l'effet indirect de l'émancipation congolaise. Quelque 400.000 seigneurs watussi, hauts de deux mètres, y terrorisent plus de 3 millions d'esclaves bahutu de taille plus petite. Des milliers de ceux-ci vont travailler dans les mines du Congo voisin et rapportent à leur retour qu'il existe un monde où la haute taille ne confère pas l'autorité de droit divin.

Or, l'administration belge a respecté jusqu'ici, bon gré mal gré, ce système esclavagiste, tout en l'atténuant. Et c'est avec les deux souverains watussi que la Belgique entendait définir l'acheminement du pays vers l'indépendance. Cette indépendance n'allait-elle pas aggraver la terreur des Watussi sur leurs sujets ? Pris d'une angoisse mortelle, ceux-ci tentent aujourd'hui d'exterminer leurs maîtres.

La politique coloniale amorcée cette année par la Belgique ne manque pas de libéralisme. Elle prévoit l'autonomie interne du Congo pour septembre prochain, sa souveraineté éventuelle dans un délai de quatre ans. Mais les Africains éprouvent comme humiliantes les libertés octroyées. Leur liberté, ils veulent la prendre. Telle est la leçon du Congo en 1959.

M. B.

L'ACCÉLÉRATEUR DU SUCCÈS

Il n'est pas au pied cet accélérateur, mais **dans votre tête**, car c'est de ce poste de commandement, que partent tous les ordres. C'est là qu'agit la Méthode PELMAN en permettant à chacun de mieux utiliser ses capacités d'intelligence et de caractère. VRAI cours **individuel** par correspondance, sous la direction effective de professeurs de Facultés. Brochure explicative gratuite EX 122 contre 4 timbres pour frais d'envoi.
Institut PELMAN de Psychologie appliquée
176, boulevard Haussmann, PARIS
Londres, Amsterdam, Stockholm, New-York, etc...
Communiqué.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Reçu*** une admonestation de son service juridique à propos de la rédaction tendancieuse d'un précédent article consacré au projet de loi concernant la réforme des régimes matrimoniaux. Cette réforme ayant été adoptée jeudi dernier, revenons sur trois points précis que nous avions mal ou incomplètement exposés :

1°) Jusqu'à présent, la femme pouvait seule demander la séparation de biens judiciaire lorsque la gestion du mari mettait en péril les biens du ménage. Cette faculté est désormais accordée également au mari, ce qui est pour lui une innovation favorable.

2°) La femme, comme nous l'avions écrit, ne peut plus renoncer à la communauté. Elle devient donc responsable des dettes du mari, mais elle conserve « le bénéfice d'émolument », c'est-à-dire la faculté de n'être responsable des dettes nées du fait du mari que dans la mesure des biens qu'elle a reçus de la communauté.

3°) Enfin, les biens que la femme a acquis par son travail font partie des biens communs et seront traités comme tels, partagés s'il y a dissolution de la communauté, mais, pendant le mariage, ces biens sont soustraits à l'administration du mari et réservés à l'administration de la femme.

Disons enfin que la communauté d'acquêts, devenue régime légal, était jusqu'à présent le régime choisi par 70 à 80 pour 100 des époux qui faisaient un contrat de mariage.

● ***Constaté*** que la date limite d'inscription pour la prochaine session du « nouveau » baccalauréat, qui avait été d'abord prévue au 15 novembre, a été finalement reportée au 15 décembre. Le décret ayant tardé à paraître, les candidats commençaient déjà à s'affoler. Ils ont maintenant tout le temps nécessaire pour leurs démarches. (Voir « Enseignement » dans le numéro de Madame Express du 5 novembre.)

● ***Visité*** l'exposition H. L. M. (Habitation logiquement meublée) qu'organise actuellement un grand magasin parisien d'ameublement. Trois appartements de véritables H. L. M. (Habitation à loyer modéré) ont été reconstitués avec leurs dimensions réelles, et meublés fonctionnellement : ni trop ni trop peu. On peut ainsi se rendre compte de ce qui entre ou n'entre pas dans 52 m2 (trois pièces à Aubervilliers) ou dans 60,03 m2 (quatre pièces à Sarcelles). (Galeries Barbès, 55, boulevard Barbès.)

● ***Rencontré*** une dame qui venait de dépenser 14.000 francs pour faire enterrer le meilleur ami du chat de la maison : un poisson rouge prénommé Jo. Madame Express a ainsi appris qu'il existe maintenant à Paris une entreprise de pompes funèbres pour animaux qui se charge de l'enlèvement à domicile, du « cercueil », de l'enfouissement au nouveau cimetière de Villepinte et même du caveau. Les prix : du forfait à 14.000 francs aux 200.000 francs nécessaires pour un caveau de granit. (Animaux-Service, 40, rue Laugier, WAG. 71-50.)

● ***Découvert*** les lois élémentaires de l'encadrement en visitant l'exposition « A vous de juger », organisée par un maître-encadreur épris de son métier.

Douze reproductions identiques d'un Degas, dans douze cadres différents (six anciens et six modernes) montrent comment un tableau peut être mis en valeur par un encadrement bien adapté ou complètement écrasé par une sculpture trop lourde, une mauvaise patine ou des proportions démesurées.

La deuxième partie de l'exposition est consacrée à la technique de fabrication, aux encadrements de peintures modernes et aux sous-verres. Madame Express a noté une bonne idée : la possibilité d'apporter un tissu choisi en fonction du style et des couleurs d'une pièce, et de s'en servir comme fond.

Deux bons modèles : l'un très simple, fait de deux plaques de verre réunies par une mince bordure vieil or, parfait pour les dessins modernes, ne coûte que 695 francs ; l'autre, plus somptueux : une grande plaque recouverte de shantung, et pourvue d'un support où l'on pose le tableau, le tout s'accroche au mur. (6.500 fr.) (Jusqu'au 27 novembre, Galerie R. G., 7, rue Bonaparte.)

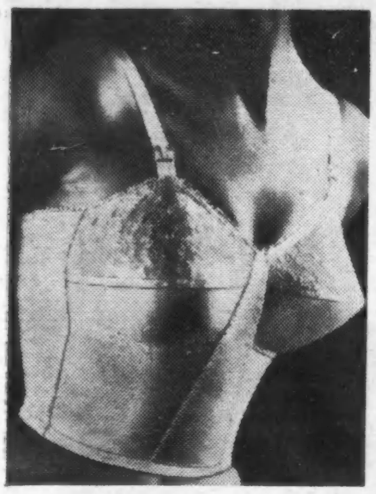
(Eve.)

PHOTOGRAPHIÉS DANS LA RUE, LES DEUX « CHAPEAUX » 1960.
La barrette (voir page III) *et la capuche* (voir pages V, VI).

● ***Appris*** un truc très simple pour conserver les glaïeuls et leur permettre de s'épanouir complètement avant de se faner : leur casser, au moment où on les achète, le tout dernier bouton du haut. Expérience faite, les résultats ont été excellents.

● ***Imité*** les esthéticiennes professionnelles en remplaçant, pour son démaquillage quotidien, le coton par les « lamelles mousseline », petites éponges extra-plates, d'une grande souplesse, qui ne retiennent que la quantité de liquide nécessaire. L'opération « démaquillage » est donc à la fois plus rapide et plus économique qu'avec les moyens ordinaires. Elle devient aussi plus scientifique, l'éponge ne laissant aucun dépôt de fibres sur l'épiderme. Un soin à prendre : faire bouillir de temps en temps ces lamelles pour les conserver en parfait état. (« Lamelles mousseline », Laboratoires Akileine. Parfumeurs, instituts de beauté et pharmacies. Le sachet de 4 : 330 fr. ; de 12 : 870 fr.)

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina



OYO présente son soutien-gorge bustier, sans armature, **totalement extensible. OYO :** maintien parfait. OYO : liberté totale des mouvements. Fabriqué en France sous licence américaine Breathinbra. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

SANTÉ

Chirurgie à cœur ouvert

● ***Depuis un mois, on sait « débrancher » un cœur pendant plus d'une heure.***

DEUX enfants atteints de malformations cardiaques graves ont été opérés avec succès à Paris à la fin du mois d'octobre, l'un à l'hôpital Broussais, l'autre à Marie-Lannelongue, selon une nouvelle technique opératoire mise au point par les docteurs Lenfant et Weiss, assistants du professeur agrégé Dubost, qui a pratiqué l'intervention. Cette technique conjugue pour la première fois le refroidissement très poussé de l'organisme (la température interne de ces enfants a été descendue à 12°) et la circulation extracorporelle grâce à la mise en œuvre d'un cœur-poumon artificiel. Les résultats ont été remarquables. Les enfants se sont réveillés plus vite et dans de meilleures conditions que ceux opérés à la température normale, sous cœur-poumon artificiel. A l'heure actuelle, leur état général est excellent et ils récupèrent plus rapidement qu'il est d'usage dans des opérations analogues. Mais la nouvelle méthode utilisée ainsi pour la première fois sur l'homme (après plusieurs mois d'expérimentation sur l'animal) a un grand mérite : elle semble ouvrir la voie à des opérations sur le cœur qu'il était impossible d'envisager jusqu'ici dans les conditions opératoires fournies par les autres méthodes. Pour apprécier toute l'importance du pas en avant qui vient d'être fait, il faut replacer cette technique dans le cadre d'une chirurgie audacieuse et difficile, qui a à peine quatre ans d'existence (la première opération « à cœur ouvert » en France date de 1956) et qui a déjà, dans ce court intervalle de temps, accompli des progrès foudroyants.

Huit minutes pour opérer

Il est bien évident que le chirurgien ne peut pas opérer sur un cœur en mouvement. Il faut le mettre en court-circuit, ou, si l'on préfère, au repos. Malheureusement, on ne peut pas arrêter la circulation même pour un temps très court sans que l'organisme souffre. Dans certaines cellules très fragiles, celles du cerveau et des reins par exemple, il se crée des lésions irréversibles dès qu'elles ne sont plus normalement irriguées par le sang. Le problème, pour intervenir sur le cœur, était donc de trouver le moyen soit d'arrêter la circulation sans danger pour l'organisme, soit de la remplacer.

Des expériences qu'il serait trop long de relater ici ont montré qu'on pouvait arrêter la circulation sans risque de léser les délicates cellules cérébrales et rénales pendant huit minutes à condition d'avoir abaissé la température interne de l'opéré aux environs de 30°. C'est ce que fait l'hypothermie ou refroidissement modéré. Toutefois, le délai de huit minutes ne peut pas être franchi sans exposer le patient à des complications. C'est pourquoi l'hypothermie est réservée à des interventions simples et rapides que le chirurgien peut réaliser en moins de huit minutes, pendant l'arrêt circulatoire.

Mais il existe des quantités d'autres malformations cardiaques dont la réparation demande de trente minutes à une heure. L'hypothermie est insuffisante. On a alors recours à la seconde méthode qui permet d'irriguer l'organisme en sang oxygéné tout en isolant le cœur. C'est le cœur-poumon artificiel, désormais parfaitement au point. Le sang noir est aspiré dans la veine cave, il va s'oxygéner dans les volutes compliquées de l'appareil, d'où un système de pompe le renvoie dans l'aorte. L'opération terminée, on « rebranche » le cœur et la circulation normale remplace la circulation extracorporelle.

14 demandes, 3 opérations

Grâce à cet appareil dont l'audace étonne encore après des années de pratique, on a pu opérer avec succès les malformations du cœur les plus courantes, les communications entre les ventricules, la tétralogie de Fallot (maladie des enfants bleus), l'insuffisance mitrale et différentes lésions congénitales complexes au niveau des oreillettes et des ventricules.

Les chirurgiens soulignent à ce propos quelques faits qui doivent être portés à la connaissance du public. De telles opérations, si bien au point soient-elles, demeurent difficiles et périlleuses. Le pourcentage des échecs peut aller de 5 % dans des cas favorables à 50 % pour les cas très graves. Une opération à cœur ouvert sous circulation extracorporelle dure huit heures. Elle nécessite des quantités considérables de sang. Elle mobilise vingt personnes : le chirurgien, ses aides, les anesthésistes et les techniciens chargés de l'appareil. Elle coûte plusieurs millions. A l'hôpital Marie-Lannelongue, il est impossible d'en faire plus de trois par semaine. Et il arrive quatorze demandes dans le même temps. On prend les cas les plus urgents. Heureusement, les enfants atteints de malformation congénitale peuvent vivre plusieurs mois, voire plusieurs années, sans être en péril de mort, à condition d'observer un certain nombre de précautions.

De toute façon, même si les centres de chirurgie à cœur ouvert étaient en nombre suffisant en France à l'heure actuelle, on ne pourrait pas opérer tous les malades. Car il existe des malformations particulièrement complexes dont la correction exigerait des durées beaucoup plus longues que le délai de soixante minutes fourni par le cœur artificiel (délai au-delà duquel le sang s'altère à force de tourner dans l'appareil). Ce sont ces enfants que la nouvelle technique permettra, peut-être, demain, de sauver.

Un avenir fantastique

Dérivée de la technique du professeur Drew, de Londres (qui, en combinant un système particulier de circulation extracorporelle utilisant le poumon de l'opéré et un refroidissement poussé à 15°, obtient des arrêts de circulation de 45 minutes), la technique française permettra d'allonger les temps d'arrêt circulatoire jusqu'à deux heures et davantage en additionnant en quelque sorte le temps de mise en repos du cœur fourni par le froid très poussé et celui que permet la circulation extracorporelle. Le déroulement est le suivant : la circulation extracorporelle est mise en route tandis que la température interne de l'opéré est abaissée progressivement par refroidissement du sang circulant. A 19°, le cœur ne bat presque plus. A 15°, il cesse de battre. On arrête la circulation extracorporelle. En effet, à cette basse température, il est démontré que l'organisme peut supporter sans dommage un arrêt circulatoire total d'une heure, les besoins en oxygène des cellules étant considérablement réduits par le froid. Le chirurgien a donc soixante minutes pour opérer sur un cœur immobile. Si par hasard l'opération se révèle plus compliquée et plus longue qu'on ne le supposait au départ, on peut remettre en route la circulation extracorporelle mais à très petit débit (les besoins de l'or-

QUAND LES CLIENTES...
La mode...

RECETTES :

● CORDON BLANC

Gratin aux laitues

6 poignées de feuilles vertes de laitue.
150 grammes de fromage blanc.
3 cuillerées de farine.
2 œufs.
2 gousses d'ail.
Sel, poivre.

Vous faites cuire à l'eau bouillante salée les feuilles de laitue, puis vous les égouttez, vous les pressez bien et vous les hachez grossièrement. Puis vous les mélangez avec le fromage blanc, la farine, les œufs battus, les gousses d'ail pilées. Salez, poivrez et versez dans un plat beurré. Vous faites cuire à four doux pendant environ 20 minutes jusqu'à ce que la surface soit dorée.

● CORDON BLEU

Petits fours

Voici deux recettes permettant d'utiliser les blancs d'œufs :

Pour 1 blanc d'œuf :
40 grammes de farine,
50 grammes de sucre en poudre,
15 grammes de beurre fondu,
2 cuillerées à bouche de lait,
1 pincée de vanille en poudre (ou autre parfum).

● LANGUES DE CHAT : vous mélangez bien la farine, le sucre, le beurre, le lait, le parfum, puis vous ajoutez le blanc d'œuf battu en neige très ferme. Vous déposez de petits tas allongés sur une tôle beurrée et vous mettez à four chaud. Vous retirez dès que les gâteaux ont pris couleur. Vous pouvez coller deux langues de chat avec une pâte chocolat et beurre travaillés ensemble.

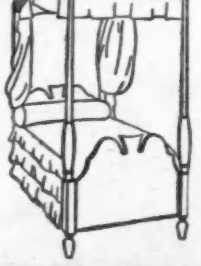
Pour 1 blanc d'œuf :
1 cuillerée à bouche de chocolat en poudre,
75 grammes de sucre en poudre.

● PRINCESSES : vous mêlez bien le tout et vous tournez sans battre pendant une vingtaine de minutes. Vous versez par cuillerée à café sur un papier beurré et vous faites cuire à four doux pendant environ 20 minutes.

SUZANNE et HENRIETTE.

au Salon de l'Enfance

LE STYLE SOBRE ÉLÉGANT PRESTIGIEUX DE STYLE



LE MEUBLE ANGLAIS DE GRAND STYLE

Documentation complete adressee sur simple demande à STYLE - salle 11
30 rue de Miromesnil Paris 8e - ANJou 82-09

AGENCE EPRI - PARIS

utiles
cadeaux
futiles
JACQUES FRANCK
372, Rue Saint-Honoré - PARIS

...COPIENT LES APPRENTIES
est irrésistible.

(Eve.)

ganisme refroidi étant, nous venons de le dire, minimisés). Ce qui permettra de la prolonger tout le temps nécessaire, le sang ne risquant pas de s'altérer quand l'appareil fonctionne au ralenti.

Que peut-on espérer de cette nouvelle technique qui permet, chose que l'on n'aurait pas osé espérer il y a un an seulement, d'intervenir sur le cœur pendant une durée de deux heures et davantage ? Sans vouloir anticiper sur l'avenir d'une méthode qui n'en est qu'à ses premières applications, on peut répondre : beaucoup. Non seulement les délais et la sécurité offerts par la technique jumelée du grand froid et de la circulation extracorporelle vont permettre, dans l'immédiat, de s'attaquer à des malformations complexes, jusqu'ici inopérables, mais très prochainement d'intervenir sur le cœur gauche, c'est-à-dire sur les lésions de l'aorte et de l'orifice aortique. On pourra traiter, grâce à elle, des angiomes graves. Enfin, beaucoup plus tard, quand seront résolus les problèmes immunologiques qui s'opposent, jusqu'ici, à la réussite des greffes, elle permettra la transplantation du cœur entier (réalisée expérimentalement déjà sur l'animal) et le traitement chirurgical des graves maladies du cœur : le chirurgien pourra « ramoner » les artères encrassées, ou remplacer les artères sclérosées, prévenant ainsi les risques d'infarctus du myocarde, cause numéro 1 de la mortalité à l'heure actuelle.

Précisons bien que ces opérations ne sont pas possibles dans un avenir immédiat, mais le fait qu'on puisse envisager dès à présent leur réalisation future représente une énorme conquête dans la lutte menée par l'homme pour faire reculer les limites de la mort, c'est-à-dire le moment où son cœur, organe essentiel, s'arrêtera de battre.

MODE

Un accessoire accessible

LA fin de l'été a vu naître une mode : celle des barrettes. L'automne la voit croître, s'affirmer et descendre dans la rue.

Comment est née cette mode ? Elle est due à l'initiative du coiffeur Jacques Dessange. Son salon a une particularité : il est peuplé de très jeunes et jolies apprenties qui se coiffent mutuellement et suivent évidemment les mots d'ordre du « patron ». La consigne étant « barrette partout », brunes ou blondes, elles se sont exécutées et ont porté barrette. Les clientes en ont eu envie. Les journaux les ont photographiées, et voilà.

La mode barrette n'est pas une mode folle. La barrette s'adapte à toutes les têtes, à toutes les longueurs de cheveux, organise un chignon naissant, discipline une mèche évasive, retrousse un bandeau, dévoile un bout d'oreille.

Souvent jolie quand la coiffure est « neuve », elle est toujours utile quand la mise en plis est relâchée ou la permanente fatiguée.

Autre raison de sa vogue : la barrette est une fantaisie accessible (de 400 à 700 francs) : « sport » en imitation écaille, « habillée » en strass.

BUDGET

Le juste prix

● ***Les hommes mariés entendent beaucoup parler d'économies. Mais ils en souffrent moins que les célibataires.***

LE mois de novembre 1959 menace d'être catastrophique pour les budgets familiaux. Le solde des impôts tombe le 15, l'achat de la vignette-auto est obligatoire avant le 30 (6.000 fr. au minimum) ; on vient de recevoir le cinquième « relevé » de gaz et d'électricité...

Si l'on en croit les statistiques officielles, la vie n'aurait pas tellement augmenté ces derniers mois. Pourtant, alertée par le nombre croissant de ménagères qui se plaignent de ne plus pouvoir joindre les deux bouts, Madame Express a interrogé dix hommes de professions et de salaires très divers : 9 sur 10 ont déclaré que leur femme avait demandé ces temps-ci que soit augmentée « l'allocation » attribuée aux dépenses pour la maison.

Quatre sur dix de ces hommes seulement ont pu répondre à la demande. Les autres ont un budget trop serré ; ou bien ils donnent déjà tout ce qu'ils gagnent à leur femme. Et comme ils n'ont pas été augmentés...

D'abord la nourriture

Savent-ils que leur femme ne leur demande pas ce supplément d'argent pour faire de « folles dépenses » ? Oui. Sur les dix hommes interrogés, un seul a fait grief à sa femme de ne pas être économe. Les autres pensent que c'est d'abord la nourriture qui a augmenté et en second lieu les vêtements. La majorité d'entre eux n'a jamais pensé à ce que représentent dans un foyer les dépenses effectuées pour les produits d'entretien, les savons, le dentifrice, le blanchisseur, le cordonnier, le teinturier. Or, si la nourriture entre pour 40 % en moyenne dans les budgets familiaux français, les dépenses d'entretien ne sont nullement négligeables. Les célibataires par exemple, qui n'ont pas une femme à la maison pour laver, repasser et raccommoder, voient avec terreur arriver le moment où ils devront réduire leurs frais de blanchisseur, de teinturier ou supprimer leur femme de ménage. Ces « hommes seuls » ont déjà commencé à se restreindre et c'est naturellement l'alimentation qui est le plus compressible. L'un d'eux (32 ans, ingénieur, déclarant bien gagner sa vie) fait maintenant attention aux plats qu'il commande au restaurant. Un autre (34 ans, architecte) a abandonné son restaurant habituel pour un autre moins cher, et ce depuis quelque temps déjà. Un seul ne s'est aperçu de rien. Il a 19 ans, est cycliste et vit chez sa mère qui, comme la plupart des maîtresses de maison, fait sans doute chaque jour des prodiges dans ce domaine.

Moins d'invités

Car il faut croire aux miracles : neuf hommes sur les dix interrogés ne se sont pas rendu compte s'ils mangeaient ou non moins bien chez eux ces temps-ci. Les uns pour une raison toute simple : « Ça a toujours été réduit. » Les autres parce qu'ils refusent de faire des économies sur la table : « Je préfère me priver sur autre chose. » D'autres enfin semblent être au-dessus de telles contingences : « Ma femme doit faire attention, mais je ne sais pas comment. » C'est en tout cas un hommage rendu à l'astuce féminine. Un seul mari nous a répondu : « Oui, on mange moins de grillades et plus de pommes de terre chez moi depuis quelque temps. » Cependant, même chez les plus aisés, il est certain que l'on invite moins, et en tout cas, plus simplement.

Mais si les hommes ne sont pas encore mis à la « portion congrue », ils ressentent davantage d'autres privations. Pas un ne pense à se séparer de sa voiture ou la faire moins rouler. Tout au plus décide-t-on de la garder encore un peu, même si on en avait commandé une nouvelle. Mais les restrictions sont générales sur le plan des loisirs et de l'équipement du foyer. L'un d'eux a emprunté pour

→

FEMMES PETITES
enfin des modèles
créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
38 - 40 - 42
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
GRAND CHOIX DE ROBES DE CHAMBRE CHAUDES ET ELEGANTES - LINGERIE FINE EN SOIE NATURELLE - CARRES ET MOUCHOIRS
Ouvert sans interruption de 10 heures à 19 h. 30

Les Belles Coiffures d'Automne

et leurs nouvelles teintes harmonisées à votre visage
MICHEL KAZAN
Prix accessibles à toute femme soucieuse de sa beauté
3, place du Théâtre-Français, PARIS
OPE. 66-64

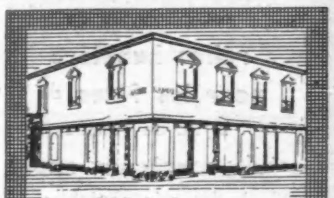
Pour vous, Madame,
une collection
exceptionnelle de
robes habillées
pour les fêtes de
la fin de l'année
et des **manteaux sport**
à des prix agréables
chez
Pierre
Clarence
9, rue Saint-Florentin
OPE. 09-88
Présentation chaque jour
à 15 h. 15

Vison
?
voyons
WEIL
FOURRURES
4, rue Sainte-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Au Vison blanc
GEORGES FOUX
FOURREUR
Actuellement hors cours :
ETOLES VISONS SAUVAGES
OCELOT
CASTOR
BREITSCHWANTZ GRIS NATUREL
96, avenue Mozart - PARIS (16e)
AUT. 91-28

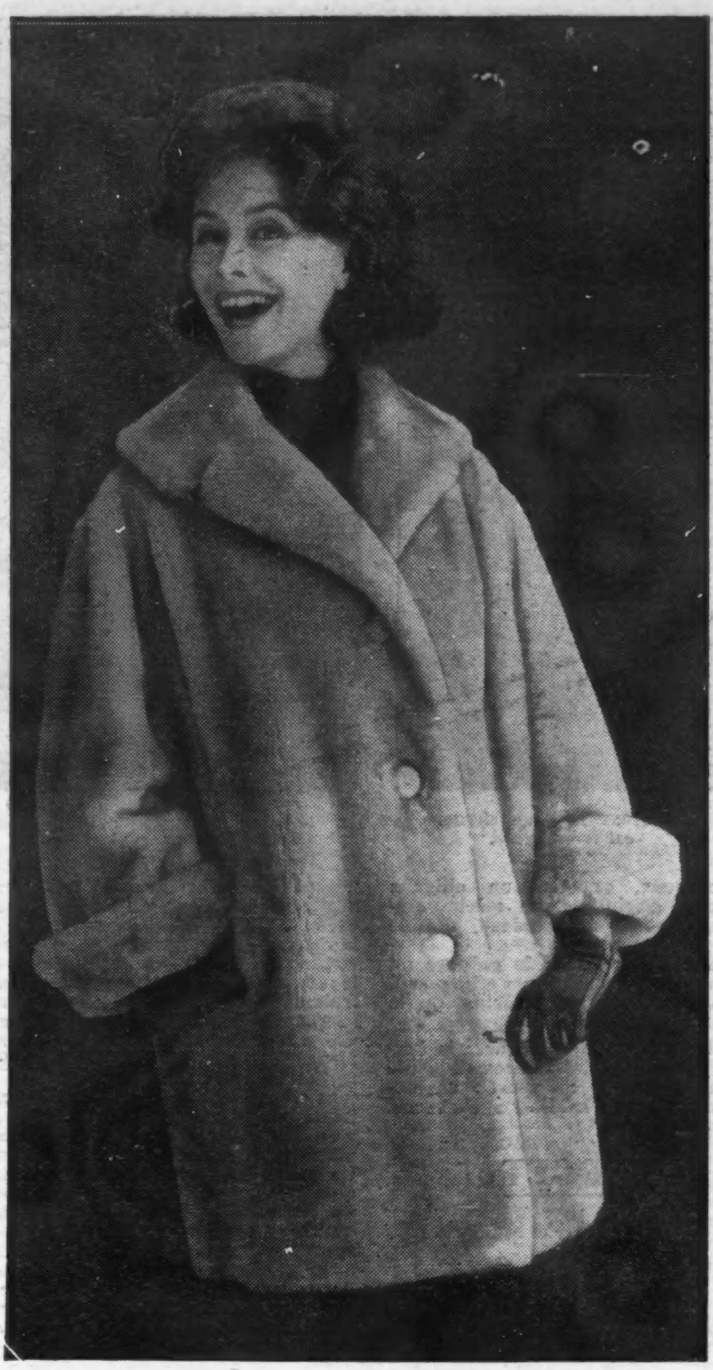
P. CHARLES
FOURREUR
Visons - Castor
Astrakan et Agneau des Indes
Toutes teintes
88 bis, avenue Mozart - PARIS (16e)
AUT. 89-39

Fourrures
GEORGES
MARCHAL
« CREATIONS »
7, rue Jacques-Cœur - PARIS
TUR. 88-55


Pelisses auto-coat
Tricots de luxe
et le plus grand
choix d'ensembles
Bettina
chez
RAMUZ
261, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

CETTE SEMAINE
vous obtiendrez
des prix exceptionnels
sur Castor, Astrakan, Agneau des Indes
Rat d'Amérique
venez comparer
à COURCELLES-FOURRURES
VAKSER
104, bd de Courcelles - WAG. 37-71

Pour les
femmes
petites
Lucien FLAUD
FOURREUR
a créé des modèles en fourrure dans le style de la couture, spécialement étudiés pour tailles 36, 38, 40. Collection de « prêt à porter » en vison, castor, ragondin, astrakan, agneau des Indes, etc.
Salon-boutique en étage
7, rue de la Paix
OPE. 98-86



Raisonnable et léger : l'agneau rasé.

LES FOURRURES DE CE... ET BIE...
Sport et solide : le poulain, ...

payer les doubles rideaux de la salle de séjour, un autre a reculé « sine die » l'installation d'une douche. Plusieurs ont déclaré : « Impossible d'envisager des travaux (même la peinture) pour le moment. »

Un commerçant au budget confortable déclare moins sortir, depuis septembre, et avoir renoncé à un voyage projeté, faute d'argent disponible. Les célibataires sont dans ce domaine les plus ennuyés : « Il va falloir réduire les sorties, et c'est bien dommage. C'est le plus important pour un célibataire », dit l'un d'eux. Autre conséquence : ces mêmes célibataires ne font plus de cadeaux (qu'on se le dise !). Ce n'est pas la générosité qui leur manque, bien sûr.

Que comptez-vous faire ?

Mais les femmes en puissance de mari ne sont pas beaucoup plus gâtées dans l'ensemble. Quand on demande à leurs maris comment ils pensent qu'elles se débrouillent, ils répondent, évasivement : « Elles vont sans doute moins souvent chez le coiffeur », ou bien : « Elles s'achètent probablement moins de vêtements. » Les hommes savent donc que leurs femmes se privent plus ou moins. Mais ils le savent confusément, surtout s'ils ont la chance de ne pas avoir épousé une geignarde.

Et ils se montrent résignés. Nous leur avons demandé : « Que comptez-vous faire devant cette baisse de votre niveau de vie ? »

Sept sur dix ont répondu : « Pas grand-chose. C'est la vie qui doit baisser. » Un seul a parlé d'augmentation de salaire (mais il n'y croyait pas vraiment). Un célibataire a dit qu'il ferait des heures supplémentaires ou chercherait un travail secondaire (mais alors, disent à juste titre les hommes mariés, il n'y a plus de vie de famille). Un troisième a dit qu'il attendait patiemment que ses enfants soient en âge de gagner leur vie. Enfin, un seul a fait cette réponse : « Essayer de mieux organiser nos dépenses. »

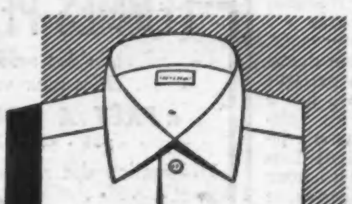
Pour celui-là, et pour tous ceux qui s'intéressent aux problèmes budgétaires de leur femme, Madame Express a établi à l'intention des hommes un test extrêmement simple mais qui leur permettra de fixer les idées. Le voici :

PLUS CHER ? MOINS ...

Aux hommes de répond...

- Du jambon d'York ou une portion ... guignon ?
- De la limande ou des moules mar...
- Des ravioli ou une quiche lorrain...
- Une boîte de fruits au sirop ou un ...
- Un poulet ou un rôti de veau pou...
- Des spaghetti ou un chou-fleur ?
- Des oranges ou des bananes ?

...hers : ...n d'York, la limande, la quiche, les fruits ...ôti de veau, le chou-fleur, les oranges. ...n'avez fait aucune erreur, bravo. Vous ... volontiers que l'on ne vous donne pas ...e vous préférez. ...avez commis trois erreurs, c'est encore ...us n'êtes pas trop mal informé. ...totalisez quatre erreurs ou plus, vous ...renseigner. Votre femme vous sera sans ...ssante de vous intéresser à ce problème ...elle, biquotidien.


Cahors
11-13, boul. St-Michel - PARIS
présente le coton traité
MINIFER - GRAND STANDING
REPASSAGE SUPERFLU - PROCÉDÉ AMBIFIX
créé par AMBASSADEUR

JULES SA...
Visons à fois...
22, rue Royale - OP...

(Dambier.)

Ultra-mode : l'agneau des Indes.

Ultra-chère : la loutre du Brésil.

FOURRURES

Contemplatives ou fanatiques

● ***On vit fort bien sans fourrure, à condition de ne pas en avoir envie***

DANS leurs rapports avec la fourrure, les femmes se répartissent en deux clans : les contemplatives inertes et les fanatiques envieuses. En regardant passer dans la rue une dame somptueusement enveloppée dans un manteau de vison, les premières constatent : « *C'est vraiment très joli. Mais ça ne me concerne pas plus, et peut-être moins, qu'un Renoir exposé au musée de l'Orangerie* » ; les deuxièmes pensent au contraire : « *Si je gagnais à la Loterie nationale, je m'en achèterais un comme ça, mais en attendant, je me contenterais fort bien d'astrakan, voire de mouton. La fourrure, c'est si chaud et brillant. Ça rend jolie... et puis ça dure vingt ans.* »

Un conseil aux premières : ne lisez pas cet article jusqu'au bout. Inutile d'éveiller en vous des envies onéreuses, puisque vous pouvez fort bien vivre sans manteau de fourrure. Les jours de grand froid, un bon fourrage à l'intérieur de votre manteau de lainage vous tiendra tout aussi chaud. On trouve des fourrages « prêts à porter » à tous les prix dans les grands magasins et chez les fourreurs.

Tous les fourrages ont des avantages et des inconvénients. Le chat est très léger et ultra-chaud, mais il laisse des poils sur les robes sombres ; le lapin est souple, mais fragile ; le mouton solide, mais un peu lourd ; le kalgan charmant, mais un peu lassant. Deux très bons fourrages : le ventre de petit-gris (naturel : 19.900 F ; cacao : 22.500 F, ou sable : 24.900 F) et le ragondin, beaucoup plus cher, mais merveilleusement douillet (49.900 F. Brunswick, 62, bd de Strasbourg.)

Un pelage « cousin »

Enfin, toujours pour les premières, qui sont en général plus fanatiques de mode que les secondes, sachez que c'est sur la tête que les bêtes à poil font cette année leur nid. La cagoule en kalgan, que nous avons photographiée sur notre couverture, est le prototype du genre. Elle coûte 12.500 F chez Renel, 5, avenue Victor-Hugo, mais tous les grands magasins auront certainement des capuchons du même style quand la bise sera venue.

Fourrages, capuches, arrêtez-vous là... Nous allons maintenant nous préoccuper du problème des secondes. Ce sera beaucoup plus long, l'achat d'un manteau de fourrure étant une entreprise financière importante qu'il ne faut pas entreprendre à la légère.

Question préalable : avez-vous envie d'une certaine fourrure ou de fourrure avec un grand F ? Dans le premier cas, le problème est simple, il suffit de vous demander si la fourrure de vos rêves correspond à la somme dont vous disposez. Si la réponse est non, à vous de décider si vous changerez complètement de style de fourrure ou si vous vous rabattrez sur un pelage « cousin », moins souple, moins somptueux, mais aussi moins cher.

● Vous avez envie de castor, mais vous ne disposez pas de six cent à neuf cent mille francs (selon la qualité de la peau et la compétence du fourreur, vous pourrez vous « rabattre » sur du « bébé castor » ou sur

→

Comme les lectrices de « L'Express » faites transformer votre fourrure

PAR LE SPECIALISTE

HELBO

79, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris-9e
Tél. : PROvence 40-09

EMPIRE-FOURRURES

8, avenue Wagram (place Etoile), CAR. 22-82, a réalisé un véritable tour de force avec ce manteau astrakan pleines peaux - modèle haute couture - au prix de 1.250 F.N. ou 125.000 francs

une **révolution** dans l'habillement féminin :

mitoufle

pratique comme un collant aussi **fin** que des bas, et **solide !**

mitoufle habille d'une seule pièce de la taille à la pointe des pieds

en vente dans toute la France

CREATION IMPERIAL BONNETERIE DE TERGNIER

JACQUES FATH

parfums

rouge à lèvres

vernis pour les ongles

La psychologie, arme absolue de la femme moderne...

Imaginez un instant, Madame, que vous suiviez les cours par correspondance de PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS de l'INSTITUT DE CULTURE HUMAINE... En quelques semaines vous serez profondément transformée. Ayant appris *à connaître* à fond votre véritable caractère, vos qualités et vos défauts, ainsi que ceux des êtres qui vous sont particulièrement chers ou même de vos amis (es) et simples connaissances, vous saurez comment faire agir ou discipliner vos tendances cachées, comment vous servir de qualités jusque-là inutilisées, *comment éduquer et orienter vos enfants,* comment vous comporter en toutes circonstances vis-à-vis de votre mari et de vos relations, vous découvrirez enfin bien d'autres « mystères » que connaissent déjà les centaines d'élèves de l'INSTITUT DE CULTURE HUMAINE (15, rue des Chats-Bossus, LILLE, Directeur : André PASSEBECQ, Docteur en Psychologie). Demandez la DOCUMENTATION GRATUITE N° 17.

de l'agneau castor. Par exemple, un 7/8 en agneau castor vaut 69.000 F en marron et 74.000 F en sable (Courcelles-Fourrures, 104, boulevard de Courcelles.)

● Vous avez envie de vison (cas extrêmement banal), mais vous ne disposez pas du ou des millions nécessaires pour l'acheter (cas encore plus banal), deux solutions possibles :

1) Vous « rabattre » sur du murmel ou du rat d'Amérique. Par exemple un manteau en rat d'Amérique vaut 200.000 F environ Foulx, 96, avenue Mozart.)

2) Attendre vingt ans, en mettant chaque mois 5.000 F de côté (en or, bien entendu, sinon gare aux dévaluations).

A propos de dévaluations, les deux dernières ont durement touché les fourreurs français. En effet, le dollar, actuellement à 500 F, est la monnaie de base des tractations internationales de pelleterie, et les Russes, eux-mêmes gros éleveurs, n'acceptent d'être payés qu'en dollars ! Par conséquent, les dévaluations se répercutent immédiatement sur le prix des matières premières. Si l'on y ajoute les taxes de 27,5 % instituées sur le commerce de luxe, on constate qu'en trois ans les fourrures ont augmenté de 40 % en France. Comme bien entendu, et il n'est pas besoin d'insister sur ce point, le niveau de vie n'a pas subi la même ascension, il y a actuellement un début de crise dans ce secteur. Cette crise est d'ailleurs aggravée par les importations en fraude de l'étranger. Pour lutter contre cette concurrence illicite, les fourreurs français ont obtenu des douanes qu'elles « déshabillent » soigneusement à l'entrée en France les dames en manteau de fourrure pour vérifier la nationalité de leur pelage. Attention, donc, si vous emportez votre manteau en voyage. Conservez soigneusement la griffe pour pouvoir prouver, le cas échéant, qu'il est « bien de chez vous ».

Mais revenons à nos moutons, ou plus exactement à nos agneaux. Si votre « soif » de fourrure ne porte pas sur un animal déterminé, comment fixer votre choix ?

La vogue du beige

Vous pouvez, bien sûr, vous laisser tenter par la vogue des fourrures beiges. Les quatre modèles que nous avons photographiés en pages précédentes illustrent cette tendance, de la version la plus raisonnable à l'interprétation la plus somptueuse. De gauche à droite :

● 3/4 en agneau rasé, col et revers confortables, poches fendues, boutons du même ton, à un prix exceptionnel par rapport à sa qualité : 75.000 F (Renel, 5, avenue Victor-Hugo.)

● Veste longue en poulain caramel. Empiècement « trench-coat », col de vison sombre : 125.000 F (Weil, 4, rue Sainte-Anne.)

● Manteau en agneau des Indes, assez large, poches fendues en rond, grand col transformable en vison : 400.000 F environ (Lucien Flaud, 7, rue de la Paix.)

● Manteau en loutre du Brésil, avec grand col châle en vison, martingale et poches à rabat. La loutre du Brésil est la fourrure de luxe la plus en vogue cette année. Elle détrône l'ocelot pour les manteaux « sport » des dames qui ont par ailleurs plusieurs autres manteaux de fourrure, dont au moins un en vison. (Etant donné ces quelques précisions, nous n'estimons pas indispensable à la vie pratique de préciser le prix exact d'un manteau de ce genre. Indiquons simplement que le modèle photographié vient de chez Renel et qu'il y en a également de fort beaux chez Kotler, 10, rue La Boétie.)

Hélas ! les animaux à fourrure ne se reproduisent pas plus vite quand ils sont plus recherchés. Aussi, à peine à la mode, leurs prix augmentent-ils. Un exemple actuel : l'agneau des Indes. Les fourreurs eux-mêmes jurent par les mânes de leurs grands-pères (fourreurs) qu'il est absolument anormal que cette fourrure soit actuellement plus chère que l'astrakan, et pourtant cela est. Cette chose imprévisible est arrivée : la campagne en faveur de la couleur qu'ont lancée toutes les industries de la mode depuis des années a fini par atteindre la fourrure noire, et en tête l'astrakan, qui se vendait surtout en noir. Un spécialiste nous avoua tristement l'autre jour : « Pendant trente ans, j'ai vendu six mois par an un manteau d'astrakan tous les jours, c'était comme une rente. Maintenant, j'en vends peut-être deux par mois. Le métier devient vraiment difficile. »

Conséquences : il y a actuellement des « occasions » exceptionnelles en astrakan. Et c'est sans doute le moment d'en acheter, car, avec le retour du noir cette année, c'est une fourrure qui peut retrouver rapidement sa vogue. Elle est la plus solide et la plus facile à transformer, donc à rajeunir de saison en saison.

Nous avons vu à Paris quelques modèles particulièrement réussis en astrakan :

● Noir, grand col rond, pouvant se porter ouvert ou fermé, boutonné deux boutons, fente géante dans le dos jusqu'à la taille : 125.000 F (Empire-Fourrures, 8, avenue de Wagram.)

● Marron, forme droite, deux poches fendues, grand col châle de vison : 200.000 F (Charles, 88 bis, avenue Mozart.)

● Gris, à poils très ras (genre breitschwanz, forme ample à godets, poches fendues, grand col rabattu en vison saphir, 350.000 F (Sack, 22, rue Royale.)

Mais le choix d'un fourreur est presque aussi important que le choix d'une fourrure. Dans ce domaine, les différences de qualité sont considérables et il faut pouvoir faire entièrement confiance au fournisseur si l'on n'est pas capable soi-même de reconnaître les qualités de pelleteries et la valeur du travail en long (et qui en est capable ?).

Les transformations

Enfin, dernier « problème-fourrure », celui des transformations. Si vous appartenez à la catégorie des « j'ai - dans - mon - armoire - depuis - trois - ans - un - vieux - manteau - dont - je - ne - sais - que - faire », voici quelques idées :

● Des prix d'abord : une transformation d'un manteau d'astrakan, s'il n'est pas nécessaire de rajouter des peaux, coûte de 40.000 à 60.000 F. C'est-à-dire à peu près le prix d'un très beau manteau de lainage. Cela vaut la peine une année de « sauter un manteau » pour en récupérer un autre.

● Une bonne utilisation : la pelisse réversible, un côté fourrure, un côté lainage. Un fourreur spécialiste : Foux, 96, avenue Mozart.

● Enfin, le problème des transformations est particulièrement important pour les petites femmes qui sont facilement engoncées dans de la fourrure. Un fourreur parisien a eu l'idée de se spécialiser dans les moins d'un mètre 62 ; il a remporté un triomphe auprès des filles petites de mères grandes. (Lucien Flaud, 7, rue de la Paix.)

Mais parfois il n'est pas indispensable de reprendre entièrement un vêtement, une « réfection » est suffisante, elle consiste à changer le col, raccourcir le manteau et faire une révision générale. Le prix : entre 15.000 et 20.000 francs. Un spécialiste : Helbo, 79, faubourg Poissonnière.

TEINTURE

En noir et en couleur

● *Les 10 questions-clés pour changer de gamme.*

LE noir étant redevenu à la mode pour la saison d'hiver, de nombreuses lectrices nous ont demandé conseil au sujet de la teinture des vêtements de couleur.

Voici les réponses que nous leur avons faites, avec le concours, bien sûr, de teinturiers spécialisés :

● J'AI UN MANTEAU DE LAINAGE ROUGE DONT JE SUIS LASSE, ME CONSEILLEZ VOUS DE LE FAIRE TEINDRE EN NOIR ?

— Non. Le noir qui prend parfaite-

...ça, c'est la mine
OVOMALTINE

R. L. Dupuy Ph. Landau

Ce n'est pas facile d'être une petite fille modèle quand il faut, par dessus le marché, grandir et "forcir". C'est pourquoi il faut apporter à l'organisme des enfants une aide efficace et... quotidienne.

Faites confiance à OVOMALTINE, aliment complet, concentré, de haute valeur nutritive (orge germée, lait frais, œufs, sucre et cacao). OVOMALTINE se prépare instantanément : rien à cuire.

En vente dans toutes les pharmacies et les bonnes maisons d'alimentation.

LE COTON SE MET A LA PORTEE DE LA VIE MODERNE

Depuis toujours, le coton est le roi du textile. On apprécie son bel aspect, sa fraîcheur, sa souplesse, sa douceur au porter, sa facilité de lavage, son pouvoir absorbant.

Mais la nécessité de le repasser pour lui conserver son bel aspect était devenue, dans la vie moderne, une petite objection à son emploi.

Les cotons « MINIFER » viennent de résoudre ce problème.

Désormais, les TISSUS GARANTIS BOUSSAC en coton MINIFER facilitent le lavage, permettent un séchage très rapide et abolissent pratiquement la corvée du repassage.

Ils ajoutent à tous les avantages naturels du coton ceux qu'avaient apporté aux consommateurs les fibres d'origine chimique.

Si vous voulez en faire l'expérience vous-même, vous trouverez les chemises, les blouses et les tabliers en coton MINIFER dans les cinq succursales des magasins A LA TOILE D'AVION.

Les bêtises de Mme Express

1 **Prévoyante, jeudi après-midi, Mme Express est allée acheter de confortables bottillons d'hiver à sa fille Sophie (trois ans).**

2 **Organisée, elle a emporté de grosses chaussettes pour s'assurer que les chaussures seront à la bonne taille, le froid venu.**

3 **Précise, elle a vérifié dans l'appareil de radioscopie que les orteils ne touchaient pas le bout.**

4 **Fine psychologue, elle a demandé l'assentiment de Sophie sur le modèle retenu. Sophie était d'accord, tout s'est bien passé. Mme Express a cependant fait deux grosses bêtises, lesquelles ?**

(Voir réponse ci-dessous.)

ment bien en teinture sur tous les autres coloris n'est jamais réussi sur du rouge.

Faites plutôt teindre votre manteau en marron, couleur également à la mode et dont le rouge est un « composant ».

● On m'a dit que le jersey de laine rétrécissait a la teinture. Est-ce exact ?

— Les teinturières refusent souvent de teindre du jersey de laine, parce que le coup de fer est très difficile à donner. Certaines grandes maisons les acceptent, prennent les mesures du vêtement avant de l'envoyer en usine et le remettent en forme une fois teint en se basant sur ces mesures.

● Est-il exact que les costumes d'homme, même en très beau tissu anglais, ne peuvent être teints ?

— Les revers entoilés se déforment toujours lorsqu'ils ont été trempés dans un bain de teinture. Même problème pour les tailleurs de femme et les manteaux si les cols et les revers ont également été entoilés. A cette différence près qu'il est souvent possible de faire refaire l'entoilage d'un vêtement féminin et pratiquement impossible (en tout cas très coûteux) de faire exécuter ce travail sur des revers de complet masculin.

● Quelles sont les précautions a prendre lorsqu'on donne un vêtement a teindre ?

— Enlever les boutons, défaire l'ourlet et... ne pas oublier de joindre la ceinture si cette dernière est en même tissu.

S'il s'agit d'une veste ou d'un manteau, mieux vaut enlever la doublure; il peut arriver, si l'on transpire un peu, qu'une doublure teinte dégorge sur un chemisier blanc par exemple.

● Quels sont les tissus qu'il est impossible de faire teindre ?

— Les fibres synthétiques, la rayonne, la faille et le taffetas qui se cassent, la moire qui perd son apprêt et ses moirures, les lainages très secs (qui cassent également), certains tissus mélangés (laine et alpaga par exemple), le shantung et les soies sauvages.

● Est-il risqué de faire teindre un chandail de pure laine ?

— Non. Les chandails de pure laine prennent très bien la teinture. Les chandails de soie donnent également de très bons résultats. Attention ! En ce qui concerne les tricots, seule une bonne teinturière est capable de les remettre en forme, comme le jersey. Il est impossible de faire teindre de l'orlon, dacron, crylor, tergal, etc.

● Quels sont les tissus qui se teignent le mieux ?

— Les lainages moelleux, le velours de coton et de soie, les satins de soie et de coton, le jersey de laine ou de soie, toutes les soies naturelles, y compris la mousseline.

● Est-il possible de faire décolorer certains tissus avant de les reteindre ?

— C'est en effet quelquefois possible, tout dépend de la nature du tissu, de son degré d'usure et de sa qualité.

Madame Express a vu une robe corail devenue bleu roi une fois décolorée, puis teinte à nouveau, ainsi que des doubles rideaux de velours marron transformés en un superbe rouge cerise.

Attention ! Même si toutes les conditions sont remplies, après décoloration, on ne peut faire teindre un tissu que dans un coloris de même valeur ou un peu plus foncé.

● Peut-on se risquer a teindre soi-même des vêtements ?

— Non, s'il s'agit de vêtements en très bon état qu'un teinturier spécialisé peut réellement rajeunir.

Oui, si les objets sont usagés et que vous considériez qu'ils ne valent pas le prix d'une teinture.

En tout cas, si vous vous lancez dans la teinture à domicile, prenez les précautions suivantes :

1) Mettez vos plus vieux vêtements et protégez-les tout de même par un grand tablier ;

2) Portez des gants de caoutchouc ;

3) Lisez très consciencieusement le mode d'emploi imprimé sur le paquet de teinture de votre choix et suivez-le à la lettre ;

4) Faites *toujours* un échantillon avant de tremper une pièce de quelque importance dans le bain de teinture. Si possible, échantillonnez avec un morceau de même tissu ;

5) Ayez beaucoup de patience et arrangez-vous pour rincer à l'eau courante.

A noter : Les nouvelles teintures à froid Idéal, qui n'existent que dans des tons pastels, sont d'un emploi beaucoup plus simple que les teintures à chaud. Elles sont à utiliser lorsqu'il s'agit d'un tissu blanc défraîchi à teindre en tons très clairs.

● Que coute une teinture ?

— Le prix est impossible à fixer. Les teinturiers le déterminent selon la qualité du tissu, l'état du vêtement, la nature du travail à effectuer qui est fait sur place ou donné en partie à l'extérieur.

A titre d'exemple, cependant, une bonne maison a demandé à Madame Express 2.500 francs pour teindre « à la carte » un tailleur cardigan de shetland rose et 3.500 à 4.000 francs pour le teindre à l'échantillon dans une liasse de tissus couture. Demandez en tout cas que l'on vous fixe un prix avant de confier un vêtement.

Les bêtises de Mme Express

Réponse

La première bêtise, c'est d'avoir accepté d'utiliser un de ces appareils de radioscopie pour chausseurs, considérés comme nocifs par le Conseil supérieur d'hygiène. Une ordonnance du 6 janvier interdit d'ailleurs leur utilisation autrement que par des radiologues. Une circulaire du 2 mai a précisé les sanctions encourues par les chausseurs qui les emploient encore (amende et emprisonnement).

La seconde, c'est d'avoir choisi un jeudi après-midi, jour de grande affluence, pour emmener Sophie faire des courses. A trois ans, Sophie ne va pas encore à l'école, Mme Express aurait donc fait sa course plus tranquillement un autre jour de la semaine.

CHENONCEAUX - Imperméable "habillé" en Tergal, nombreux coloris. Fourrage et col amovibles. A partir de 35.000 frs chez BRUNSWICK-SPORT 62, boul. de Strasbourg, Paris Grand parking dans l'immeuble

PUBLICIS

MOQUETTES ET TOUS REVETEMENTS DE SOL
LE TAPIS CLOUÉ
vous assure la qualité parfaite de ses moquettes « Contrôlées » par « QUALITE FRANCE » que tout acheteur peut vérifier sur place dans ses
20 coloris en stock. Devis gratuit
20-22, rue du Mail - CEN. 10-62
DISTRIBUTEUR FRANCE-TAPIS

Lilor Luxe
TOUS GAZ
MIXTE GAZ-ÉLECTRICITÉ
Société Métallurgique Liotard Frères
22, Rue de Lorraine, PARIS 19e

Utilisateurs de Mazout

Les **Ets Rollet**, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le **Diablotin-Mazout**, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez tous les droguistes.

plus de médiocre

apportez le standing à votre intérieur par les éléments verticaux séparés de La Méridienne alliant gain de place et esthétique.

Lit grand confort (1 ou 2 places) équipé du fameux monobloc Mérinos (sans sangles) Manœuvre facile compensée par puissants ressorts.
Se fait en style.

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
LIVRAISON SUR TOUTE LA FRANCE
Documentation contre 5 timbres à 25 Fr.

La Meridienne 89 Fg Saint-Antoine, PARIS XIe - DOR. 43-83 Métro Ledru-Rollin (dans la cour à gauche)

LE TABAC EST-IL DANGEREUX ?

LE FILTRE DENICOTEA
créé pour la protection du fumeur
RETIENT NICOTINE ET GOUDRONS
et vous permet de
FUMER A LOISIR
ET SANS CRAINTE
Essayez-le ; il vous surprendra !
DENICOTEA
Connu et apprécié DANS LE MONDE ENTIER
En vente BUREAUX DE TABAC

A voir, écouter, lire, savoir...

cinéma

Le déjeuner sur l'herbe : un Renoir désinvolte, de la veine comique, voire burlesque, où la Science avec un grand S est tenue en échec par une fille de la nature. (*Marignan*, ELY. 92-82 ; *Français*, PRO. 33-88).

Des enfants, des mères et un général : la guerre, débarrassée par Laslo Benedek du dernier de ses sortilèges. (Voir critique page 36). (*Cinéma d'essai Caumartin*, OPE. 81-50).

Le Général Della Rovere : Grand prix du festival de Venise, dernier film de Rossellini : l'uniforme fait le général. (*Madeleine*, OPE. 56-03, *Mercury*, BAL. 75-90.)

Cendre et Diamant : le drame des Résistants polonais non communistes à la Libération. Discutable mais ambitieux. (Voir critique page 36). (*Marbeuf*, BAL. 47-19).

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Ermitage*, ELY 15-71).

La Mort aux trousses : Cary Grant, Eva Marie Saint et James Mason lancés par Alfred Hitchcock à travers l'Amérique. (*Avenue*, ELY. 49-84 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Le Rififi chez les hommes ». (*Broadway, ELY*. 24-89.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : du bon Vadim, ni plus, ni moins. (*Marivaux*, RIC 83-90 ; *Colisée*, ELY 29-46).

Kinopanorama : sur trois écrans géants un vrai voyage en U.R.S.S. Un commentaire lourdaud, mais une étonnante démonstration technique (60, *avenue de la Motte-Picquet*, FON. 50-50.)

Le Rouge et le Noir : Stendhal, Gérard Philipe et Danielle Darrieux dans un film de Jean Aurenche, Pierre Bost et Claude Autant-Lara. (*Acacias*, GAL. 97-83).

La Comtesse aux pieds nus : cosmopolite et irritant, le meilleur film de Joseph Mankiewicz et, aux côtés d'Humphrey Bogart, le plus beau rôle d'Ava Gardner (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66).

Le Million : René Clair poétique et la plus célèbre poursuite du cinéma. (*Agriculteurs*, TRI. 96-48).

Whisky a gogo : Scotch Humour. (*Studio Raspail*. DAN. 38-38).

Noblesse oblige : Alec Guinness pris dans une cascade de crimes et de gags. (*Champollion*. ODE. 61-60).

Ivan le Terrible : en version intégrale, le monument d'Eisenstein. (3 heures). (*Ranelagh*, AUT. 64-44).

Le Visage : le dernier film d'Ingmar Bergman : magie noire et Raison dans la Suède du XIXe siècle. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23 ; *Vendôme*, OPE. 97-52.)

Les Fraises sauvages : cueillies par Bergman au vert paradis des amours enfantines. (*Bonaparte*, DAN. 12-12, *Studio* 28, MON. 36-07.)

Le septième sceau : une légende moyenâgeuse contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Studio Parnasse*, DAN 58-00.)

Hiroshima mon amour : le film le plus important de la saison, mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Ciné Panthéon. ODE.* 15-04, *Monte-Carlo*, BAL. 09-83.)

Le beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Rambouillet Palace*. DID. 19-29).

Chérie, je me sens rajeunir : une potion trop efficace ; le savant distrait, Cary Grant, et la débutante Marilyn Monroe dans une comédie de Howard Hawks. (*Calypso, GAL.* 10-68.)

Le Dictateur, La Revue de Charlot (*Le Pèlerin, Une Vie de chien, Charlot soldat*) : des Chaplin à voir et à revoir. (*Quartier Latin*, DAN. 84-65 ; *Les Vedettes*, PRO. 88-81).

Les Cousins : une vie de bohème 59 — imparfait et savoureux. (*Palais des Glaces*, NOR. 49-93).

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines*, ODE 39-19).

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre japonais. (*Pagode, PRO*. 63-40.)

Le cuirassé Potemkine : d'Eisenstein, le classique des classiques. (*Studio République*, OBE. 58-08).

La Bataille du Rail : la Résistance des cheminots, le premier grand film de René Clément. (*Floride, PRO*. 63-40.)

concerts

Dimanche 15 novembre a 17 h. 45 : Bien que le programme soit entièrement consacré à Tchaïkovsky, il faudra entendre l'Orchestre Lamoureux dirigé par Pierre Monteux (Salle Pleyel).

Mercredi 18 novembre a 21 h. : Les Chœurs de Belgrade nous proposent le « Magnificat » de Bach et « Les Noces » de Stravinsky sous la direction de Borivoje Simic (Salle Gaveau).

Dimanche 22 novembre a 17 h. 45 : Hermann Scherchen dirigera un programme classique et moderne, notamment deux fragments inédits de Schœnberg et « Achorripsis » de Janis Xenakis. En soliste, le violoncelliste Leslie Parnas (Salle Pleyel).

télévision

Jeudi 12 novembre a 21 h. 35 : « Les secrets des chefs-d'œuvre », reportage de Jean Thévenot et Claude Dagues : une exploration des mystères de la peinture.

Vendredi 13 novembre a 22 h. 05 : « Le défunt se porte bien », un court métrage d'Alfred Hitchcock.

Samedi 14 novembre a 20 h. 35 : « Marie-Stuart », de Schiller présenté à l'occasion du 200e anniversaire de la naissance du grand écrivain romantique allemand. Avec Maria Mauban, Roger Coggio, Lucien Nat, etc. Réalisation : Stellio Lorenzi.

Dimanche 15 novembre a 22 h. 10 : A la recherche de Max Jacob. Cette évocation de Jean-Marie Drot sera réalisée avec la participation de Pierre Mac Orlan, Armand Salacrou, Marianne Oswald, Loleh Bellon, Fernand Ledoux, etc.

Lundi 17 novembre a 22 h. 5 : « Musique pour tous », Lucienne Bernadac présente les chœurs de la Radio de Belgrade. 60 exécutants.

expositions

Poliakoff : le plus célèbre — à juste titre — des peintres authentiquement abstraits (peintures : Knoedler, 22, rue des Capucines ; gouaches : Berggruen, 170, rue de l'Université.) (Voir page 37 la chronique de Jean-François Chabrun.)

Calligraphie japonaise : la passionnante aventure des signes traditionnels et leur entrée triomphale dans l'art moderne. (J. Ostier, 26, place des Vosges).

Antral : une haute tension tragique. (Galerie Notre-Dame, 11, quai Montebello).

Atlan : sortilèges de l'enchanteur mûrissant. (Bing, 174, Fbg Saint-Honoré).

Acht : un nouveau venu à suivre. (Fachetti, 17, rue de Lille).

Bauchesne : de solides qualités d'un heureux équilibre. (Berri Lardy, 4, rue des Beaux-Arts).

Yves Brayer : en marge de l'académisme, une aventure personnelle. (Romanet, 18, avenue Matignon).

Deman : « l'insolite » explosif. (Recio, 25, rue La-Boétie).

Fransois : de bien étranges et bien curieux dessins. (Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard).

Théo Kerg : les incompatibilités interplanétaires résolues par l'un des plus grands activistes de la peinture actuelle. (Galerie de Bellechasse, 266, boulevard Saint-Germain).

Kito : une construction en profondeur. A suivre. (Lara Vincy, 47, rue de Seine).

Max Fabre : des dons inégaux, mais un style certain dans les toiles sobres. (Weil, 26, avenue Matignon).

Magnelli : un classique du « constructivisme » abstrait. (Galerie de France, 3, Fbg Saint-Honoré).

Michaux : calligraphies tachistes qui prolongent une œuvre écrite. (Cordier, 8, rue Miromesnil).

Monda : un lyrisme d'une exceptionnelle ferveur. (Galerie de Suffren, 61 bis, avenue de Suffren).

Ecole de Paris : 42 peintres défendent leurs couleurs dans la prestigieuse arène de la Galerie Charpentier. (76, Fbg Saint-Honoré).

Salon d'Automne : la contre-offensive des réalistes (Au Grand-Palais).

Salon des Surindépendants : la peinture en liberté. A noter, surtout, les extraordinaires portraits réalisés en chiffon par Aline Gagnaire (Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson).

occasions

Je propose

- **Radiateurs a gaz** « Picard » 7 éléments, bon état - 25.000 fr. pièce. (Vaut 50.000 fr. neuf). M. Fouassier, 17, rue Bergère, Paris (9e). PRO. 49-32.
- **Manteau** queues de vison gris, peu porté. 160.000 fr. Mme Moel, 11, rue Heinrich, Boulogne-sur-Seine. MOL. 17-97.
- **Machine a laver** Conord Vaillante, 5 kg. Lave, rince, essore. 60.000 fr. et machine à tricoter Erka, 200 mailles, pieds et mallette. Etat neuf. 30.000 fr. SAB. 83-29, de 12 h. à 13 h. et de 18 h. à 20 h.
- **Très beau manteau** putois. Etat neuf. Taille 42. Valeur 160.000 cédé 100.000. GRE. 49-26 après 17 heures.
- **Grand réseau de trains électriques** « miniatures HO », deux circuits, deux trains, 3 transfos. Deux redresseurs de courant et tous accessoires. M. Vallée, 9, rue Saint-Jean à Pontoise (S.-et-O.).
- **Machine a écrire** suédoise « Halda » de bureau, chariot 33 cm, bon état (50.000 fr.) et radiateur mobile rayonnant à gaz butane (20.000 francs). Tél. Deutsch, SEG. 07-49.
- **Sommier matelas** laine, largeur 90 cm. 16.000. Lehman, 47, boulevard Suchet, Paris (16e).
- **Peinture moderne** d'Henri d'Anty, « Fleurs » et lithographies originales de Dufy. Tél. avant 10 h. et après 20 h. PAS. 24-17.
- **Très belle robe du soir ou cocktail** mi-longue, dentelle bleu nuit. Jamais portée. Taille 42. 25.000 fr. TRE. 06-78 (entre 9 h. et 9 h. 30).
- **Manteau** baby-phoque marron, parfait état - taille 42/44. 35.000 fr. TRO. 52-53.
- **Manteau** ample lainage noir, très habillé. Etat neuf. Taille 44/46. LEC. 53-33 (après 20 heures).

Il est presque impossible à un particulier de vendre d'occasion un manteau de fourrure, un réfrigérateur, un meuble ancien ou n'importe quel objet domestique, sans passer par un intermédiaire qui lui fera perdre la moitié de sa valeur.

Pour bénéficier du « Service Occasion » de Madame Express, véritable marché d'offres et d'achats sans intermédiaire, il vous suffit d'écrire 29, rue de Marignan, en précisant la nature de l'objet, votre nom, votre adresse, et en joignant la somme forfaitaire exceptionnelle de 1.000 F (tarif très inférieur aux petites annonces classiques). Votre annonce paraîtra dans les huit jours et sera lue par 600.000 lecteurs.

théâtre

Carmen : pour la première fois à l'Opéra, dans une mise en scène de Raymond Rouleau et dirigée par Roberto Benzi. (*Théâtre National de l'Opéra.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Théâtre de Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Franca Valeri : toutes les femmes en une. (*Petit Théâtre de Paris.*)

Les Petits-Bourgeois : Gorki adapté par Adamov : une réussite très honorable. (*Œuvre.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». Jacques Dufilho est un merveilleux farceur et Jacqueline Gauthier sensible et drôle. (*La Bruyère.*)

Oncle Vania : Sacha Pitoëff sur les traces de son père, une belle et émouvante représentation. (*Studio des Champs-Elysées.*)

Ce supplément pratique

a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

JACQUES NORVAL
14, rue des Beaux-Arts - VIe
présente
BRUSSET
Du 14 au 29 novembre

Galerie du Péristyle
Salle Gaveau
Michel LABLAIS
NOVEMBRE
45, rue La Boétie - ELY. 54-24

LA MER
par
J.-J. MORVAN
13 novembre - 13 décembre
GALERIE ESPACE
33, rue de Miromesnil

TOURLIÈRE
TAPISSERIES
Du 6 au 22 novembre
LA DEMEURE
30, rue Cambacérès

Gal. Louise LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8e) - LAB. 57-35
50 ans d'Edition de D. H. Kahnweiler
Vernissage VENDREDI 13 NOVEMBRE

GALERIE 93
93, FAUBOURG-SAINT-HONORE
CLAUDE-JEAN DARMON
13 au 28 novembre

Galerie BING - 174, Faubourg-Saint-Honoré - ELY. 24-15
ATLAN
Détrempes et pastels - Du 12 novembre au 5 décembre

Galerie CLAUDE BERNARD
5, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - DANton 97-07
Sculptures et Dessins de :
ARCHIPENKO, CALDER, CESAR, CHADWICK, CHAUVIN, D'HAESE, DODEIGNE, GIACOMETTI, GONZALEZ, IPOUSTEGUY, LAURENS, MATISSE, MIRO, MOORE, PENALBA, SJOHOLM, UBAC
Novembre - Décembre

AU SERVICE DE VOS VACANCES

SI, pour la plupart des Français, « vacances » rime encore avec été, beaucoup d'allergiques aux plages surpeuplées du mois d'août préfèrent couper leur congé en deux et « s'aérer » quelques jours en hiver. Les médecins les approuvent formellement ; ils sont tous adeptes de la formule : 8 jours de neige = 15 jours de mer.

Mais aller aux sports d'hiver pose un grave problème. Celui de l'équipement. En effet, si on ne « s'équipe » pas pour aller à la mer — un bikini choisi à la sauvette la veille du départ, un chapeau de paille déniché chez la mercière du port, des sandales, le tour est joué — l'hiver, tout est différent. Si l'on excepte les pull-overs et les chemisiers, aucune pièce de la garde-robe de ville n'est adéquate.

Une petite jupe d'été ne coûte pas cher et s'amortit en une saison, mais un pantalon fuseau (« clé de voûte » de l'équipement) est un investissement vestimentaire qui doit « durer » plusieurs saisons puisque l'on passe rarement plus d'une quinzaine de jours par an aux sports d'hiver.

La légitime ambition de tout skieur débutant est de ressembler le plus possible à un « indigène », ou mieux encore à un moniteur, de ne pas risquer de se voir taxer de citadin déguisé.

Pour « l'hivernante », le problème est différent : elle répugne à se transformer en « abominable femme des neiges », veut conserver une certaine élégance et sacrifie souvent son confort à la coquetterie. Combien de femmes, déjà propulsées en pensée sur des pentes aussi vertigineuses qu'immaculées, ont fait imprudemment l'emplette (à Paris) d'un pantalon fuseau fort esthétique à la verticale, mais totalement incompatible

UNE DÉBUTANTE.
Mal accrochée, mais bien équipée.

(Rapho.)

Un magasin complet

avec la position assise...

Les vacanciers d'hiver néophytes ont donc à répondre à plusieurs questions presque insolubles. *Où acheter ? Quoi acheter ? Comment acheter ?* L'idéal pour constituer ou compléter un équipement serait donc de découvrir un magasin où l'on pourrait tout trouver, tout de suite — des skis aux moufles, des bonnets aux anoraks, des fuseaux aux chaussures. Ce magasin idéal mettrait à la disposition de sa clientèle un large choix d'articles de marque et la ferait également bénéficier de l'expérience d'un spécialiste des neiges, qui la guiderait, la conseillerait, lui éviterait des bévues.

Eh bien ! ce magasin existe, à Paris, 47, rue Réaumur.

Son nom est une devise : « Sport-Service ».

Guy Belzacq, moniteur national diplômé de l'école de ski de Chamonix, est là tous les après-midi, du lundi au samedi, et ce sportif se met véritablement « au service » de tous les clients pour guider et, si besoin est, corriger leur choix.

Nul n'était plus qualifié que lui pour parler de la formule de ce magasin « complet » et pour définir les impératifs de l'équipement idéal.

● « Sport-Service » *dispose* de plusieurs ateliers : en hiver, station-service ski et patinage, retouches pour vos vêtements.

● « Sport-Service » *propose* un choix illimité d'articles : toutes les marques, toutes les tailles, tous les coloris, et aussi tous les prix.

● « Sport-Service » *loue* tout matériel de sports d'hiver : skis, bâtons, chaussures, patins, le tout d'une qualité exceptionnelle et le plus souvent neuf.

● Pour recevoir gratuitement le catalogue de « Sport-service », il suffit d'en faire la demande, 47, rue Réaumur, Paris (3e). Tél. : ARC. 36-45.

UN « CHAMPION ».
Bien entraîné et bien équipé.

(Rapho.)

● « Sport-Service » *compose* pour ses clients, hommes, femmes et enfants, des équipements adaptés à leurs besoins et à leur bourse.

Voici les conseils de Guy Belzacq :

Pour les petits

Toutes les pièces de l'équipement (chaussures, anorak, pantalon, chandails) valent à peu près le même prix : entre 4.000 et 5.000 francs.

● Jamais d'articles trop chers. Les enfants grandissent, salissent, déchirent vite.

● Toujours des vêtements larges et « hermétiques », les enfants ont besoin de bouger... et de se rouler dans la neige.

● Préférer les poches à rabat (pour l'anorak et le fuseau) aux fermetures à glissière.

● Prendre des chaussures larges, les grosses chaussettes étant indispensables.

Pas de double tige (trop rigide) avant quatorze ans (risques d'ampoules et même de déformation des pieds).

● Sur les pistes, la mode pour les moins de douze ans est cette année au jaune et au bleu. Le rouge perd du terrain.

● Ne pas oublier la cagoule de laine, version la plus commode du couvre-chef, et les moufles jumelées : les enfants les perdent moins facilement... ou les perdent ensemble.

Pour les grands

Chaque pièce de l'équipement coûte de 10.000 à 15.000 francs, aussi bien pour les femmes que pour les hommes.

● LES FUSEAUX : *matière vedette :* l'élastiss ;

Couleur classique : noir pour les femmes et pour les hommes (pour ainsi dire plus de bleu marine) ;

Fantaisie permise (aux femmes !) : écossais sombre, pied-de-poule noir et blanc ;

Audace discutable (mais jolie pour l'après-ski) : les tons pastels : bleu, jaune pâle et même le blanc.

● LES ANORAKS : la mode est toujours et de plus en plus au nylon matelassé, chaud, léger, confortable, imperméable. L'anorak qui s'enfile par la tête tend à disparaître ; il était très « irritant » à enlever (tentez l'expérience avec plusieurs pull-overs superposés, les mouvements deviennent maladroits et épuisants).

● SUR LA TÊTE : retour en force des bonnets de laine.

Une gamme d'équipements

POUR LES PETITES TAILLES (10 ans) : anorak popeline doublé : 4.500 francs.

Fuseau tricotine « Joss » : 3.400 francs.

Chaussures « Megève » : 4.600 francs.

POUR LES GRANDES TAILLES ET LES PETITS BUDGETS : anorak popeline double : 5.900 francs.

Fuseau tricotine « Joss » : 5.500 francs.

Chaussures « Megève » : du 35 au 40 : 4.900 francs ; du 41 au 46 : 6.200 francs.

POUR LES GRANDES TAILLES ET LES GRANDS BUDGETS : fuseau élastiss « Fusalp » « Joss » ou « Skimer », femme : 12.900 francs ; homme : 14.600 francs.

Veste nylon matelassé tergal : 11.975 francs.

Chaussures « Super Chamonix Trappeur » : 14.900 francs.

POUR TOUS CEUX QUI ARRIVERONT A TEMPS : deux séries exceptionnelles :

Skis contre-plaqué frêne, carrés, fixation à double sécurité : 15.000 francs.

Ensemble de patinage, chaussures bottes blanches, lames Carrion spéciales : 7.500 francs.

● LES SKIS : toutes les marques françaises et étrangères sont en vente à « Sport-Service » (Rossignol, Emile Allais, Dynamic, etc.), 95 % des skis sont équipés de fixations de sécurité (60 % de diminution des risques de fracture).

Les skis courts n'ont eu qu'une vogue passagère, mais ont contribué à diminuer sensiblement la taille... des skis longs.

Une initiative amusante de « Sport-Service » : apportez vos bâtons ou vos skis et, que vous soyez client ou non, « Sport-Service » vous les « personnalisera » en les gravant à votre nom ; gratuitement si vous vous recommandez de « L'Express ».

Cette page spéciale d'annonce est présentée par la Sté ASTOR, 47, rue Réaumur, Paris-3e.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● Les candidats aux prix : arguments pour, arguments contre. — Pasternak illustré avec des épingles. — La dernière dynastie Faulkner. — Le roman d'un jeune homme pauvre. — La femme aux quatre génies.

AU menu du dernier déjeuner des Goncourt, la semaine dernière, une quinzaine d'auteurs. Au café, il restait trois noms : Albert Vidalie (« La Belle Française »), Antoine Blondin (« Un singe en hiver ») (v. nos critiques p. 27 et 28) et Alain Robbe-Grillet (« Dans le labyrinthe ») dont aucun ne réunit pour le moment une majorité. Raymond Queneau, lui, demeure fidèle à Jacques Bens (« La Plume et l'Ange »). De Schwarz-Bart, il n'en aurait pas été question. Le scandale ? Il n'a même pas été mentionné : « *De telles attaques sont abominables* », a déclaré Roland Dorgelès. « Le Dernier des Justes » *est le livre dont nous avons le moins parlé* », a dit Gérard Bauer.

A la suite de l'attaque en plagiat développée par un hebdomadaire artistique, Antoine Blondin, collaborateur régulier de cet hebdomadaire, a spontanément déclaré à Schwarz-Bart qu'il était prêt à démissionner si ce dernier le lui conseillait.

Réponse cordiale de Schwarz-Bart : « *C'est votre problème, ce n'est pas le mien. Je n'ai rien à conseiller à personne et dans aucun domaine.* »

★

LA responsabilité des dames du Femina est lourde, puisqu'elles ouvrent le feu.

Retireront-elles, comme deux d'entre elles le souhaitent, la faculté aux Goncourt et aux Renaudot de se prononcer pour ou contre Schwarz-Bart, en lui décernant leur prix dès le 30 novembre ?

Deux membres du jury Elisabeth Barbier et Jeanne Galzy qui habitent la province n'ayant pas assisté à la dernière réunion, les pronostics sont encore incertains.

Les arguments contre Schwarz-Bart:
— « *Ce n'est pas une œuvre de créateur.* »
— « *Ce n'est pas de la littérature.* »
— « *Il parle mal de la France pendant trois pages.* »

Les candidats les plus en vue : Robbe-Grillet, que défend Dominique Rollin (« *C'est le premier grand écrivain qui tente l'aventure du roman-poème*), Nathalie Sarraute (deux voix), Antoine Blondin et Philippe Diolé (une voix).

Les arguments contre :
— Nathalie Sarraute : « *Ce n'est pas son meilleur livre.* »
— Alain Robbe-Grillet : « *Cette littérature ne peut pas atteindre le grand public.* »
— « *Il fait partie* (comme N. Sarraute) *du jury* « *Médicis* », *qui a été fondé contre le Femina.* »

Les outsiders sur lesquels ces dames pourraient éventuellement se mettre d'accord : Bruno Gay-Lussac (« L'Examen de minuit) ; Albert Vidalie « La Belle Française ») et René Hardy (« L'Aigle et le Cheval »). (*Voir critique page* 30.)

★

AU Renaudot, Albert Palle (« L'Expérience ») marque le pas. Il garde ses trois supporters, il n'en a pas gagné d'autres.

Mais la première réunion du jury aura lieu le 15 novembre, et c'est seulement ce jour-là que des positions plus claires seront connues à propos du Schwarz-Bart (actuellement 4 voix) et des trois voix qui sont encore indécises.

★

A l'Interallié, on parle surtout de Philippe Diolé (« L'Eau profonde ») et de Georges-Emmanuel Clancier (« Les Drapeaux de la ville »), l'un des directeurs de programmes à la R.T.F.

CHEZ Gallimard, on se préoccupe plutôt en ce moment d'exploiter les valeurs sûres : Pasternak et Faulkner. « Le Docteur Jivago » vient d'être réédité dans une très belle édition de luxe illustrée par Alexeieff.

« *Mon destin a été de vivre les mêmes années de guerre civile dans la même région que le héros de Pasternak et ma mémoire visuelle est une sorte de caméra... Je me suis laissé aller au courant de ce fleuve qui m'a porté avec beaucoup de fidélité. Pasternak est un visuel, la lumière des scènes, la description des pièces, la distance avec laquelle Jivago tombe du tramway lorsqu'il meurt, tout est indiqué* », explique Alexeieff, grand monsieur fin et racé avec une crinière de cheveux blancs et des yeux bleus, une sorte de « classique » du type russe aristocratique.

C'est avec sa femme (qui ressemble à une Pitoëff) qu'il a réalisé sur son fameux « écran d'épingles », 202 pages d'illustrations en 130 jours dans un atelier à demi obscur qu'il ne quittait qu'aux heures des repas.

« L'écran d'épingles » est une surface blanche de 1 m sur 1,20 m, hérissée d'un million d'épingles dépassant de chaque côté. L'image naît des ombres portées de ces minuscules pointes d'acier, saillant plus ou moins du fond blanc. On peut en modifier la saillie par pression. L'éclairage oblique et constant rend sensible cette multitude de saillies (si elle était éclairée de face, l'image paraîtrait presque blanche). Grâce aux instruments les plus variés (un rond de serviette gravé pour faire des branches de sapin, un anneau de rideau pour faire l'ovale d'un visage) Alexeieff obtient tous les effets qu'il désire. L'image, une fois réalisée, est photographiée, puis effacée ou retouchée.

« JIVAGO » ILLUSTRÉ PAR ALEXEIEFF.
Une culture disparue.

Alexeieff inventa l'écran d'épingles en 1931 et utilisa le procédé pour réaliser des films d'art animés (dont « La Nuit sur le mont Chauve », un classique de la Cinémathèque). Puis il s'en servit pour illustrer de nombreux ouvrages de Dostoïevsky, Léon-Paul Fargue, Baudelaire, Tolstoï, Giraudoux. Et maintenant Pasternak.

Comment l'auteur réagira-t-il devant ces illustrations ? Alexeieff est confiant : il a senti « Jivago » de la même façon que le critique anglais Stewart Hampshire (« Encounter ») que Pasternak déclare être son meilleur exégète.

Celui-ci écrit : « ... *Ce livre semble vraiment né d'une culture disparue. Son seul contemporain est peut-être* « Les Buddenbrooks » *de Thomas Mann, mais certainement pas Faulkner ou Sartre. Cette œuvre libre, naïve par opposition à sentimentale, n'est probablement pas imitable, car la confiance en une philosophie totale, mise à l'épreuve par la révolution et la violence, dont la naïveté est une des expressions, est probablement absente de tout l'Occident* (...). *Le livre entier est imprégné du sentiment de tout ce qui est distinctement russe, et d'une sorte de patriotisme mystique très caractéristique, tout à fait différent du patriotisme français ou britannique...*

(...) *Il serait déshonorant d'interpréter ce roman comme une condamnation du communisme soviétique... La révolution est présentée comme l'un des quelques grands événements de l'histoire humaine, comparable seulement à la destruction de la puissance romaine... Mais en dernière instance l'action politique est accessoire, et c'est aux sources de l'art et de la religion que l'homme puise ce qui lui est essentiel... Ce sentiment du besoin irrésistible de communiquer sa propre expérience individuelle, d'ajouter quelque chose de distinct au nombre toujours croissant des témoignages de la vie, est le thème le plus émouvant du livre...* »

★

LE premier tome de la nouvelle trilogie de William Faulkner sortira dans quelques jours. Il y a déjà dix-neuf ans que ce roman : « Le Hameau », a été publié aux Etats-Unis.

Le second tome : « La Ville », est également annoncé en France.

Le troisième : « The Mansion », vient de paraître aux Etats-Unis.

Toute l'œuvre tourne autour d'une dynastie marchande, celle des Snopes. Fondateur : Flem Snopes, « Sudiste dont le dieu était l'argent parce que l'argent signifiait le pouvoir et en fin de compte la respectabilité ». Commentaire de « Time-Magazine » sur l'œuvre de Faulkner : « *A travers ce personnage, Faulkner élève un monument non seulement à la pire espèce du Sud, mais à ce qu'il y a de pire en l'homme... Si les Snopes sont inoubliables, c'est parce que Faulkner les comprend aussi profondément qu'il les hait. Mais cette haine, c'est plutôt celle que l'on porte à un ennemi intime. Comme toujours, on trouve dans l'œuvre de Faulkner ce côté gauche, irritant et débraillé, et comme toujours, il s'en dégage à la fin une sorte de poésie personnelle et secrète qui lance son imparfait et inattaquable défi.* »

★

AU Seuil, dont il est l'nu des collaborateurs permanents, un nouveau venu, Serge Montigny, qui a attendu trois ans avant d'oser faire éditer son premier roman, « Nous ne sommes pas seuls ».

L'histoire de ce jeune homme intense, au fin visage, est curieuse et lui donne une physionomie assez originale parmi les jeunes écrivains qui sont tous plus ou moins issus de la bourgeoisie.

Le père de Serge Montigny était jardinier, sa mère cuisinière. Il passait l'été avec eux, dans le domaine de l'Aveyron où ils étaient employés.

SERGE MONTIGNY.
Le démon des lettres.

Un jour, au grenier, il découvrit les « Confessions » de Jean-Jacques Rousseau. Et fit ainsi connaissance avec le démon, le démon des Lettres.

Avec l'argent destiné à acheter une tente de camping, il fonde à seize ans, en toute simplicité, une revue littéraire.

Et puis il se préoccupe de gagner sa vie et devient « pointeau » dans une usine d'aviation.

Pendant la guerre, il rejoint les Forces Françaises Libres, et se retrouve en 1945, toujours épris de littérature, mais pas plus riche que devant.

FRANZ WERFEL
Le dernier des quatre.

Alors il se fait vendeur, puis représentant en librairie, puis, avec l'appui de l'ancien patron de ses parents, représentant en lampes électriques.

La littérature est loin. Et il sait qu'elle sert trop souvent d'alibi à ceux qui sont incapables de travailler avec sérieux.

Alors, il est sérieux, ponctuel, efficace.

Et puis un jour, il y a le miracle : il gagne à la Loterie Nationale. Le dixième du gros lot. Il quitte son emploi et, pendant un an, il lit et il écrit.

Rien qui lui semble digne d'être publié.

Mais il peut, maintenant, choisir un travail plus en rapport avec ses aspirations. Il devient courriériste littéraire à « Combat », puis, en 1956, il entre au « Seuil », comme on entre en religion.

« *J'ai attendu longtemps pour publier ce premier roman*, dit-il. *Je l'ai payé cher, par des années de silence et de ruminations. Je crois que j'ai acquis maintenant le droit d'écrire. Je ne m'arrêterai plus...* »

★

EN Angleterre vient de paraître l'autobiographie de Alma Mahler Werfel (80 ans) : « Et le lien est l'amour ». Cette femme extraordinaire épousa quatre des plus grands artistes allemands de ce siècle. Le compositeur Gustav Mahler, dont l'œuvre fut à l'origine de la musique moderne ; Kokoschka, le plus célèbre peintre expressionniste allemand; l'architecte Walter Gropius qui émigra d'Allemagne à l'avènement de Hitler et que l'on considère comme l'un des maîtres actuels de l'architecture aux U.S.A. ; et Franz Werfel, poète, romancier, dramaturge, l'un des fondateurs du mouvement expressionniste (l'équivalent allemand du surréalisme). De nombreux ouvrages de lui ont été traduits en français, dont le plus récent, « Le Voleur de ciel », est paru chez Albin Michel le mois dernier.

Cette femme qui a vécu avec quatre génies ne semble pas les avoir très bien compris. Elle avoue elle-même que l'œuvre de Gustav Mahler lui resta souvent étrangère. Mais elle était belle, et quelques mois à peine après la mort de Mahler, Kokoschka tomba éperdument amoureux d'elle en faisant son portrait. Elle quitta le peintre pour l'architecte, et l'architecte pour le poète, Franz Werfel, auprès duquel elle trouva, semble-t-il, le bonheur.

Pendant l'entre-deux guerres, Vienne était un des centres intellectuels de l'Europe et dans son salon se rencontrèrent Thomas Mann, Arnold Schœnberg, Alban Berg, Max Brod, l'exécuteur testamentaire de Kafka, etc. Un des passages les plus émouvants de son livre est le récit de sa fuite au moment de l'Anschluss. Elle vécut à Beverley Hills les dernières années de la vie de Franz Werfel, le seul de ses quatre maris dont l'œuvre lui fut sensible.

A.-M. V.

JEAN-PAUL SARTRE
publie dans Les Temps Modernes le texte intégral de
les séquestrés d'Altona
En vente partout 360 frs

HISTOIRE

« Le 18 Brumaire » par Albert Ollivier

● *L'homme d'action est celui qui profite de la nuit.*

« **B***RUTUS,* aurait dit Bonaparte, lors de la campagne d'Egypte, *est un esprit médiocre, il croit à la force de la volonté. Un homme supérieur n'a pas cette illusion*; *il voit la nécessité qui le borne, il ne s'y brise pas. Etre grand, c'est dépendre de tout.* » « Le 18 Brumaire » (1), d'Albert Ollivier, cherche précisément à montrer comment Bonaparte, à force de dépendre de tout, finit par faire que tout dépendît de lui !

Muscadins et soudards

La mode, sans doute, braque le projecteur sur la période du Directoire : les ouvrages de H. Guillemin sur Constant et Mme de Staël comme celui résultat n'était pas forcément le 18 Brumaire.

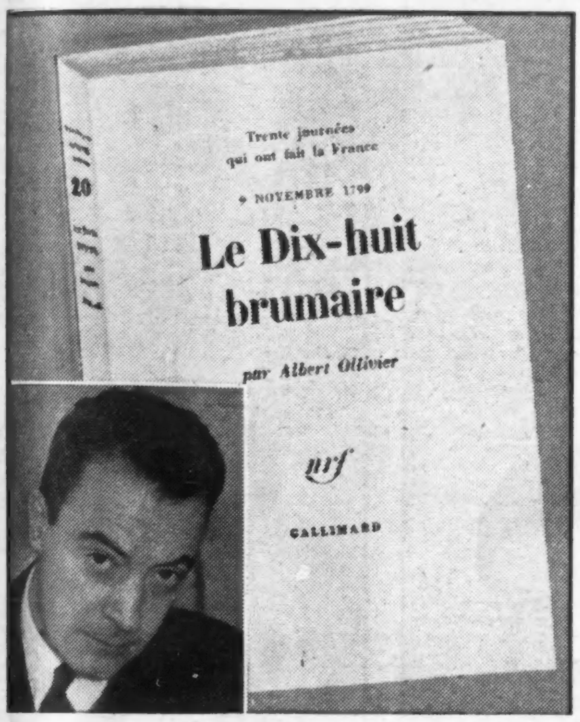
Les grandes journées

En présentant la collection qu'il vient de fonder, Gérard Walter précise qu'il prétend faire examiner dans chaque volume une des étapes décisives qui ont marqué l'évolution de la nation française. Projet digne de Michelet...

Toutefois, il ne s'agit point de décrire des événements et de chercher des causes dans les antécédents anecdotiques selon les habitudes des historiens d'hier, mais d'examiner les infrastructures mentales ou psychologiques (souvent inconscientes pour les contemporains) des événements du passé.

On voit les dangers d'une telle méthode qui accorde à la conscience privée ce qu'elle retire à la conscience collective, aux mouvements des groupes, aux idéologies, aux forces mal définies qui caractérisent le dynamisme social dans ses profondeurs. Cela étant, seul le talent de l'historien peut faire émerger une vérité relative et détruire les « impostures » que notre éducation transmet à chaque génération à propos des grandes heures du passé.

C'est justement l'acuité et la sensibilité un peu fiévreuse d'Albert Ollivier qui animent l'ensemble des événements qui précèdent le 18 Brumaire. Les combinaisons de Barras, de Talleyrand, de Pichegru, de Sieyès, les conspirations royalistes font d'ailleurs apparaître le grand silence des couches populaires de la nation déjà réprimées par la Convention et par le Directoire.



ALBERT OLLIVIER.
La Révolution.

d'Albert Ollivier ne cherchent toutefois pas à « réhabiliter » une époque, mais à éclairer d'un jour nouveau les combinaisons réelles d'intérêts et les illusions de l'action.

Plongeant dans le monde grouillant des dernières années de la Révolution, Ollivier jette en scène les Directeurs prévaricateurs et tarés, les trafiquants médiocres ou les requins de l'agiotage, les idéologues désabusés et les muscadins conspirateurs. Au milieu de la « nouvelle classe » sortie de la Révolution, les généraux font une tout autre figure : privilégiés, mais toujours en danger d'être dégradés, ils apportent cependant au régime sorti de la Terreur la seule source de revenus qu'il ait jamais connue : le pillage.

Aucun écrivain n'a jamais pris pour cadre ces années confuses auxquelles, d'ailleurs, les historiens ne se sont pas eux non plus attachés depuis longtemps. Elles sont pourtant étranges si l'on pense aux divergences d'intérêts, aux complots, conjurations, projets et rêveries politiques plus ou moins folles qui en forment le tissu vivant.

La description par Ollivier de ces mois qui précèdent la journée du 18 Brumaire, au cours de laquelle Bonaparte brise la légalité sortie des élections *truquées* du Directoire et prend sur lui les pouvoirs de la République, mérite une attention particulière. Du soudard enrichi qui hante les salons des Directeurs et n'aura pour le jeune Bonaparte qu'une haine mitigée d'envie au muscadin royaliste, se trame un immense complot dont le

Sur la scène de l'histoire

L'événement croise la philosophie personnelle d'Ollivier. Aucun historien, en effet, ne peut éviter d'impliquer sa métaphysique personnelle dans la description qu'il fait du passé. Ici, toutefois, il existe une singulière correspondance entre les événements et ce que l'auteur pense sur l'histoire qui, pour lui, n'obéit pas à une logique nécessaire inventée après coup !

Nul n'est moins hégélien qu'Ollivier et il est vraisemblable qu'un historien soucieux de trouver une logique rationnelle et inéluctable dans la période qui précède le coup d'Etat en donnerait une fausse image. Lorsque nous suivons, heure par heure, ou presque, la vie de Bonaparte depuis le débarquement d'Egypte jusqu'à la débandade de Saint-Cloud, nous ne découvrons à aucun moment un projet ferme et clairement conçu. Au contraire : la nuit, l'hésitation, parfois la confusion. L'homme d'action est-il celui qui profite de cette nuit ?

C'est d'ailleurs un des caractères de ce livre : on y sent passer cette sorte d'onirisme vrai qui accompagne les « grandes journées », telles qu'elles se jouent sur la scène de l'histoire. Nous, lecteurs, nous en observons les acteurs tour à tour de la salle et des coulisses...

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Coll. « Trente Journées qui ont fait la France ». Ed. Gallimard, 292 pages, 1.350 francs.

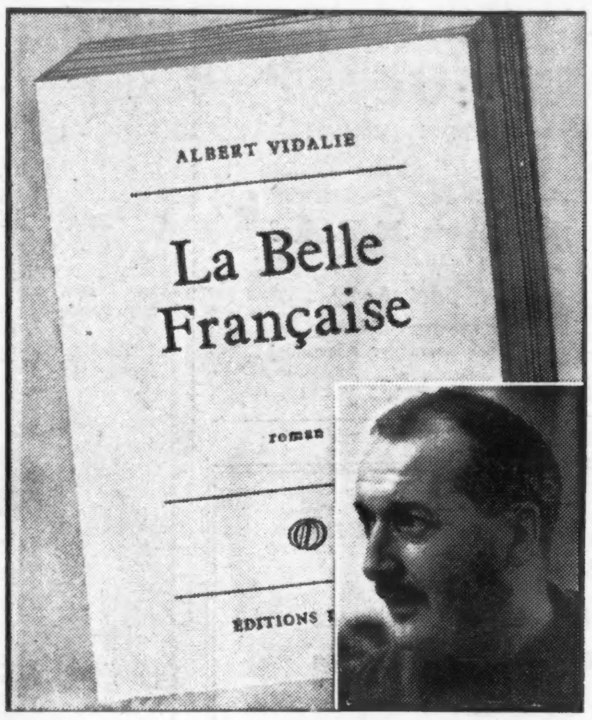
ROMANS

« La Belle Française » par Albert Vidalie

● *Quand une jolie provinciale et un séduisant Parisien font des exercices de style.*

VIDALIE se moque du monde. Il y a dans « La Belle Française » (1) des feux d'artifice, des trésors de poésie, des trouvailles de style éblouissantes, le tout mis au service d'un roman sans queue ni tête, plus absurde qu'on ne saurait dire, à tel point que l'auteur du « prière d'insérer » lui-même n'a pas eu le courage de le résumer.

Essayons toutefois de nous raccrocher à deux ou trois points fermes du récit : une jeune et belle provinciale tombe amoureuse — sous la Restauration — d'un séduisant Parisien, mi-gandin, mi-aventurier, et, après quelques chastes entrevues, le perd pour toujours, puis sombre dans la folie.



ALBERT VIDALIE.
La Restauration.

Ce que viennent faire exactement là-dedans le chef de la police Coco-Lacour, la maquerelle Zoé, son galant, sans compter une comédienne retraitée, un argousin assassiné et autres multiples personnages, nous ne le saurons jamais, car l'auteur, s'il le sait lui-même, ne nous a pas mis dans la confidence.

Mais laissons là ces vétilles. L'intrigue n'est pas tout dans un roman. Pour Albert Vidalie, c'est tout au plus un prétexte. Si chacune des trois parties de l'œuvre constitue un vrai régal (gardons-nous de les considérer comme un tout cohérent), un certain truquage demeure apparent, dans l'optique même du livre. Dans cette histoire qui se déroule il y a 150 ans, Albert Vidalie s'applique à placer coûte que coûte mots savoureux et tournures d'époque (qu'il lui faut d'ailleurs traduire en note, ce qui est odieux). Or, le charme du livre est dû en grande partie à ce langage désuet et il en résulte, il faut bien le dire, une impression de tricherie. Pourquoi exprimer dans l'argot des brigands du temps de Villèle ce que l'auteur sait si bien dire en français d'aujourd'hui, comme il le prouve *aussi* d'un bout à l'autre de son livre ?

A force de sacrifier le vocabulaire et l'intrigue au style, Vidalie risque fort de ne nous donner que des fragments ou des exercices qu'il baptisera, s'il le veut, du nom de roman. Pour nous, nous n'avons lu — mais avec quel plaisir ! — que des morceaux choisis tirés de « La Belle Française ». Nous voudrions maintenant lire l'œuvre complète, si Vidalie consent à écrire le reste.

MARC LAPORTE.

(1) Ed. Denoël, 252 pages, 750 F.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Georges BORDONOVE
(*Prix des Libraires* 1959)

L'enterrement du comte d'Orgaz

L'Espagne du siècle d'or et celle d'aujourd'hui confondent leurs prestiges dans le dernier et tout récent roman de Georges Bordonove où une double histoire d'amour développe un contrepoint passionné qui relie l'époque du Greco à la nôtre. L'ombreuse Tolède, dont Barrès pensa saisir le secret en contemplant « L'ENTERREMENT DU COMTE D'ORGAZ », et où s'aimèrent sans espoir une jeune patricienne et un disciple du maître grec, prête aujourd'hui son décor à un couple qui recommence une fois de plus cette éternelle histoire. Avec l'intensité d'émotion qu'on lui connaît déjà, l'auteur de « DEUX CENTS CHEVAUX DORES » nous associe à ces jeux du désir, de la passion et de la mort dont la terre castillane semble la patrie d'élection.

JULLIARD

La fanfaronne
roman de
GENEVIÈVE DORMANN
SEUIL 650 frs

Avez-vous lu ?

Yves Gandon

TERRES CHAUDES

Yves Gandon n'est pas seulement le romancier du « Pré aux Dames », cette « chronique romanesque de la sensibilité française » par laquelle, recréant dans un cadre vivant les sociétés disparues, il nous fait voyager dans le temps, du moyen âge à nos jours. Il est aussi un grand voyageur dans l'espace. Les huit nouvelles qu'il rassemble aujourd'hui, sous le titre de « Terres chaudes », nous conduisent successivement en Italie, au Portugal et jusque dans les îles lointaines de Madagascar et de Nossi-Bé. Les « terres chaudes » sont de celles où les hommes subissent plus qu'ailleurs l'influence du climat, et l'auteur nous prévient que tous ces récits passionnants et passionnés ont été construits sur des faits réels.

Jacques Mafioly

Bonne chance, matelot !

Le premier roman de Jacques Mafioly : « Bonne chance, matelot ! » est une révélation. L'auteur a ce don qui se fait si rare chez les écrivains de savoir conter. Il capte l'intérêt de telle sorte que celui qui ouvre son livre ne peut plus le refermer avant de l'avoir terminé.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

SAGAN 265 mille Aimez-vous Brahms..
"je le trouve supérieur aux autres" EMILE HENRIOT de l'Académie Française

IGNACE LEPP
Psychanalyse de l'Amour
Un vol : 780 fr GRASSET

CONNAISSEZ-VOUS LA R. D. A. ?
dont la dernière Foire d'Automne de LEIPZIG a couronné brillamment les dix ans d'existence ?
Pour être, vous aussi, exactement informés, pour vous faire une opinion et juger objectivement, lisez chaque mois
RDA-REVUE
MAGAZINE DE LA REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE
EDITION FRANÇAISE
et vous pourrez aussi gagner un voyage de 8 jours en R.D.A. !
RDA revue
DRESDEN A 19
Bergmannstrasse 46 A 1
(République Démocratique Allemande)

Tous les résultats et les documents d'une surprenante enquête sur le comportement amoureux du Français et de la Française
L'AMOUR ET LES FRANÇAIS
par J.-C. IBERT et J. CHARLES
DU FLIRT AU DIVORCE
HACHETTE

WILLI HEINRICH
LA TABLE D'OR
roman
Par l'auteur de
LA PEAU DES HOMMES
Ce premier roman magistral, de la lignée - selon K. HAEDENS - du FEU, des CROIX DE BOIS d'A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

« Les Américains » par Michel Ragon

L'homme : il n'y a pas d'autre sujet.

« JE *ne crois pas qu'il y ait des sujets littéraires, ou plutôt il n'y en a qu'un : l'homme. Mais quel homme ? L'homme qui écrit, pardine, il n'y a pas d'autre sujet.* »

Cette phrase de Blaise Cendrars, que Michel Ragon cite dans le corps de son livre, il aurait pu la mettre en exergue, tant elle convient à son œuvre. Quel est donc l'homme qui vient d'écrire « Les Américains » ? (1) Avant tout, un citoyen d'aujourd'hui ; l'époque dans laquelle il vit l'intéresse, le passionne même, ce qui est assez rare. Et chacun de ses livres, essai social, critique artistique ou roman, témoigne des rapports qu'il a su établir avec le monde qu'il a parcouru, où il pense, où il sent et qu'il regarde avec des yeux habiles à discerner la beauté ou le pittoresque.

Dans l'ensemble de son œuvre, déjà de quelque importance, « Les Américains » s'inscrivent comme une particulière réussite. Sans doute y avait-il un accord entre l'auteur et son thème principal, ces Etats-Unis qui, dans leur étonnante variété, ressemblent et ne ressemblent pas à ce qu'on imagine. Ils se montrent d'abord à nous, ici, à travers les yeux de la jeune épouse d'un G.I. qui, en autocar, traverse sa nouvelle patrie, d'un océan à l'autre. Ce que la jeune Française découvre ainsi est une Amérique de petites gens qui s'agitent dans un paysage immense : « *Tout à coup c'est le désert. Ce n'est pas la campagne, mais un désert verdâtre. Il n'y a pas de campagne aux Etats-Unis. Seulement des villes entourées de déserts.* »

Une œuvre baroque

Puis, c'est l'installation à Seattle et le train-train quotidien, d'une médiocrité confortable. Dans cette monotonie, le désordre apparait sous la forme d'un hors-la-loi italien, que Marthe suivra sans hésitation et qui lui fera découvrir une Amérique nouvelle, celle des non-conformistes, honnêtes ou non, celle des Jaunes et des Noirs, celle des artistes, des millionnaires et des clochards, celle de New York « ville debout », celle de San Francisco, refuge de la « Beat Generation ».

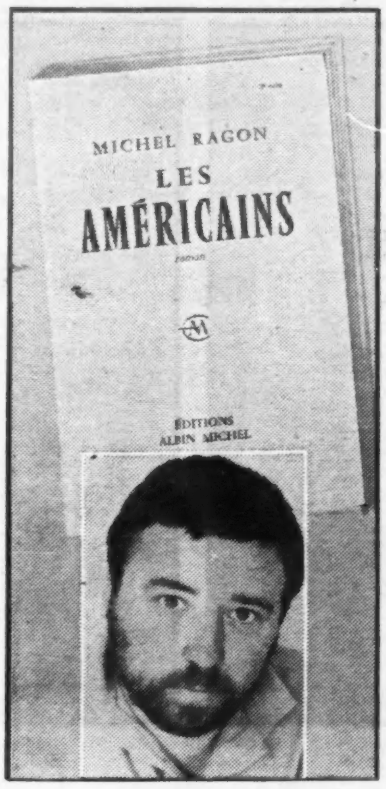
Cette sorte d'initiation est coupée par le monologue intérieur du Nègre Peter Sweet, licencié de philosophie qu'un racisme aux apparences bon enfant réduit aux métiers les plus saugrenus avant de le transformer en prophète qui se prend à son propre jeu. Illusion qu'il paiera de sa vie, sans pour autant renoncer à son personnel racisme : l'antisémitisme du pauvre, convaincu que c'est la concurrence des pauvres qui l'accule au chômage.

Comme un troisième fil se mêle à deux autres pour former une tresse, Michel Ragon, vers le milieu du livre, intervient en personne dans le récit pour nous dire ce qu'il en pense, ce qu'il voudrait qu'il fût, comment les divers événements de sa vie s'y répercutent. Et c'est alors une série de remarques et de confidences sur les rapports humains, sur l'art du roman, sur les joies et les difficultés quotidiennes, sur l'Amérique, bien entendu (entité, symbole, archétype) et sur la grande peur des Américains devant la vie. « *Les Américains ont conservé beaucoup de réflexes des pionniers, entre autres la peur* », constate-t-il, ce qui, après tout, explique peut-être qu'ils aient besoin d'un rassurant ennui.

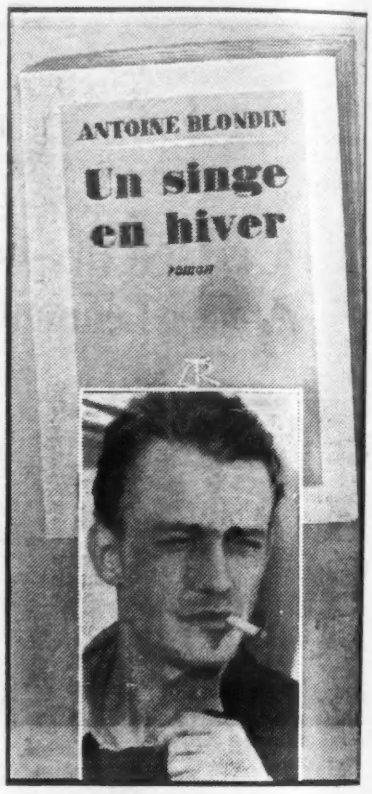
Certaines de ces réflexions valent qu'on s'y arrête plus longuement, celles surtout où le romancier se souvient qu'il est aussi critique. « *Nous entrons dans tous les arts en plein baroquisme* », écrit-il entre autres. « *Voyez nos jeunes peintres informels et tachistes* ». On se souvient alors de cet autre critique qui affirmait qu'une grande époque créatrice est toujours celle où une même volonté habite les artistes, qu'ils soient écrivains, peintres, sculpteurs ou architectes. « Les Américains » sont indiscutablement une œuvre baroque et comme tels s'inscrivent dans la ligne des plus intéressantes recherches des amis peintres de Michel Ragon.

CLARA MALRAUX.

(1) Ed. Albin Michel, 256 pages, 750 F.



MICHEL RAGON.
Les villes entourées de déserts.



ANTOINE BLONDIN.
Les amitiés artificielles.

« Un singe en hiver » par Antoine Blondin

On entre libre dans l'alcool, mais on n'est pas libre d'en sortir.

JE crois que l'un des toasts qu'Antoine Blondin porte le plus volontiers, c'est : A l'amitié ! Ce livre déchirant (1) parce que l'on y entend à travers une mince pellicule d'humour la voix nue d'un homme qui lutte aux frontières de son propre désert, est un long, très long toast à l'amitié malheureuse.

Le héros, Gabriel Fouquet, passe un mois hors saison dans un petit hôtel d'une petite plage non loin de Deauville. Le patron, Albert Quentin, est un vieil homme qui, un jour de grand danger, a fait le vœu de renon-

(1) Table Ronde, 274 pages, 800 francs.

— *Il a abandonné l'alcool, mais il s'est mis à l'encre...*

cer à la boisson, et qui a tenu. Une nuit, le jeune pensionnaire, silencieux et bien aimable, rentre ivre, d'une ivresse dont Albert n'a pas beaucoup de mal à deviner qu'elle est habituelle. Est-ce que cette amitié de bon chien que Fouquet sent autour de lui suffira à le retenir ? Ou bien au contraire se servira-t-il de cette amitié pour faire retomber le vieux Quentin ?

L'hiver des hommes

Et cela compte d'autant plus que Gabriel Fouquet nous apparaît, à mesure que nous faisons mieux sa connaissance, comme un homme d'amitié. Il garde beaucoup de tendre amitié pour Gisièle, la femme dont il est séparé depuis des années. Et Claire, la femme avec laquelle il a espéré tout recommencer, est une amie. Et sa mère, Mme Fouquet, se montre, dans une lettre, farfelue et amicale ; et la vraie raison du séjour de Gabriel sur cette petite plage, c'est qu'il voudrait se rapprocher de sa fille qui est en pension dans le coin et devenir l'ami de ses enfants. Il appelle l'amitié et, soit malchance, soit maladresse, il ne la ressent pas en retour...

Il lui reste alors le paradis des amitiés artificielles, celles qui se font et se défont autour d'une table, le long d'un bar, tandis que le vin, comme Baudelaire l'a bien dit dans des vers médiocres, pousse vers l'homme, ce cher déshérité, « un chant plein de lumière et de fraternité ». Ainsi, Gabriel, lucide le plus longtemps possible, tisse avec de l'alcool et des paroles ces liens de tendresse et de fraternité éphémères et qui paraissent sur le moment d'une solidité inébranlable. On entre libre dans l'alcool, on se sait, on se croit libre d'en sortir ; mais tandis que se construisent avec d'autres buveurs qui sont beaucoup plus que des complices, à peine moins que d'autres nous-mêmes, les mirages enchantés du bonheur, on sait déjà qu'il n'y a pas d'autre issue que la chute dans le noir où nous perdrons conscience et illusions. Singe frileux, singe grelottant, nous ne pouvons pas revenir dans l'hiver des hommes, ce n'est pas notre climat.

Et puis viennent l'habitude, la forfanterie, un certain respect humain comme si notre alcool était la forme liquide de notre virilité. Et comment n'aimerions-nous pas ce monde de liberté totale où notre élégante ironie paraît souveraine jusqu'à la minute où, poivrot larmoyant, nous pouvons enfin avouer sans vergogne que si nous demandons encore un petit verre, c'est toujours un verre du fameux lait de la tendresse humaine ?

Solitude et tendresse

L'analyse de l'étrange amitié protectrice qui se développe ainsi entre l'alcool et l'homme, M. Antoine Blondin la poursuit sans élever la voix, avec une finesse implacable. Le démon l'emporte, le malheureux Albert Quentin, pour sauver son jeune ami, essaie de le rejoindre dans son refuge artificiel, il se remet à boire — une fois et jamais plus ? ou deux fois, ou... ? Cela nous vaut le récit d'une cuite épique qui met la petite plage sens dessus dessous, avant que les deux hommes se séparent. Morceau de bravoure, qui n'est sans doute pas la meilleure partie du livre, pas plus que la fin brève, ambiguë. Mais peut-être ne pouvait-on faire autrement. Il ne s'agit pas, on le voit bien, d'un roman fabriqué pour ou contre l'alcoolisme. Ce n'est pas un livre sur l'alcool, c'est un livre sur la solitude et la tendresse. « Tendre est la nuit », disait déjà Scott Fitzgerald, dont toute l'œuvre témoigne que son époque le contraignit, lui aussi, par des moyens à peine différents, à brûler sa vie par les deux bouts pour essayer de se réchauffer. La place de M. Antoine Blondin sera sans doute celle d'un Scott Fitzgerald de son pays et de sa génération. Il n'y a pas de guerre sans que l'on trouve dans le camp des vainqueurs des guerriers *défaits*... Heureux encore lorsque des cendres de leur vie, l'œuvre renaît comme un phénix.

ROBERT KANTERS.

« Nous ne sommes pas seuls » par Serge Montigny

● *L'ambition est toujours égoïste.*

CE roman fut écrit sans hâte. On le lira avec la même tranquillité sérieuse. L'auteur a su donner à son récit le temps de la durée romanesque. Les faits tiennent en deux périodes de cinq jours qu'un intervalle de deux ans sépare, exposition et dénouement de l'histoire la plus simple du monde, qui est celle de l'impossibilité d'être seul, en dépit ou peut-être à cause de ce sentiment d'égoïsme qui accompagne les diverses formes de l'ambition.

Le récit a pour cadre l'Angleterre et Londres y est suggérée, plutôt que décrite, de la même façon que les personnages sont Anglais par le cœur plus que par l'esprit. On sent qu'ils ont grandi sur les bords de la Seine. Ils sont cinq, trois femmes et deux hommes que l'auteur tire avec dextérité de milieux différents : Mathilde et Hersey, son mari, maître de la presse ; Kathy, fiancée de Douglas, jeune écrivain qui sera le personnage central du livre et, pour finir, une prostituée, Maggie.

C'est autour de Douglas que tournent tous les autres. Ce jeune homme a l'ambition d'écrire en même temps que le désir de trouver le confort intellectuel dans la dépendance des autres. Cette naïveté acquise — parfois chèrement — lui permet de mettre sur le même plan le mensonge et la sincérité, c'est-à-dire de continuer à écrire. L'auteur a d'ailleurs la même vertu que celle de son personnage principal, c'est-à-dire la patience et le goût d'écrire.

ANDRE DALMAS.

(1) Ed. du Seuil, 285 pages, 750 francs.

Romain Gary :
" Mon Morel des Racines du Ciel a été assassiné ".

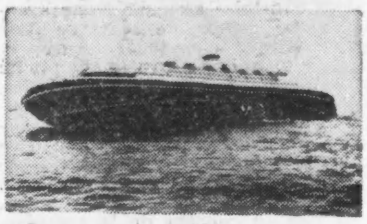
"Je ne connaissais pas l'existence de Matta lorsque j'écrivais " Les Racines du Ciel ". Je ne savais donc pas que mon Morel, le défenseur des éléphants et de l'homme, existait vraiment. Dans mon roman, à la fin, Morel s'échappe et s'enfonce dans la forêt pour continuer la lutte. Dans la vie, Raphaël Matta a été tué, laissant une veuve et deux enfants ".

Ainsi s'exprime Romain Gary dans la préface du récit bouleversant que viennent de publier les Editions del Duca sous le titre "LE CREPUSCULE DES HOMMES ". L'auteur, le journaliste Jacques Guillaume, fut l'ami et le confident de Raphaël Matta. On verra la foi qui animait cet homme hors-série, qui depuis cinq ans dans la vaste Réserve de la Côte d'Ivoire consacrait le meilleur de lui-même à la protection de la Nature. On saura également dans quelles conditions, à cause de quelles lâchetés et complicités, il est tombé, le 16 janvier 1959, le corps criblé de flèches empoisonnées, le crâne brisé à coups de casse-tête. Car "LE CRÉPUSCULE DES HOMMES " n'est pas seulement l'évocation d'une grande figure, c'est aussi un terrible " dossier " dont il pourrait être question au procès d'Abidjan.

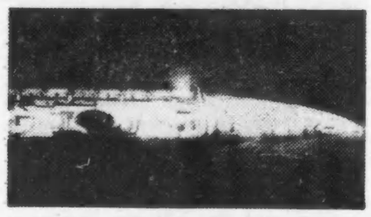
del DUCA PARIS

un livre sensationnel:

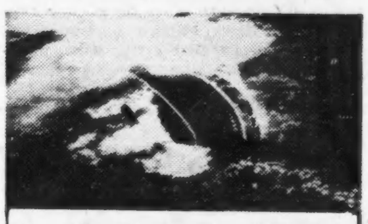
le récit bouleversant



d'un des plus terribles



drames de la mer, et



la vérité enfin révélée sur ses causes jusqu'ici mystérieuses

LE DRAME DE L'ANDREA DORIA
par Alvin MOSCOW

un volume illustré de la collection
CE JOUR LA
qui fait revivre, heure par heure, comme si vous y étiez, les grandes journées dramatiques de l'Histoire

ROBERT LAFFONT

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
500 francs
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

EDITIONS
PRÉSENCE AFRICAINE

Sékou TOURE
EXPERIENCE GUINEENNE ET UNITE AFRICAINE
(Préface d'Aimé Césaire).. 1.200
LA GUINEE ET L'EMANCIPATION AFRICAINE 1.000
Gunnar MYRDAL
THEORIE ECONOMIQUE ET PAYS SOUS-DEVELOPPES
(traduit de l'anglais) 850
Cheikh Anta DIOP
L'UNITE CULTURELLE DE L'AFRIQUE NOIRE
(Domaines du Patriarcat et du Matriarcat dans l'Antiquité classique) 1.000
...dans cet ouvrage l'auteur analyse la structure de la famille africaine et de la famille aryenne et essaie de démontrer que la base matriarcale sur laquelle repose la première n'est point universelle malgré les apparences.
En vente : 42, rue Descartes - PARIS (5°)
ODE. 57-69 - C.C.P. 5934-26

« Le Dernier Voyage du Port-Polis » par André Kedros

● *A mi-chemin entre la bête et l'ange.*

NI roman d'aventures, ni non plus poème, « Le Dernier Voyage du *Port-Polis* » (1), roman d'André Kédros, écrivain d'origine grecque, est un hymne à la mer. Un hymne — et je n'écris pas ce mot *grec* au hasard — c'est-à-dire un chant à la Divinité... Certes, l'histoire est celle d'une aventure : une compagnie arme un très vieux bateau, chèrement assuré, et l'envoie au suicide avec la complicité du capitaine. Sur la route des Indes, à tel endroit, sur tels récifs. Le capitaine échouera et brisera la vieille carcasse. A la compagnie la prime d'assurance, à lui un pourboire de quelques milliers de dollars. L'équipage, composé de mercenaires des mers, n'est pas au courant de la combine, mais pressent que le « Port-Polis » est hanté par la mort, par leur mort.

Le navire foudroyé

Alors naissent les peurs, les inquiétudes, les soupçons fous et, sourde comme cette mort qui accompagne le vieux navire, la révolte. Lorsque la tempête éclatera, l'équipage tout entier l'affrontera et livrera à la mer déchaînée l'admirable combat des héros de la misère et de l'aventure. Combat désespéré des hommes contre la vieille maîtresse et la vieille ennemie qui ne les empêche pas — car il s'agit « d'honneur » — de signer une absurde pétition contre le capitaine au cœur de l'apocalypse, afin peut-être de ne pas mourir en mercenaires, mais en hommes. Le « Port-Polis » échappera à la tempête, mais son capitaine, lui, n'échappera pas à l'aveu. Quelque chose — qui n'est ni la morale, ni la bonté, ni le remords — le poussera à se délivrer : oui, ce voyage devait être le dernier du « Port-Polis », son dernier voyage aussi, grâce aux dollars de l'assurance. Mais un dément mettra le feu aux cales et le navire sera foudroyé, non point par les flots ou par les hommes, mais — comme cela devait être — à travers le geste d'un dément, par le destin. Sur la mer, où disparaît l'épave, et qui brusquement devient « terrifiante d'immensité », il ne reste plus, à bord des canots piqués autour du léviathan disparu, que la dure fraternité des hommes.

Le chant de la mer

En ce temps où transatlantiques et tankers filent majestueusement sur des mers qu'ils ont domptées, en ce temps où le marin est devenu un fonctionnaire déshumanisé et le navire un hôtel ou une usine, Kédros nous parle d'hommes. Sous la trame solide de son histoire s'inscrit — en leur honneur — le chant et, si le mot n'était trop galvaudé et mis à toutes les sauces littéraires, je dirais *le message*. Voici un rafiot poussif qui, de toutes ses machines disloquées, halète vers les Indes, voici une tempête décrite dans sa fureur, voici les marins dont les passions, les peurs, les lâchetés et les espoirs sont brassés au rythme de cet hallucinant voyage. Voici un écrivain, enfin, qui nous dit le temps où l'homme était encore à mi-chemin entre la bête et l'ange, mesure de toutes choses. La mer — la Divinité — si elle est ici chantée, c'est pour que l'homme y prenne sa mesure. Kédros ne l'avoue pas, mais son propos est clair : « Le Dernier Voyage du *Port-Polis* » est aussi celui de nos rêves, de nos anciennes morales et, avant que les futurs matins, après les tempêtes, ne déchirent les nuits, Kédros nous demande de ne pas oublier que l'homme de demain, s'il veut continuer à mériter son nom et son humanité, devra aussi ressembler à son frère glorieux et misérable d'avant l'aurore.

J. C.

(1) Albin Michel, 240 p., 675 F.

LE CHOIX DU MOIS

Parmi les ouvrages publiés entre le 1er et le 31 octobre, nous avons retenu :

Romans français

Ceux qui s'intéressent à la nouvelle littérature liront

● RENÉ DE OBALDIA : « Le Centenaire » (Plon).
L'autobiographie rêvée d'un vieillard.

Ceux qui préfèrent la forme classique :

● ANTOINE BLONDIN : « Un singe en hiver » (Table Ronde).
Le roman de l'alcoolisme.

● BRUNO GAY-LUSSAC : « L'Examen de Minuit » (Gallimard).
Un homme choisit le mal.

Romans étrangers

● FREDERICK BUECHNER : « Le Retour d'Ansel Gibbs » (Fayard).
Un homme politique américain, réplique de Stevenson, au milieu des intrigues, vu par un des grands espoirs de la jeune littérature d'outre-Atlantique.

Politique

● CHARLES DE GAULLE : « Le Salut » (Plon).
Une histoire qui nous concerne tous.

Mémoires

● JULES MICHELET : « Ecrits de jeunesse » (Gallimard).

Arts

● MICHEL SEUPHOR : « La sculpture de ce siècle » (Ed. du Griffon).

Poésie

● L'AMOUR NOIR, textes recueillis par Albert-Marie Schmidt (Ed. du Rocher).
Des poèmes du XVIe siècle qui annoncent le surréalisme.

Histoire

● GARCILASO DE LA VEGA : « Les Commentaires royaux ». (Club des Libraires).
Un descendant des Incas qui vécut au XVIe siècle raconte l'histoire de ses ancêtres.

« L'Aigle et le Cheval » par René Hardy

● *Un western.*

APRES les nouvelles de Hemingway sur le monde des courses et les pages de Faulkner sur les hippodromes américains (dans « Parabole »), il faut beaucoup de courage pour s'attaquer à pareil sujet.

Faut-il s'incliner devant le courage malheureux de René Hardy ? « L'Aigle et le Cheval » (1), est un roman assez sentimental, dont le héros, John le Fier, ne semble pas être autre chose qu'un fier-à-bras, plus simplet qu'orgueilleux.

Le dit John le Fier a été ruiné, vingt ans plus tôt, par un incendie et parce que sa « fierté » lui interdisait de faire assurer son ranch (!). Auparavant, il avait été le richissime propriétaire de la plus belle écurie de courses de la région. Maintenant, après avoir traîné misère aux quatre coins de la Grande Prairie, il revient au champ de courses de San Diego (Californie) avec *le* cheval qu'il a élevé en secret, en se privant de tout, dans le désert.

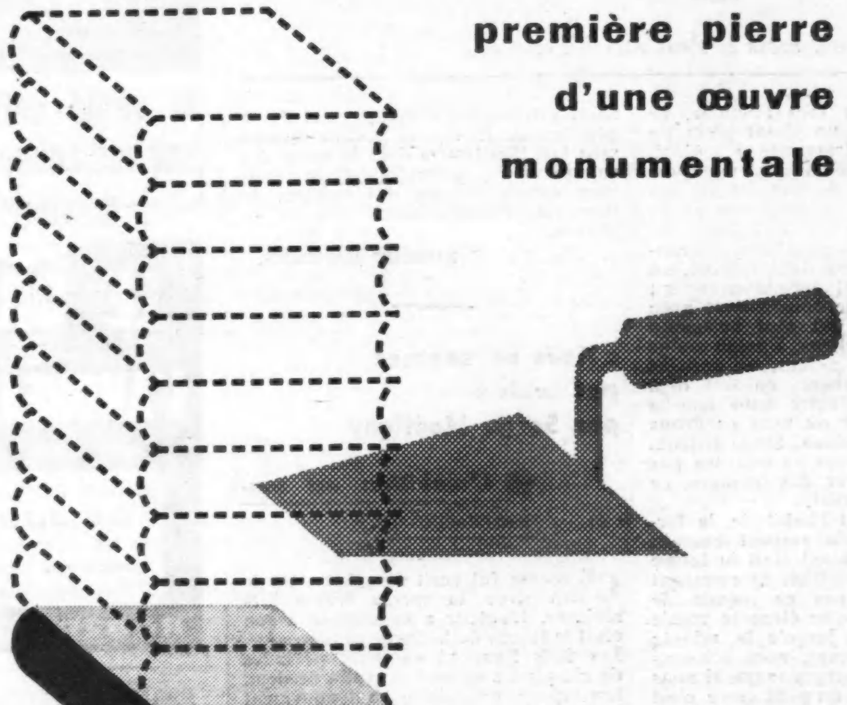
Il est accompagné du petit Indien qui lui servira de jockey.

Tous les éléments d'un film de la série B sont là : l'indomptable vieillard, le noble animal et le chef enfant. Ce tableau attendrissant permet de deviner la suite : l'enfant gagne la course, le vieillard en meurt et le cheval est probablement partagé entre la joie du triomphe et la douleur de perdre son maître ; mais l'auteur ne nous le dit pas.

M. L.

(1) Ed. Denoël, 203 pages, 690 F.

première pierre d'une œuvre monumentale



en 10 volumes

GRAND LAROUSSE encyclopédique

paraît actuellement par fascicules

format maniable (21×27 cm) ; lisibilité parfaite ; éblouissante illustration ; mise en page nouvelle ;

tous les mots de la langue française ; toutes les connaissances du passé et du présent, y compris les découvertes les plus récentes dans tous les domaines ;

la plus brillante collaboration jamais réunie (700 spécialistes) ; des moyens techniques ultra-modernes...

font de cet ouvrage un instrument d'information et de culture unique au monde.

FACILITÉS EXCEPTIONNELLES DE SOUSCRIPTION • CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Fiévreuses recherches

Les fouilles se poursuivent jour et nuit pour dégager les vestiges de l'antique cité de Parabellum. Dès que le soleil s'est couché derrière les statues sacrées qui défendent l'accès du temple, la mission poursuit la lecture des inscriptions funéraires à la lumière de boîtiers Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« Libera me » : pourquoi ce tam-tam, mon Père ? — Caryl Chessman : nous étions honteux. — Les ménagères anglaises : que c'est étrange.*

« J'AI vu ça, moi ! » C'est le mot que devant chaque scandale, un académicien octogénaire, dans je ne sais plus quel roman d'Alphonse Daudet, répète avec ravissement. Eh bien ! c'est mon tour de le redire, mais sans la moindre complaisance, je le jure : « J'ai vu ça, moi ! »... J'ai vu ce spectacle inconcevable et qui pourtant a été conçu, le 2 novembre, jour des Morts, par Mme Lucienne Bernadac. Le corps de ballet de l'Opéra a dansé sur l'air du « *Libera me, Domine* ». Non, il est vrai, sur le chant de la liturgie. C'est le R.P. Martin qui en a composé la musique. Il est bien dommage que ce Révérend Père ne soit pas bénédictin. Mon « j'aurai vu ça, moi ! » aurait atteint le zénith d'une sombre délectation. Mais enfin il s'agit d'un Oratorien. Je ne crois pas que l'Oratoire ait jamais mis l'infini dans la liturgie. On s'y montre volontiers moderne. Ecoutez les propos de ce Révérend Père : « Même en matière religieuse, je considère que ne pas faire de musique moderne, c'est-à-dire adaptée à notre époque, c'est avilir l'esprit public ; assez de beaux cadavres de musique ancienne. Vive les œuvres modernes ! » Le « *Libera me* » du Révérend Père Martin est moderne, nous n'en saurions douter : l'orchestre comporte un tam-tam nègre. Ainsi vous voyez ! Le recours au tam-tam nègre semble avoir beaucoup impressionné Mme Lucienne Bernadac qui croit y discerner une date dans l'histoire de la musique religieuse. Je le veux bien. Le Révérend Père Martin est clerc en cette matière-là aussi.

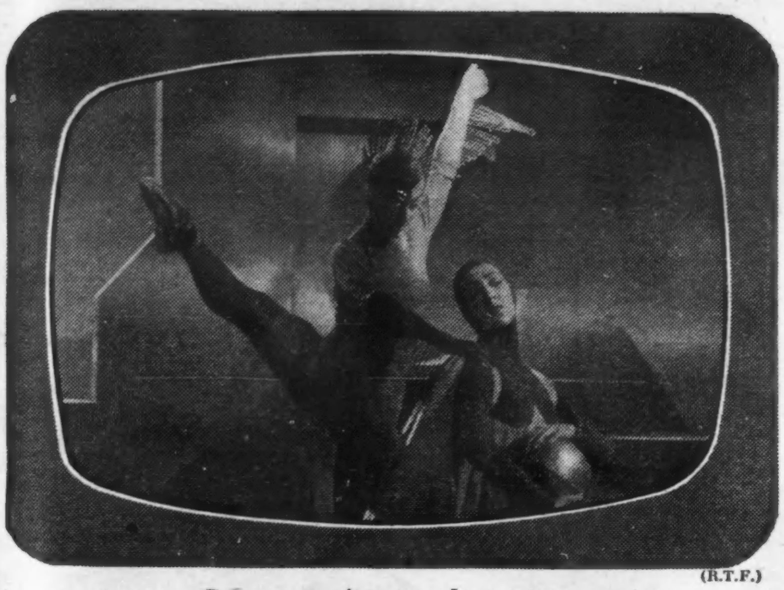
Mais je le demande en confidence à notre ami Clarendon, la batterie classique de l'orchestre n'aurait-elle pu donner très exactement ce que donne le tam-tam ? Alors pourquoi ce tam-tam, mon Père ? Auriez-vous un goût particulier pour le tam-tam ?

Vous allez me demander : « En quoi vous gêne-t-il, mon tam-tam ? » C'est qu'il ne rythme pas seulement la supplication du « *Libera me* ». Il accompagne des danses qui, à première vue, n'ont rien de liturgique. Ah! mais non ! J'en demande pardon à ce Révérend Père qui a cru de bonne foi, bien sûr, que la créature dansante est faite à souhait pour nous entraîner à la plus haute contemplation. Mais ce corps de ballet était trop agréable à regarder ; il était là en chair et en os ; et les os auraient fort convenu à une danse macabre, je vous l'accorde. Mais pour une omoplate, pour une clavicule à peine entrevues, que de rondeurs aimables ! J'ajoute que la danse m'a paru belle et fait le plus grand honneur aux artistes et à M. Jean Corelli qui l'a réglée. Elle m'aurait beaucoup plu sans ce « *Libera me* » qui retentissait ce soir-là, au-dessus de ces corps dénudés, non plus comme une menace mais comme une plainte indignée.

Nous ne frémissions plus, nous les chrétiens d'aujourd'hui, à l'exemple de nos pères d'il y a mille ans : « Dans l'attente du jugement et de la colère à venir. » Nous avons appris à avoir confiance, nous ne doutons plus de l'amour de Dieu pour les hommes et pour chacun de nous ; nous croyons savoir ce que signifie « s'endormir dans le Seigneur »... Mais, mon Révérend Père, ce qui risquerait, il me semble, d'attirer sur nous le feu du ciel... Je m'arrête ici. De quoi parlerai-je après cela ?

(A. P.)

CARYL CHESSMAN.
Un monde absurde.



(R.T.F.)

DEUX INTERPRÈTES DE « LIBERA ME ».
Une plainte indignée.

★

AVEC « Cinq colonnes à la une », nous ne sortons pas de ce monde absurde où un religieux fait danser le corps de ballet de l'Opéra sur l'air du « *Libera me* », en l'honneur des fidèles défunts. Pourquoi un condamné à mort en sursis ne donnerait-il pas une conférence de presse quelques heures avant son exécution ? C'est précisément à cela que nous avons assisté. Et pourquoi un des journalistes présents ne demanderait-il pas à ce condamné s'il est partisan de la peine de mort ? Et c'est précisément cette question qui lui a été posée ! Un autre journaliste s'informe avec une aimable curiosité : « Que ressentez-vous ? » Il est vrai que cela se passe aux Etats-Unis, mais pourrait se passer n'importe où. Et nous, même en tant que téléspectateurs, nous étions honteux d'être là.

Le document le plus significatif (ils le sont tous) de « Cinq colonnes à la une », ce fut la question posée dans les rues de Londres par un reporter aux ménagères et aux ouvriers : « Pour qui avez-vous voté ? » Tout ce menu peuple avait voté conservateur. Nous touchons ici au phénomène le plus étrange, le moins prévu et d'ailleurs le moins prévisible et qui a changé la politique de l'Occident. Ce ne sont pas les erreurs tactiques des partis de gauche qui ont entraîné leur défaite, mais l'attachement des ménagères à toutes les merveilles de l'art ménager et leur horreur de la grève — pour tout dire : leur conservatisme forcené. Tout de même, que c'est étrange ! Nous voyons sur notre petit écran un vieux lord dans sa luxueuse demeure, entouré de serviteurs déférents, qui nous déclare qu'il est conservateur parce qu'il tient à conserver les bonnes choses. Et puis dans la rue, voici tout un peuple affairé qui se prépare à voter pour le vieux monsieur dans son vieux salon, entouré de ses vieux portraits. Ainsi va le monde.

FRANÇOIS MAURIAC.

(Rapho.)

UN CONSERVATEUR ANGLAIS.
Un attachement forcené.

Le dimanche 15 novembre
à 22 h. 30
sur FRANCE I
l'émission de Jacques DUPUIS
POÈTES OUBLIÉS AMIS INCONNUS
évoquera le souvenir de
Jean-Claude DIAMANT-BERGER

L'ÉCOLE SOCIALISTE DES JEUNESSES SOCIALISTES AUTONOMES DE LA SEINE
fonctionne depuis le 8 novembre le dimanche matin de 9 heures à 12 heures
I. - Les luttes de classes en France de 1936 à 1945.
II. - Les principes de l'économie politique marxiste.
S'inscrire aux J.S.A., 8, rue Henner

Mots croisés n° 213

213	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3						■		
4			■					
5						■		
6							■	
7					■			
8				■				
9								
10								

HORIZONTALEMENT. — 1. Ce qu'elle vend a plus ou moins été foulé. — 2. Ronge en Amérique, sans avoir de rapports avec l'érosion. — 3. Profite de l'inconscience d'autrui pour verser le sang. C'est la vitesse multipliée par le temps. — 4. Redoublé, donne un adjectif ou un adverbe, l'un et l'autre très employés. Opération qui exige bonne vue, mais non d'être en vue. — 5. Fait parfois l'objet d'une mise aux enchères qui échappe totalement au contrôle des prix. Permet les lignes de rappel. — 6. Bassins ouverts dans un port. — 7. La plus grande de cinq, très inégales. Préfixe qui peut marquer l'éloignement ou bien la superposition. — 8. Malgré son sens, ce préfixe intéresse moins le démocrate que le physicien. Existe. — 9. Cette femme passe souvent la main dans le dos. — 10. Rauque.

VERTICALEMENT. — 1. Est-il vraiment vexé, quand on le traite de chameau ? — II. Remettre en état pour le Temple, plutôt que pour la cérémonie. — III. Celui du passeport n'est pas toujours le plus cruel. Champion d'escrime français. — IV. Dont l'étanchéité est relative. Numéro d'ordre d'un Bon. — V. Pas propre au sens propre. Le demi n'est pas un caïd. — VI. En épelant, pas abandonné. Parti. — VII. Unit durablement, grâce à sa tête. L'aplomb n'y est pas général. — VIII. Placée provisoirement entre deux transports.

212	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	D	R	E	S	S	A	G	E
2	R	A	P	A	■	G	I	N
3	O	R	I	G	I	N	A	L
4	M	E	C	E	N	E	■	I
5	A	T	E	■	S	A	C	S
6	D	E	■	M	E	U	R	E
7	A	S	T	E	R	■	E	M
8	I	■	O	L	E	A	T	E
9	R	A	G	O	N	D	I	N
10	E	V	E	N	T	E	N	T

Solution du n° 212

LA REVUE
SPORT CÉRÉBRAL
vous offre tous les quinze jours
LES MOTS CROISÉS
LES PLUS AGREABLES
En vente dans tous les kiosques
Spécimen gratuit sur demande
140, bd Saint-Germain
PARIS (6e)

TÉLÉVISION

Comment devenir millionnaire

● *Harold Flender, 35 ans, un des meilleurs jeunes écrivains de la télévision américaine, explique l'affaire des jeux truqués (les « quiz shows »), qui a pris aux Etats-Unis les dimensions d'un scandale national.*

L'Express. — Toute la presse, en France comme aux Etats-Unis, a parlé de l'affaire Van Doren et du scandale des jeux à la télévision américaine. Pouvez-vous nous expliquer les origines de ce scandale et nous dire pourquoi il a eu un tel retentissement et pourquoi il semble avoir ébranlé la télévision américaine tout entière ?

H. Flender. — Il est de fait que ce scandale est un des plus grands qu'aient connus les Etats-Unis. Son retentissement s'explique par la place que tient la télévision dans la vie américaine. En une quinzaine d'années, elle a pris un tel développement qu'il y a aujourd'hui un poste dans 90 % des foyers américains (1). La radio est complètement morte. Les gens ne l'écoutent plus que dans leur voiture. Et la plupart des programmes de radio ne sont plus que des programmes de « disc jockeys », c'est-à-dire composés uniquement de disques, avec un seul présentateur.

Quant à la télévision, elle est présente à toutes les heures de la journée. Les émissions commencent à 6 heures du matin pour se terminer à 1 h. 30 ou même à 3 heures le lendemain. Elles sont ininterrompues et vous pouvez prendre la télévision de n'importe quel point du territoire américain. C'est vous dire qu'un tel scandale a une importance nationale. Du reste, le Président Eisenhower lui-même y a fait allusion dans deux conférences de presse.

Duperies

— Qu'a-t-il dit ?

H. Flender. — Il a affirmé qu'on avait traité le public américain d'une « manière terrible ». Il est certain que la télévision faisait preuve d'un véritable mépris à l'égard des téléspectateurs. Un grand nombre d'émissions n'étaient que des duperies. De nombreuses interviews, par exemple, étaient présentées comme si elles étaient diffusées en direct, alors qu'elles avaient été longuement répétées. Et ceci était vrai même d'interviews sérieuses comme celles qui étaient publiées dans le cadre de l'émission sur les Nations Unies. Les délégués connaissaient à l'avance les questions qu'on leur poserait. Il n'y a évidemment aucun mal à cela : encore faudrait-il en avertir le public. De même, on voyait des journalistes commenter les nouvelles comme s'ils donnaient leur interprétation personnelle des événements, alors qu'ils lisaient sur un petit écran installé devant eux un texte qui avait été écrit par une autre personne. Autre exemple encore : des émissions prétendument publiques interrompues par des rires et des applaudissements qui étaient en fait des rires et des applaudissements « en conserve », c'est-à-dire enregistrés sur bande.

— Des mesures ont-elles été prises contre ces pratiques ?

H. Flender. — Oui. Le C.B.S., par exemple, a interdit toutes les émissions de ce genre. Naturellement, il y aura toujours des émissions répétées et des émissions qui seront un spectacle avec une part d'illusion. Il serait difficile de faire un western avec des cow-boys qui se tireraient dessus avec de vraies balles. Encore que, pour ma part, j'aimerais bien qu'ils s'entretuent tous et qu'on ne parle plus de westerns. Et je ne suis pas le seul. Mais ce qu'il faut, je le répète, c'est que le public sache à quoi s'en tenir. Sinon, la télévision ne se lavera pas des soupçons qui pèsent actuellement sur elle à la suite du scandale des « quiz shows ».

— Quelle était la place de ces « quiz shows » dans les programmes ?

H. Flender. — Ils étaient les émissions les plus populaires, celles qui étaient suivies par le plus grand nombre de téléspectateurs, et c'est bien pour cela que le scandale a eu un tel retentissement.

— A quoi mesurait-on cette popularité ?

H. Flender. — On sait qu'ils se trouvaient parmi les dix programmes les plus suivis. Chaque compagnie enquête en effet parmi les téléspectateurs pour connaître l'audience de telle ou telle émission. Il existe deux systèmes. Le premier consiste, au moment où passe une émission, à téléphoner à un échantillonnage de spectateurs pour leur demander ce qu'ils regardent à ce moment-là sur leur petit écran. Un autre système consiste à installer de petits compteurs sur un certain nombre de postes dûment sélectionnés, afin d'enregistrer le choix des téléspectateurs. De fait, ce système de classement est une des plaies de l'industrie, parce que personne ne lui fait confiance et pourtant tout le monde en tient compte. Si une émission est mal classée, elle disparaît.

Des « gens ordinaires »

— Combien y a-t-il de « quiz shows » ?

H. Flender. — Au moins une vingtaine !

— Et les plus célèbres sont ?

H. Flender. — Le jeu des « 64.000 dollars », le jeu des « vingt et une questions » et « Tic-Tac-Dough ».

— Van Doren était un des concurrents du jeu des « vingt et une questions », n'est-ce pas ?

H. Flender. — Oui. Parlons-en un peu de ce Van Doren ! Il est vrai que son père, Mark Van Doren, était un grand écrivain et un grand poète, que son oncle est un des meilleurs biographes américains. Mais j'avoue que je comprends mal ce battage que l'on fait autour du discrédit qu'il aurait jeté sur les intellectuels. Ce n'est pas parce qu'il est d'une famille d'intellectuels, ou même parce qu'il était répétiteur d'anglais à l'Université Columbia, qu'il est lui-même un intellectuel. Il n'a jamais rien écrit, et je pense même que c'est parce qu'il n'était pas un intellectuel et qu'il avait envie de s'en sentir un qu'il a participé à ces jeux.

Je crois que nous touchons ici au cœur de la question. Même si Van Doren n'était pas un intellectuel, il avait une certaine instruction, plus d'instruction que la plupart des concurrents qui participent à ces jeux et qui sont des chauffeurs de taxi, des cordonniers, des facteurs, bref, des « gens ordinaires ».

Ce sont ces gens ordinaires qui sont les héros des « quiz shows » : les téléspectateurs peuvent parfaitement s'identifier à eux, s'imaginer que ce qui arrive aux concurrents peut aussi leur arriver à eux, téléspectateurs. Nous retrouvons ici la tradition du « self made man », de la fortune bâtie du jour au lendemain. Il y avait de très nombreux romans sur ce thème au début du siècle et, de fait, si la chose n'arrivait pas souvent, du moins se produisait-elle plus fréquemment qu'à présent. Aujourd'hui, chacun sait qu'il n'est pas facile de devenir millionnaire du jour au lendemain.

Pour devenir millionnaire, il faut un « truc ». Le truc, c'est d'avoir quelques petites connaissances : et du jour au lendemain vous voilà non seulement riche, mais célèbre. C'est une nouvelle forme du mythe de Cendrillon, et elle illustre parfaitement une certaine mentalité américaine. Il y a un proverbe américain qui dit : *« Inventez une meilleure souricière et vous aurez le monde à vos pieds. »* C'est la même chose. Vous participez à un « quiz show », vous répondez aux questions les plus absurdes du monde, à des questions auxquelles

(Charpentier)

Harold Flender a « L'Express ».
« Inventez une meilleure souricière et vous aurez le monde à vos pieds. »

(1) En France : 10 %.

Si vous songez à la santé de vos enfants pensez SPORTS D'HIVER
JOIE ET DÉTENTE
Nombreuses stations en France et à l'étranger
Nous vous recommandons particulièrement
SUISSE : LEYSIN (1.250 m.) - MONTANA
FRANCE : ST-GERVAIS (900 m.) SAMOENS (750 m.)
ITALIE : VALTOURNANCHE (1.500 m.) BREUIL CERVINIA (2.000 m.)
AUTRICHE : SOLDEN (1.450 m.) SEEFELD (1.200 m.)
Séjour de 12 jours de PARIS à PARIS à partir de 24.900 francs
COMITE D'ACCUEIL PARISIEN POUR LE DEVELOPPEMENT DU TOURISME
16, r. de la Banque, Paris-2e. Mo Bourse. GUT.29-60
Demander notre brochure pour adultes et spéciale pour enfants

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
PARDESSUS et 7/8
CACHEMIRE, POIL DE CHAMEAU TWEED D'IMPORTATION
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

(A.P.)

TROIS ATTITUDES DE CHARLIE VAN DOREN.
« Quelle est la période de gestation des éléphants ? »

personne ne s'intéresse et, hop, vous voilà un héros.

J'ai entendu, par exemple, poser les questions suivantes : « *Quels étaient les surnoms donnés par les aviateurs américains aux six principaux appareils utilisés pendant la dernière guerre ?* » « *Quelle est la période de gestation des éléphants ?* » Qui connait la période de gestation des éléphants ? Les éléphants eux-mêmes l'ignorent. Et pourtant, chacun sait qu'ils ont une mémoire fabuleuse.

— Croyez-vous que l'identification au concurrent était la seule raison du succès des « quiz shows » ? Ne croyez-vous pas qu'il y avait aussi un élément de suspense ?

H. FLENDER. — J'ai entendu quelqu'un dire : « *Je ne vais pas vivre jusqu'à la semaine prochaine !* » C'était mon oncle qui parlait et c'était à la fin d'un « quiz show ». Si vous voulez, je crois que les deux choses sont mêlées et que l'identification se fait à deux niveaux : le téléspectateur moyen s'imagine que lui aussi conserve sa chance de devenir riche et célèbre du jour au lendemain et, d'autre part, il se met dans la peau du concurrent comme s'il avait lui aussi à trouver la réponse.

« L'huile de serpent »

— J'ai lu qu'un journal américain avait procédé à une enquête demandant aux gens ce qu'ils auraient fait s'ils s'étaient trouvés dans la même position que Charlie Van Doren. Cinq personnes sur six, paraît-il, ont répondu qu'elles auraient fait comme lui. Qu'en pensez-vous ?

H. FLENDER. — Je ne crois pas que cela corresponde à la réalité. Je pense qu'en général les gens sont plus honnêtes que cela. Il faut en effet avoir déjà une mentalité très particulière pour accepter de se plier aux exigences d'un « quiz show ». Répondre en public à des questions idiotes est une expérience humiliante et il faut être un peu bizarre pour aller au-devant d'une telle humiliation. De plus, la cabine dans laquelle on se trouve pendant l'émission est une sorte de boite étanche, chromée, un vrai cauchemar climatisé, où du reste la climatisation ne marche pas toujours, de sorte qu'il y fait une chaleur étouffante. Bref, l'individu qui consent à participer à un « quiz show » est un individu qui a déjà assez peu de solidité pour qu'on puisse, dès le départ, le considérer comme sensible à la corruption.

Quand Xavier Cugat accepte de participer à une émission de ce genre, en sachant qu'elle sera truquée, c'est qu'il a bien décidé, une fois pour toutes, de faire feu, si je puis dire, de n'importe quelle forme de publicité. En revanche, les exemples sont nombreux de personnalités connues qui ont refusé de se prêter à cette expérience : ainsi Orson Welles.

— Quels sont, selon vous, les responsables de cet état de choses ? Les producteurs ou les commanditaires ?

H. FLENDER. — Les responsabilités sont partagées. Je peux vous citer un cas où une émission a été supprimée, non pas par les commanditaires, mais par la compagnie de télévision elle-même. C'était une émission musicale dont j'écrivais le scénario et le texte. Les critiques la trouvaient excellente, les commanditaires étaient tout à fait satisfaits. Mais bien qu'elle attirât douze millions de téléspectateurs, elle passait à une heure où les directeurs de la compagnie voulaient en avoir quarante millions. Ils l'ont supprimée. Il y a eu des milliers de lettres de protestations, il y a eu aussi des protestations des commanditaires et des critiques, mais rien n'y a fait.

La responsabilité des commanditaires est aussi grande. L'organisation actuelle a détourné la télévision de ses buts qui étaient, comme le prévoit la loi, d'être un moyen de communication utilisé dans l'intérêt général du public.

La télévision américaine dans son ensemble n'est aujourd'hui qu'un moyen de vendre. Elle est gérée non pas dans l'intérêt du public, mais dans l'intérêt des commanditaires. Tout se passe comme dans l'ancien temps, où les marchands ambulants attiraient la foule en faisant faire des danses lascives à une danseuse hawaïenne à demi nue : quand la foule s'était rassemblée, la danseuse disparaissait et le marchand se mettait à vendre de « l'huile de serpent ».

« VARIETY », L'HEBDOMADAIRE DE L'INDUSTRIE DU SPECTACLE.
Un enjeu de 65 millions de dollars.

Curieuse euphorie

C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui avec la télévision. Ce qu'on appelle les émissions n'est utilisé que pour attirer la foule et permettre aux commanditaires de vendre leur « huile de serpent ». La comparaison va même plus loin : les produits vendus grâce à la télévision ne valent guère mieux, en général, que l'huile de serpent. Les fabricants de cigarettes sont ainsi parmi les plus importants commanditaires de la télévision. Ce n'est pas parce que je fume le cigare — j'ai très longtemps fumé la cigarette — mais il est bien évident que les cigarettes n'ont pas une grande utilité, sinon peut-être celle de provoquer des cancers. Pourtant, si vous en croyez la publicité de la télévision, les cigarettes vous calmeront les nerfs et attireront dans vos bras la superbe blonde assise à côté de vous sur la plage qui vous demandera du feu en vous voyant fumer.

C'est comme ce médicament vendu par la société de produits pharmaceutiques qui commanditait un des principaux « quiz shows » : il était censé lutter contre « le vieillissement du sang » — comme si une telle chose existait ! — et vous donner un sentiment d'euphorie. Or, les gens avaient bien un sentiment d'euphorie en buvant ce produit, mais c'était parce qu'il contenait de l'alcool.

— Dans l'article qu'il a consacré récemment à la télévision, Walter Lippmann a écrit qu'il faudrait que l'une des chaines de télévision fonctionne comme un service public, en cherchant non pas à faire des émissions populaires, mais de bonnes émissions. Une telle chaine, ajoutait-il, devrait être subventionnée comme le sont beaucoup d'autres institutions, comme les écoles, les universités, les hôpitaux et les laboratoires de recherches. En France, nous avons une télévision qui fonctionne comme un service public et nous n'en sommes pas toujours satisfaits. Pensez-vous qu'une réforme comme celle proposée par Walter Lippmann puisse être une bonne chose ?

H. FLENDER. — Je pense que ce serait une excellente idée. Nous avons déjà de très bons programmes culturels aux Etats-Unis, qui pourraient ainsi être développés. Actuellement, la plupart sont diffusés dans le « ghetto intellectuel » du dimanche après-midi, au moment où tous les gens sont sortis pour aller prendre l'air, si on peut appeler « prendre l'air » le fait de passer cinq ou six heures sur les routes dans les encombrements.

— Pourquoi ces programmes sont-ils diffusés à cette heure-là ?

H. FLENDER. — Parce que le dimanche après-midi est considéré comme un mauvais moment d'émission, du fait même que les gens ne sont pas chez eux. Les stations de télévision qui sont obligées par la loi de consacrer 20 % de leur temps à des émissions d'intérêt public préfèrent diffuser ces émissions aux heures « creuses ». Il y avait aussi une excellente émission culturelle qui passait à 6 h. 30 du matin. Elle était consacrée à la littérature. Malgré cette programmation insensée, elle a eu énormément d'influence. Quand elle a parlé de « Guerre et Paix » et de « Le Rouge et le Noir », il a fallu faire des nouvelles éditions de ces livres. Imaginez l'influence qu'une telle émission pourrait avoir si elle passait le samedi soir à 21 heures !

« Plaire à la masse »

— Si vous aviez une chaine comme celle que recommande Walter Lippmann, qu'arriverait-il aux autres ?

H. FLENDER. — On peut imaginer — du moins je l'espère — qu'elles s'efforceraient de concurrencer la qualité des émissions non commerciales. Nous avons, du reste, à New York, une station d'émissions qui dépend de la ville et dont les programmes sont d'un très bon niveau. Henry Miller y a fait par exemple une série de conférences il y a quelques mois. Cette station ne passe aucune publicité. La ville est très contente.

La difficulté est que la télévision commerciale ne se contente pas de douze millions de téléspectateurs, elle en veut cinquante millions. Elle vise donc bas. Elle veut absolument atteindre la masse.

Cette notion de masse est du reste curieuse. Souvent, je parle avec des chauffeurs de taxi, des égoutiers ou des gardiens de square de certaines émissions très populaires. Ils me disent qu'ils les trouvent complètement stupides, mais ils ajoutent :

« Elles semblent plaire à la masse. »

— Si vous avez une télévision subventionnée, comment empêcher qu'elle soit utilisée pour la propagande ?

→

GENTLEY
Tailleur
QUINZAINE SPÉCIALE DU PARDESSUS
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

H. FLENDER. — C'est évidemment une question très importante et je pense que l'un des avantages de la télévision privée est qu'elle échappe à ce danger. Mais une télévision subventionnée devrait avoir une charte, comme c'est le cas pour cette station new-yorkaise dont je vous parlais. Le mieux serait sans doute d'avoir à la fois une télévision privée et une télévision officielle, la télévision commerciale fonctionnant par exemple comme en Grande-Bretagne, où les commanditaires et les agences de publicité n'ont pas le droit d'intervenir dans le corps des émissions. Ils achètent un certain temps de passage et la publicité est limitée, disons à deux minutes avant le programme et deux minutes après.

Tout n'est pas pourri

— Croyez-vous que le scandale actuel puisse amener des inculpations et le vote de lois nouvelles ?

H. FLENDER. — Des inculpations, ce n'est pas impossible, et notamment pour « parjure », ce qui correspond aux Etats-Unis à la notion d'outrage à magistrat. Quant à des lois nouvelles, je ne pense pas. Leur arsenal est suffisant pour réprimer les abus. Il existe une commission fédérale des communications : elle n'a pas été tout à fait à la hauteur de sa tâche. Il suffit, à l'avenir, qu'elle se montre plus ferme et développe ce qu'il y a de bon. Parce qu'il est juste d'ajouter, après toutes ces critiques, que tout n'est pas pourri dans la télévision américaine.

Pour prendre un exemple, certains des meilleurs films américains de ces dernières années, comme « Marty », « La Nuit des Maris » ou « Douze hommes en colère », ont d'abord été des pièces écrites pour la télévision. La télévision donne d'admirables concerts comme ceux de Leonard Bernstein et du New York Philharmonic Orchestra. Elle a présenté des opéras de Gian-Carlo Menotti et fait, du reste, en général, une bonne place à l'opéra. Il y a aussi de nombreuses émissions pédagogiques : c'est en regardant la télévision que j'ai appris le français. Mais c'est surtout dans le domaine de l'information et des affaires publiques qu'elle a fait du bon travail. L'un de ses hauts faits est d'avoir, par exemple, porté un coup terrible au sénateur McCarthy, au moment où celui-ci paraissait encore tout-puissant : je pense à cette émission d'Ed Murrow où celui-ci, le premier en Amérique, a courageusement démasqué McCarthy comme un démagogue et un menteur. Je peux aussi citer une émission qui passe sur la chaîne 13 et qui est intitulée « Open End ». Il s'agit d'un débat auquel sont régulièrement invités des journalistes étrangers et dans le cadre duquel ils sont absolument libres de critiquer l'Amérique — et ils ne s'en privent pas. Le Président Eisenhower lui-même a été très souvent attaqué, de la manière la plus personnelle et la plus violente.

Autre exemple du courage de la télévision américaine : c'est contre la volonté expresse de la Maison Blanche que le Columbia Broadcasting System a diffusé la première interview de Krouchtchev.

Ce qu'il faut se rappeler, c'est que les « quiz shows », malgré leur importance, ne sont pas toute la télévision américaine, pas plus du reste que les westerns ou les films de violence.

CHARLIE VAN DOREN ET MOI

par ORSON WELLES

LE producteur du « quiz show » n'était pas un Mike Todd. Il n'avait pas ce dynamisme, ce bagout et ce charme que nous attribuons volontiers aux producteurs de spectacles new-yorkais.

Il était encore jeune, plutôt chauve, il portait des lunettes et il avait une voix douce. Il aurait pu être expert-comptable ou professeur. Il gagnait des millions de dollars — mon agent m'en avait donné sa parole.

Mais mon agent n'assistait pas à l'entretien. Cela m'avait paru curieux : les agents assistent toujours aux entretiens, ne serait-ce que pour justifier les 10 % qu'ils prélèvent sur le salaire d'un artiste.

Mon agent — l'un de mes agents — m'avait téléphoné pour me fixer le rendez-vous.

devant une caméra de télévision, un jeu auquel j'étais sûr de perdre.

— *Vous êtes trop modeste*, me dit mon agent (ce qui prouve bien que les agents disent n'importe quoi). *Voyez le producteur. Qu'est-ce que vous risquez ? Il est prêt à vous faire des propositions fabuleuses.*

Le rendez-vous fut fixé au lendemain matin à mon hôtel. Cela se passait il y a trois ou quatre ans, au moment où l'hystérie des « quiz shows » était à son maximum — je veux dire qu'on en parlait à peu près autant qu'en ce moment, mais pas tout à fait de la même façon.

— *Ce dont nous avons besoin en ce moment*, me dit le producteur, *c'est d'un*

ORSON WELLES. (Holmès)
« Que savez-vous de Napoléon ? »

— *C'est un des plus importants « quiz shows »*, m'avait-il dit, *et ils ont très envie de vous avoir. Vous pouvez gagner beaucoup d'argent et tous les journaux parleront de vous pendant des semaines. Certains de ces champions des jeux sont de vrais héros nationaux. A Hollywood, vous pourrez doubler vos tarifs.*

Le genre génial

Je venais juste de terminer les représentations du « Roi Lear » au New York City Centre, et mon cachet avait été à peu près symbolique : il ne m'avait même pas permis de payer ma note d'hôtel. J'étais donc assez content d'entendre parler d'argent. Mais ce que je voulais, c'était du travail, ce n'était pas participer à un jeu

concurrent du genre génial. D'un homme dont le public s'imagine qu'il a réponse à tout.

Je lui répondis que je n'étais pas un génie.

— *Les gens s'imaginent que vous en êtes un*, me dit mon producteur. *C'est ce qui compte.*

— Peut-être, fis-je avec un certain scepticisme, mais pourquoi les désillusionner ?

— *Rien à craindre*, répliqua-t-il. *Nous accroîtrons encore votre prestige. Et en plus, il y aura l'argent.*

Je le laissai parler : il était drôle. Mais, finalement, je me crus obligé de lui avouer que si je connaissais une seule des réponses de son émission, ce serait un vrai coup de chance.

— *La chance*, m'affirma-t-il, *n'a rien à voir dans cette affaire.*

Il se remit à me parler d'argent et j'en vins à admettre qu'après tout, il se pourrait que je connaisse un certain nombre de réponses...

— *Un certain nombre*, me dit-il, *ce sera beaucoup. Ne vous inquiétez pas pour le reste.*

— Mais j'ai vu des concurrents dans leur cabine étanche : ils étaient malades d'inquiétude. Je suis sûr que tous les gros gagnants en savent infiniment plus que moi. Sinon, ils ne gagneraient pas.

— *C'est ce que vous vous imaginez.*

— Vous me surestimez.

— *Oh ! non*, me dit-il, *nous savons très bien ce que nous faisons. Nous voulons vous avoir pendant neuf semaines au moins, et peut-être le double. Nous voulons que vous battiez tous les records. Je ne peux pas vous dire à quel moment nous nous arrêterons tant que nous n'aurons pas vu comment ça marche, mais je peux vous garantir un minimum de 150.000 dollars.*

Les chutes du Niagara

— Même si je fais fiasco dès la première émission ?

— *Rien à craindre, vous ai-je dit, vous aurez un triomphe. Vous êtes exactement ce qu'il nous faut, le genre génial.*

Ce n'était pas la première fois qu'on me le disait.

— Vous pourriez aussi me faire une très forte proposition pour traverser les chutes du Niagara sur une corde raide, dis-je, mais si je me cassais la figure au bout de deux mètres, vous ne me donneriez pas un sou...

— *Vous ne vous casserez pas la figure*, affirma-t-il, *pas avec nous. Vous connaîtrez les réponses.*

— Voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer comment cela se passe ?

— *Très simple. Nous procédons d'abord à des essais très approfondis. Nous éliminons systématiquement tous les points d'incertitude. Par exemple : que savez-vous de Napoléon ? Pouvez-vous me donner la date d'une de ses grandes victoires ?*

— Non.

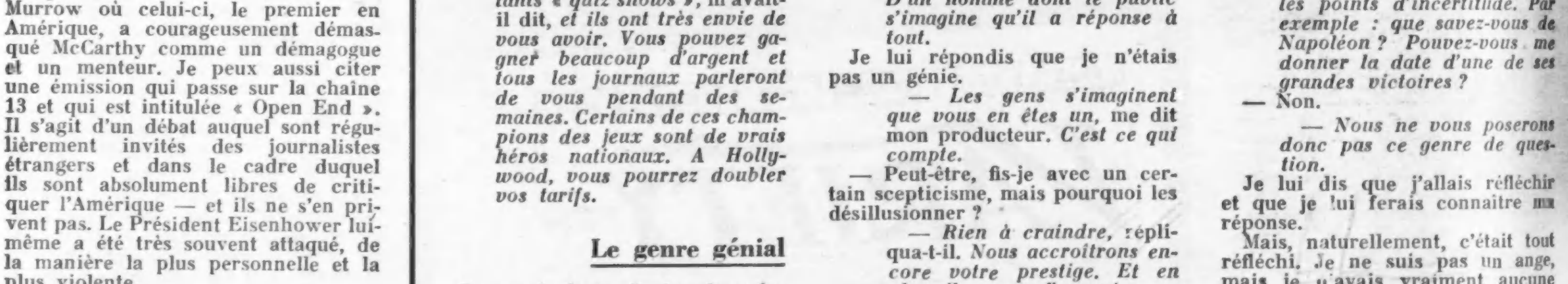
— *Nous ne vous poserons donc pas ce genre de question.*

Je lui dis que j'allais réfléchir et que je lui ferais connaître ma réponse.

Mais, naturellement, c'était tout réfléchi. Je ne suis pas un ange, mais je n'avais vraiment aucune envie de participer à un « quiz show » truqué.

Quant au « génie » qui prit la place dont je ne voulais pas, les journaux ont en effet beaucoup parlé de lui. Il s'appelait Charlie Van Doren.

(*Copyright* *« L'Express-Mondial Press »*.)



LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Benedek : Américain, une nationalité qui s'attrape très vite. — Christiane Rochefort : le repos de la guerrière. — Thérèse Le Prat : sans col ni cravate. — Joseph Kessel : la peau du lion est vendue.*

EN même temps que sort à Paris le film qu'il tourna il y a deux ans en Allemagne, « Des enfants, des mères et un général » (dont vous parle Denis Vincent, page 36), Laslo Benedek donne cette semaine le premier tour de manivelle de son premier film français « Recours en grâce ».

Pour les amateurs de cinéma, le nom de ce grand monsieur aux cheveux blancs âgé de 52 ans, d'une en-

LASLO BENEDEK.
Une vie embrouillée.

veloppante politesse, est indissolublement lié aux jeunes motocyclistes de « L'Equipée sauvage ».

— Vous savez, ce film a surtout été bien compris en France. Moi-même, avec une mentalité américaine, je n'en étais pas tout à fait satisfait. Je le voulais plus explicite. Le public français est le plus doué, le plus réceptif. On n'a pas besoin d'expliquer.

Ce monsieur aux yeux très bleus, aux oreilles de faune, n'est pourtant pas Américain. Né en Hongrie, élevé en Autriche, débutant cinéaste en Allemagne, il s'est installé aux Etats-Unis en 1937. Pendant six ans, il a gravité dans ce monde hollywoodien, tantôt assistant, tantôt directeur de production, tantôt metteur en scène de « seconde équipe ».

— Ça, c'est tout le système américain. Le metteur en scène en chef se décharge sur un second des plans qui l'ennuient, des scènes qui le dérangent. C'est un système épouvantable. A cette époque-là, je tournais ainsi des petits bouts de comédie musicale ou de policier. On a fini par me proposer un « policier entier ». J'ai fait « La Brigade des stupéfiants ». Dans ce film, il y avait un acteur qui intéressait Stanley Kramer. C'était le producteur le plus audacieux de Hollywood. Kramer est venu voir des rushes. En sortant de la projection, il m'a proposé de porter à l'écran la pièce de Miller « Mort d'un commis voyageur ». Et notre collaboration a commencé. Ensuite, j'ai lu une petite nouvelle de six pages dans « Harper's » qui s'intitulait « Le Raid des cyclistes ». Stanley a tout de suite compris ce que je voulais faire.

On a dit que j'avais attaqué la vie américaine dans « Mort d'un commis voyageur » et que j'avais décrit les jeunes gens américains détraqués et homosexuels dans « L'Equipée sauvage ». Ce n'est pas vrai. J'ai voulu montrer que la jeunesse contient en elle une force inemployée, un potentiel de fascisme naturel, et que les jeunes hommes se défient naturellement des femmes, comme d'une mièvrerie, comme d'une faiblesse.

Des gens vindicatifs

Si j'ai quitté les Etats-Unis, ce n'est pas parce que j'ai eu des ennuis avec la Commission des Activités anti-américaines, mais parce que je ne suis pas l'homme des super-productions qui sont la règle en ce moment, ou des films sexy ou d'épouvante de quatrième ordre, faits à la hâte pour trois dollars. On ne me confiera pas « Ben-Hur », parce que je n'ai pas une réputation très commerciale, et je n'ai pas envie de faire « Ben-Hur ».

On m'a proposé un film en Angleterre, puis un en Allemagne. Je pensais ne jamais retourner en Allemagne et je ne voulais pas faire un film allemand. Il me semblait impossible de mettre en scène des gens avec des croix gammées, mais en lisant le sujet, je me suis rendu compte que ce serait plus qu'un film allemand, que c'était un sujet universel, et j'ai fait ce film avec passion.

Le film a eu du succès en Allemagne, mais curieusement pas partout. Il y a des endroits où les gens sont encore très vindicatifs.

Personnellement, depuis que je suis revenu en Europe, je ne sais plus très bien ce que je suis. J'étais devenu très américain. C'est une nationalité qui s'attrape très vite. On est vite envahi par l' « american way of life » parce que si l'on ne s'y habitue pas, on ne peut pas vivre. Maintenant, je me sens à nouveau différent, bizarre.

Et comme s'il faisait sa propre découverte à mesure qu'il répondait, Laslo Benedek, si mesuré, si calme, si peu américain, a répondu avec un intérêt amusé à toutes mes questions.

— Si vous n'étiez pas cinéaste, qu'aimeriez-vous être ?

— Psychanalyste.

— Quels sont les cinéastes que vous admirez le plus ?

— J'admire plus certains films que certains cinéastes. Stevens est un grand metteur en scène, mais il a fait « Anne Frank » et « Géant » qui sont deux navets. Orson Welles a été prodigieux, mais, pour l'instant, il n'existe pas. J'aime David Lean pour « Brève Rencontre », mais pas pour « Le Pont de la rivière Kwaï ». Enfin, je n'aime ni ne déteste rien en bloc.

CHRISTIANE ROCHEFORT.
Une situation retournée.

DANIEL EMILFORK VU PAR THÉRÈSE LE PRAT.
Une recherche passionnée.

— Un film doit-il être l'œuvre d'un seul homme ? Et est-ce possible ?

— Je trouve que vous êtes trop gentils en France avec les metteurs en scène. Vous leur attribuez l'entière paternité des films, mais c'est très injuste.

— Est-il possible de réaliser un bon film, même d'après un mauvais scénario ?

— Non. Le scénario, c'est le film.

— Les progrès techniques (couleur, cinémascope) offrent-ils des moyens supplémentaires au cinéaste ?

— Non. Au contraire.

— Quel est, parmi les films que vous avez faits, celui que vous préférez ?

— Le prochain : « Recours en grâce ». J'ai acheté les droits moi-même il y a un an. J'ai contacté Raf Vallone qui a été emballé comme moi. Mais l'affaire a été difficile à monter. C'est un film dramatique. Je n'avais pas travaillé en France. Vallone est un grand acteur, mais il a tourné beaucoup de mauvais films. Tout cela n'était pas encourageant, mais brusquement j'ai eu la chance.

★

RAF VALLONE a aussi beaucoup de chance et des idées. Pendant que son metteur en scène se réservait les droits de « Recours en grâce », il achetait lui-même ceux du « Repos du guerrier », non pas pour le cinéma mais pour le théâtre, et demandait à Christiane Rochefort d'écrire elle-même la pièce. Christiane Rochefort s'y attellera lorsqu'elle aura fini dans quatre semaines de travailler avec H.-G. Clouzot au découpage et aux dialogues de « La Vérité », et avant de terminer...

— Une « grande farce conte de fées » qui déplait à tout le monde. Cela ne ressemble en rien au « Repos du guerrier ». C'est un conte hérétique, avec beaucoup de dialogues, et rien de choquant. Il est vrai que je ne trouve jamais rien de choquant.

Au cinéma, « Le Repos du guerrier », d'aventure en aventure, du projet Clément au projet Chabrol, du producteur Hakim au producteur F. Cosne, de 5 millions à 25 millions, « Le Repos du guerrier » vient de subir la plus étrange des métamorphoses. Tourné au printemps 1961, par Vadim, la situation serait, si j'ose dire, retournée, deviendrait une sorte de « Femme et le pantin » et Brigitte Bardot serait le guerrier.

Raoul Lévy en a fait de vifs reproches à Brigitte, qui dit : *« Il fait sa crise de jalousie. »* Et Christiane Rochefort conclut : *« Les producteurs sont fous. Pourquoi achètent-ils des droits ? Dans leurs adaptations, un cochon ne retrouverait pas ses petits et jamais un auteur son roman. »*

★

Mme PHILIPPE STERN, femme du conservateur en chef du musée Guimet, est une petite dame aux cheveux gris, aux yeux vifs, qu'on imaginerait menant une vie calme et tranquille. Mais quand elle s'appelle Thérèse Le Prat, c'est un grand photographe qui, après avoir parcouru le monde comme reporter, s'est attachée depuis quelques années à la recherche la plus passionnante : le visage humain. Elle expose actuellement au musée des Arts décoratifs trente de ses photographies, sous le titre « Le Masque et l'Humain ».

Armée de son appareil 9/12 et de deux projecteurs pour tout matériel, elle choisit avec soin ses modèles, n'acceptant jamais de photographier un visage qui ne l'inspire pas. Peu de femmes, le plus souvent des hommes sans col ni cravate. Parfois des inconnus, parfois des célébrités, tel Claudel qui, posant quelques années avant sa mort, lui disait : « Remontez un peu le projecteur, s'il vous plait, il faut éclairer le front des poètes. »

★

APRES « Deux heures en U.R.S.S., comme si vous y étiez », au Kinopanorama, voici « Deux heures dans les mers du Sud » grâce au quatrième programme du Cinérama. Rien de révélateur dans les îles enchanteresses polychromes ni dans le procédé. On devine pourtant l'emploi que l'on pourrait en faire pour tourner un vrai sujet. Ce sera peut-être « Le Lion » de Joseph Kessel, qui vient de demander à « Monsieur Cinérama » 200 millions pour les droits d'adaptation de son roman.

M. M.

CINÉMA

La chronique de Denis Vincent

● *« Des Enfants, des Mères et un Général » : la guerre débarrassée de ses sortilèges.*

UNE terrible histoire. Un terrible film. Et dont on ne se débarrasse point aisément la mémoire, une fois franchi le seuil de la salle, gorge serrée, regard embué et amertume au cœur (1).

La guerre, nous le savions, est atroce. Mais quel que soit le propos de ceux qui en font des films, ils parviennent rarement à lui ôter une sorte de grandeur, une dimension à la taille de l'enfer.

Par le truchement d'une histoire singulière, Laslo Benedek lui retire jusqu'au dernier de ses sortilèges et la montre, cette sombre déesse, toute nue. Et que c'est bête, la guerre toute nue.

Nous sommes en Allemagne à la veille de la débâcle. Le front de l'Est craque de partout. Les femmes de Stettin sont venues, en hâte, chercher leurs enfants là où ils avaient été évacués avec leur école, car il faut reculer : les Russes avancent.

La vérité de la vie

Lorsque, au milieu du désordre et de l'affolement. ces femmes atteignent l'école, certaines d'entre elles apprennent que leur fils de quatorze ans, de quinze ans, s'est enfui pour s'engager, pour se battre.

Le film, c'est la poursuite obstinée, folle, que quelques mères entreprennent à travers les routes bombardées, les P.C., les Q.G., les postes avancés et jusqu'au point le plus exposé de ce qui reste de front, pour retrouver leurs garçons et les ramener à la maison.

Elles les retrouveront ; elles ne les ramèneront pas, car les hommes aiment la guerre, même à quatorze ans, même avec ces visages menus et si grêles sous le casque monstrueux. Seules les femmes haïssent vraiment cette rivale qui leur arrache leurs fils avant de les massacrer.

Mais là où ces femmes passent, quelque chose se détraque dans la tête des soldats et des officiers épuisés. A moins que quelque chose ne se remette en ordre ? Elles sont la vie, la vérité de la vie, elles défendent la vie, et eux, avec leurs phrases, leur honneur et leurs uniformes, ne portent que la mort. Ils en prennent conscience. Ils font des gestes inconsidérés. L'un déserte. L'autre se soucie soudain d'épargner des hommes. « *Mais où irions-nous,* s'écrie le général, *si, derrière chaque soldat, on voyait sa mère !* »

Les épisodes se succèdent, les uns poignants, les autres moins réussis lorsqu'ils sont trop bavards, mais sans que jamais la sensibilité ou le tact du réalisateur fassent défaut, et la situation pouvait prêter à toutes les outrances.

Un drame personnel

Ces mères ne sont pas enjolivées. Ce sont, à la fin, des femmes quelconques, étroites, et qui n'ont jamais songé à s'insurger contre la guerre, à l'accepter ou à la repousser dans son ampleur, jusqu'au jour où elles sont touchées, elles, dans leur chair.

(1) Cinéma d'essai Caumartin.

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin OPE. 81-50
DES ENFANTS DES MERES ET UN GENERAL
version originale
de LASLO BENEDEK

ZBIGNIEW CYBULSKI ET EWA KRZYZANOWSKA DANS « CENDRE ET DIAMANT ».
De nouvelles raisons de vivre.

Même ce jour-là, elles conçoivent le drame comme un épisode personnel, pas universel.

Laslo Benedek a presque réussi à esquiver en outre le danger qu'offrent ces sujets, où quelques personnages typés une fois pour toutes — la pieuse, la forte en gueule, la distinguée, l'intellectuelle — interviennent pour prononcer LA réplique ou pour accomplir LE geste bien conformes à leur personnage, et sont ainsi dénués de toutes nuances, de toute véritable épaisseur humaine.

Sans avoir la saveur originale des films que Benedek réalisa à Hollywood (« Mort d'un commis voyageur » et surtout « L'Equipée sauvage »), « Des Enfants, des Mères et un Général », tourné en Allemagne et en langue allemande, est un film courageux, émouvant, d'une écriture classique, sans éclat, mais sans faute.

DENIS VINCENT.

La critique de René Guyonnet

● *« Cendre et Diamant » : d'où vient la déception ? « Les Boucaniers » : d'où vient le plaisir ?*

C'EST « Kanal » qui, au Festival de Cannes 1957, nous révéla le réalisateur polonais Andrzej Wajda. C'était un film d'un lyrisme sombre, mais non pas désespéré, où l'on voyait mourir dans les égouts de Varsovie, pendant l'insurrection de 1945, des jeunes gens qui, pourtant, « aimaient la vie ».

« Cendre et Diamant « (2), du même Andrzej Wajda, nous arrive maintenant, précédé d'une flatteuse réputation : très bon accueil au dernier festival de Venise, prix de la Fédération internationale de la presse cinématographique. Attendais-je trop? Il me faut avouer une certaine déception.

Non que l'entreprise soit antipathique. C'est en effet, de la part de la Pologne, une belle preuve de libéralisme que de se faire représenter à Venise par un film comme « Cendre et Diamant » et de le montrer à Paris en soirée officielle : il s'agit d'une tentative pour comprendre de l'intérieur le drame des jeunes gens qui, au départ des Allemands, poursuivirent le combat, par les mêmes moyens terroristes, contre le gouvernement communiste.

Des luttes fratricides

D'autre part, le récit proprement dit est d'une vraie beauté. Les protagonistes en sont deux nationalistes anti-communistes, qui ont reçu l'ordre de tuer le secrétaire du parti venu prendre ses fonctions dans une petite ville de province. Ils lui tendent une embuscade, mais se trompent et tuent deux ouvriers. Malgré les doutes que ces morts inutiles font naître en eux, ils vont jusqu'au bout de leur mission, par discipline, par fidélité à ce qu'ils ont été jusqu'alors — bien que l'un d'eux ait trouvé de nouvelles raisons de vivre dans son amour pour une jeune serveuse d'hôtel.

Ce récit est mené avec une grande liberté, sans volonté démonstratrice ni parti pris idéologique. Sauf un coup de pouce trop voyant (l'épisode du fils du secrétaire du parti), il reconstitue avec vérité les déchirements et les contradictions d'une période difficile, donne, sans rhétorique pompeuse, le sentiment des luttes fratricides qui la marquèrent. Mieux, on y relève une conscience ironique et assez féroce des excès du « tempérament polonais », un humour lyrique et amer de belle tenue. On pense naturellement à Marek Hlasko, mais le roman de Jerzy Andrzejewski, dont le film est tiré, date de la Libération, époque où Hlasko était encore un enfant.

S'il y a tant de qualités dans « Cendre et Diamant », d'où vient donc la déception ? Très précisément de la mise en scène, qui y est tellement voulue, tellement chargée d'intentions, qu'elle en perd toute sincérité.

Devant ce symbolisme, qui cherche constamment à lui forcer la main, le spectateur ne peut pas ne pas se sentir sur la défensive et, comme on dit, il décroche : au lieu de s'émouvoir, il se contente de faire le recensement d'idées qui, mieux dominées, auraient pu être bonnes. C'est vrai à peu près de chaque scène. Je citerai seulement la séquence où l'on voit les deux amants traverser une église en ruine, tandis qu'au premier plan se balance, la tête en bas, dans un grincement de cordes, un immense Christ ; et le plan final où le héros, blessé à mort, court au milieu des ordures avant de s'effondrer et de se tordre en de longues convulsions d'agonie.

Excessif dans sa mise en scène, Wajda l'est aussi dans sa direction d'acteurs. Tous les personnages secondaires jouent de manière théâtrale et naturaliste. Des trois interprètes principaux, l'un, Adam Pawlikowski, a tellement la tête de l'emploi qu'on sait, dès la première image, qu'il porte le mal en lui. Les deux autres, les jeunes amants, Zbigniew Cybulski et Ewa Krzyzanowska, ceux qu'on voit le plus souvent, sont heureusement les meilleurs. Zbigniew Cybulski joue un peu trop manifestement au James Dean polonais, mais il a du charme et de la spontanéité. Quant à Ewa Krzyzanowska, elle est discrète, sensible, ravissante. On regrette de ne pas la voir davantage encore.

Les Boucaniers

« Les Boucaniers » (The Buccaneer) (3), d'Anthony Quinn, est un film dans lequel on s'amuse finalement beaucoup, et avec simplicité, en retrouvant presque les joies que nous donnaient avant la guerre les films d'Errol Flynn, mais quels méandres avant d'accéder à ces joies simples !

Il y a d'abord le rôle joué dans l'affaire par Cecil B. de Mille. La publicité proclame bien haut qu'il a supervisé le film, nous nous rappelons l'avoir vu dans la bande-annonce et le voilà qui réapparait dans le prologue pour faire une conférence sur la guerre anglo-américaine de 1812 et la part qu'y prirent l'île de la Baraterie, près de La Nouvelle-Orléans, où se passe le film, et le pirate Jean Laffitte, qui en est le héros. La clef du mystère doit être que Cecil B. de Mille était le beau-père d'Anthony Quinn : quand on a un pareil beau-père, on aurait bien tort de ne pas l'utiliser au maximum pour patronner son premier film.

Il y a aussi l'intrigue sur laquelle sont bâtis « Les Boucaniers », et qui est une manière de chef-d'œuvre —

(2) Marbeuf.

(3) Elysées-Cinéma.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION d'Audiberti
Mise en scène de G. VITALY

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
100e
par la Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

AGRICULTEURS - 8, r. d'Athènes. TRI. 96-48
SEUL A PARIS
LE MILLION
de
RENE CLAIR

on ne sait trop si c'est de naïveté ou de rouerie. Huit personnes, pas moins, y ont travaillé. Son équilibre repose sur cette idée que si le pirate Jean Laffitte se mit au service du général Andrew Jackson, lui permettant de défaire les Anglais prêts à s'emparer de La Nouvelle-Orléans, c'est parce que Laffitte avait lu la Déclaration des Droits et qu'il n'avait plus, dès lors, qu'un but dans la vie : devenir un citoyen américain.

Avant de se laisser aller à goûter les bons et beaux rebondissements que nous vaut cette intrigue, il faut encore s'habituer à voir Yul Brynner et Charles Boyer, l'un et l'autre emperruqués et moustachus, jouer les soudards de joyeuse compagnie, et Charlton Heston, lui aussi emperruqué, mais de blanc et pas moustachu, incarner le brave général Jackson.

Des soldats de plomb

Arrive enfin le moment où nous avons accepté nos personnages et où, comme des soldats de plomb, sont en place Laffitte et ses pirates, les Anglais, Jackson et les bons Américains, le gouverneur et les mauvais Américains, plus quelques lascars qui n'ont pas lu la Déclaration des Droits. C'est alors que nous commençons à nous amuser : abordages, pendaisons, poignards qui se plantent dans un arbre à quelques centimètres d'une tête, trahisons, incendies, pillages, un homme seul contre tous, deux héros s'affrontent, deux armées sont face à face, l'ex-canonnier de Napoléon détruit les batteries anglaises, la charge de l'infanterie écossaise est brisée, bal à la cour du gouverneur, on célèbre les fiançailles de Laffitte avec sa fille, mais quel coup de théâtre le destin cruel garde-t-il en réserve ?

Les bons films d'aventure étant rares, ne boudons pas notre plaisir. Et derrière la supervision de Cecil B. de Mille, louons la mise en scène d'Anthony Quinn, son mouvement, sa précision, l'autorité avec laquelle sont maniés les figurants et surtout, dans l'interprétation, cette sorte d'emportement qui caractérise Anthony Quinn acteur.

RENE GUYONNET.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● ***Poliakoff : des boukharas peints dans une cave.***

IL faut se faire à l'idée que, depuis près d'un demi-siècle déjà, un certain nombre de peintres ne s'intéressent plus au monde extérieur et qu'ils n'en sont pas moins peintres.

Les plus jeunes d'entre eux sont catégoriques : « *J'ai horreur de la nature* », dit, par exemple, Gillet, quand ses camarades le convient à une promenade.

Et si l'on signale à Poliakoff, qui expose actuellement dans deux galeries à la fois (1) un admirable coucher de soleil, il répond : « *Bah ! Monet a fait mieux que ça.* » A moins qu'il ne s'étonne, devant un paysage breton : « *C'est curieux, ces rochers ont pris des formes à moi.* » (2)

Chez ce Russo-Kirghiz, à treize ans jeté sur les chemins de l'exil et qui vécut de sa seule guitare avant de devenir, aux alentours de la cinquantaine, l'un des plus célèbres parmi les très rares « abstraits » authentiques, il faut, bien sûr, faire la part de l'humour.

Humour qui est, avant tout, moyen de défense. Comme ses costumes galonnés qui le font ressembler à un turfiste italien 1900. Comme son refus délibéré de parler la langue française autrement que par monosyllabes zézayantes.

Reste Poliakoff, le peintre, que son « inventeur », le critique Charles Estienne, félicitait, dès 1946, de faire « *des toiles aussi agréablement bariolées qu'un tapis de Boukhara ou de Samarcande* ».

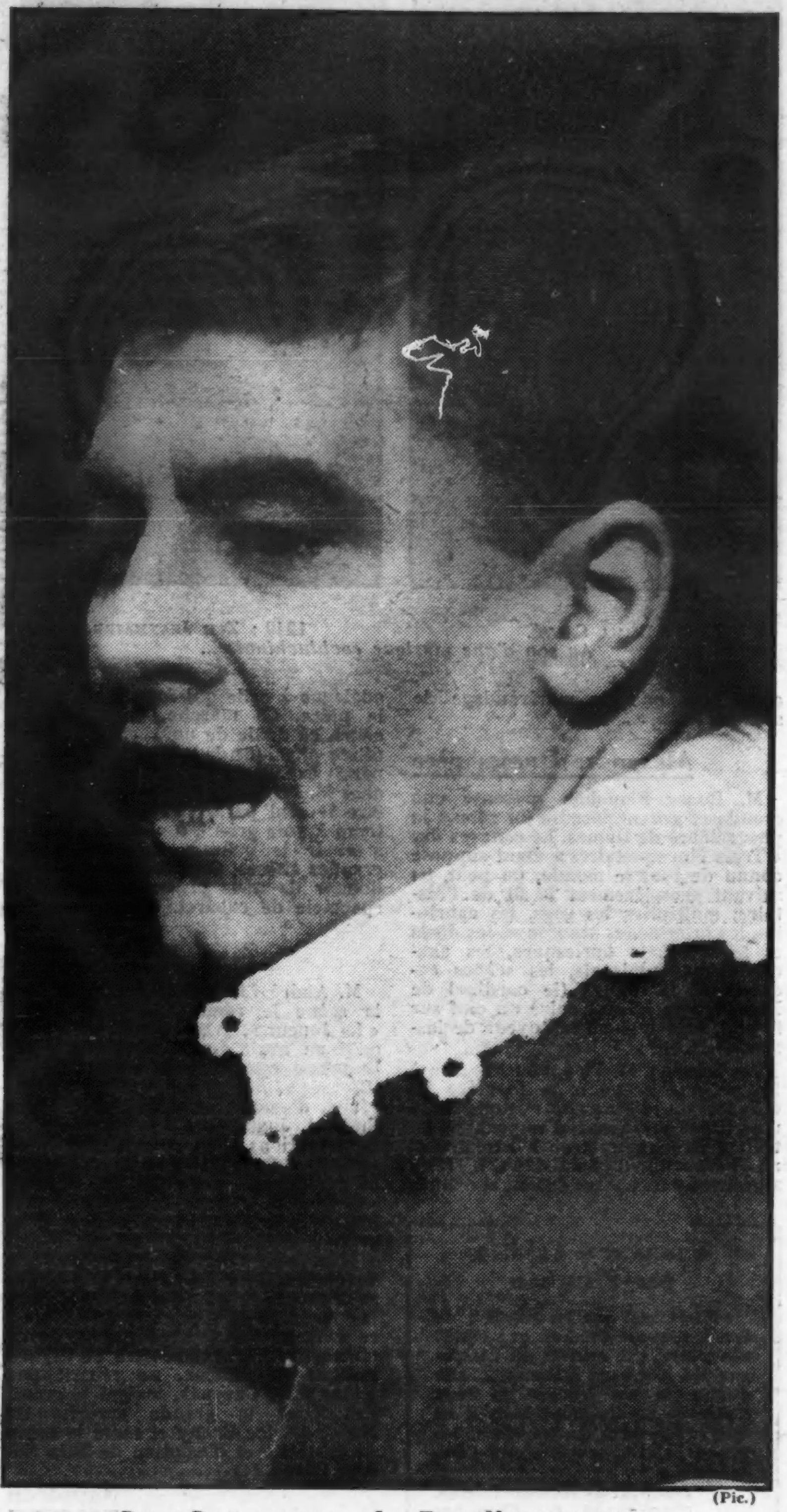
Depuis, les splendeurs de Samarcande se sont assourdies dans la palette de Poliakoff. Et, en s'assourdissant, elles se sont intensifiées. La vibration de la matière — son principal souci — atteint dans ses dernièdes œuvres une sorte de sérénité paradoxalement apparentée à celle de ces plaines coupées de champs et de bois qu'il se refuse à contempler.

Peut-être parce qu'il porte naturellement en lui les couleurs du silence dont les plaines sont composées : « *Si j'étais resté toute ma vie dans une cave,* dit-il, *j'aurais peint la même chose.* »

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Peintures à la Galerie Knoedler, 22, rue des Capucines ; gouaches à la Galerie Berggruen, 70, rue de l'Université. Jusqu'au 5 décembre.

(2) Cf. Michel Ragon : « Poliakoff », collection du Musée de Poche, Editions Fall.



(Pic.)

ROGER PLANCHON DANS « LES TROIS MOUSQUETAIRES »
De nouvelles raisons de rire.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***« Bérénice » : une musique de chambre à suspense. « Les Trois Mousquetaires » : un grand spectacle de cabaret.***

DEUX pièces, deux romans et une sorte de pamphlet historique au programme de la semaine, et quel générique !

Racine

« *Marie Bell qui est surtout, à mon gré, une Bérénice* », écrivait un jour M. François Mauriac. Après la belle Phèdre de l'autre semaine, je n'oserais plus en juger, mais cette Bérénice est certainement admirable. Sans mythologie, sans mort violente, la tragédie est plus simple que « Phèdre », et le rôle est moins varié, ou plutôt c'est à l'intérieur d'une même passion qu'il exige toutes les nuances. Encore une fois, par une merveilleuse sensibilité devant son texte, Mme Marie Bell les a toutes rendues, et « Bérénice » redevient une histoire passionnante, un roman des aventures du cœur aux multiples péripéties dont le « suspense » nous émeut jusqu'à la fin. A côté d'elle, M. Jacques Dacqmine a été un très beau, très noble et très douloureux Titus, M. Jean Chevrier un Antiochus juste et sensible. Quant à M. André Barsacq, le metteur en scène, il a eu une idée démoniaque, révolutionnaire : faire jouer la tragédie comme elle est écrite. Dans un décor ni beau ni laid, qui représente « un palais à volonté », sans musique, sans effets spéciaux, sans un meuble, les trois personnages exécutent les figures d'un ballet très clair ; leurs mouvements sont toujours justifiés par le texte; quand ils se parlent, ils se regardent, ce qui ne se fait presque plus dans les bonnes maisons. Et le résultat avec les trois grands instrumentistes dont il disposait est extraordinaire : jamais peut-être cette musique de chambre de la tragédie n'était montée plus haut, d'une manière plus pure... (1)

→

(1) Théâtre du Gymnase. Dernière ce soir jeudi.

GALERIE MAEGHT
François FIEDLER
PEINTURES
Vernissage vendredi 13 novembre

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1959
ou
"L'EXPOSITION DISCUTÉE"
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

LA COUR D'INGRES
17, quai Voltaire
MAYO
PEINTURES - 13 nov.-4 déc.

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré (8e)
Magnelli
PEINTURES

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université, PARIS - BAL. 00-21
BOGART - CANIARIS
MIHAILOVITCH - MIOTTE
PIERRAKOS
Du 13 NOVEMBRE au 2 DECEMBRE

Galerie ANDRE WEIL
26, avenue Matignon - ELY. 55-11
ROLAND
OUDOT
16 au 29 novembre

Galerie HERBINET
8, rue Bonaparte
ROBERT
WOGENSCKY
PEINTURES - 12-28 novembre

GALERIE DE L'INSTITUT
6, rue de Seine, PARIS (6e) - ODE. 32-90
Geneviève SARRADE
du 13 au 26 novembre
Vernissage le vendredi 13 novembre

GALERIE DU HAUT PAVE
3, quai de Montebello - PARIS (Ve)
COLAS - GUERIN
PEINTURES
Jusqu'au 27 novembre

TONALITES - 180, bd St-Germain (6e)
DESTERNES
Verniss. jeudi 12 nov., jusq. 2 déc.

SYNTHESE - 66, boulevard Raspail
BOURDIL
Du 12 novembre au 5 décembre

Galerie M. BENEZIT
Thierry VERNET
29, rue de Seine - 6-21 novembre

les Reproductions SPITZER sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ. 00-38
Catalogue sur demande contre 50 francs

VILLAND ET GALANIS
127, boulevard Haussmann
LAGRANGE
PEINTURES RECENTES

Gal. du PONT ROYAL
40, rue du Bac
BORES
GOUACHES - Du 10 nov. au 31 déc.

(Cossira)

CARMEN 1875 : GALLI-MARIÉ.

1904 : EMMA CALVÉ.

(Bernand)

1949 : ZIZI JEANMAIRE.

Au son d'une musique cochinchinoise...

1954 : DOROTHY DANDRIDGE.

Ugo Betti

C'est encore M. André Barsacq qui a réglé avec beaucoup de goût et de soin les harmonies d' « Un beau dimanche de septembre ». Il dispose d'une merveilleuse interprète encore, Mme Suzanne Flon, mais cette fois la partition est écrite pour piano mécanique de bastringue... La petite-bourgeoise un peu délaissée, un peu Bovary, fera-t-elle de petites bêtises avec le nigaud que le hasard lui jette dans les bras ? Elle est exquise, tellement vraie, tellement attendrissante, on a envie de crier : « Non, Suzanne, ne fais pas ça ! » Mais on n'est pas tellement inquiet, on sait bien qu'à la fin, avec un gros soupir, elle baissera un peu l'abat-jour pour mieux éclairer son tricot.

Cela rappelle, en moins bien, l'aimable théâtre de l'intimité de M. Charles Vildrac ; malgré Suzanne Flon, malgré son partenaire, M. Claude Rich, qui est fort bon lui aussi, malgré les décors et les costumes de M. Jacques Noël, exquis comme une tranche napolitaine, ce n'est pas beaucoup plus que du marivaudage de sous-préfecture... (2)

Alexandre Dumas père

M. Roger Planchon présente une grande et grosse parodie du roman le plus célèbre de Dumas. Le canevas des « Trois Mousquetaires » étant supposé connu de tout le monde, on peut, en suivant grossièrement le fil de l'histoire, multiplier les gags, les cabrioles, les intermèdes saugrenus, les duels et les combats burlesques, les anachronismes plaisants, les scènes cocasses et familières (le cardinal de Richelieu se faisant cuire un œuf sur le plat, Buckingham nettoyeur de lustres, etc.).

Au passage, M. Planchon s'amuse à traiter une scène à la manière de Claudel ou d'Ionesco, à nous faire un clin d'œil avant d'emprunter un trait à Brecht, un truc à Piscator et un barbecue à Stanislawski. Il y a beaucoup de choses drôles, et comme la troupe est nombreuse et pleine de bonne volonté, le mouvement rapide, on retrouve finalement un Dumas qui n'est pas tellement éloigné du vrai, à mi-chemin de Shakespeare et de l'almanach Vermot.

Très en faveur à l'époque romantique, le genre de la parodie n'est plus guère pratiqué aujourd'hui qu'à petite dose dans les revues et les scènes de chansonniers, et c'est sans doute mieux, parce que c'est un genre facile dont on se lasse très vite : au bout de deux grandes heures, le spectacle de M. Planchon paraît interminable. Cela pourrait plaire cependant à ceux qui aiment les films du même genre : « Ademaï au moyen âge », « François Ier », « Un Yankee à la cour du Roi Arthur », Le Fou du Roi », etc.

M. Roger Planchon lui-même, s'il n'a pas la force comique et la variété d'inventions d'un Dany Kaye ou d'un Jerry Lewis, est un d'Artagnan plausible et plaisant. Sa troupe manœuvre au doigt et à l'œil, comme s'il y avait une école de tambour à Villeurbanne analogue à celle qui fournit un gag à la pièce. Ça marche, ça défile, ça court, ça défile de nouveau et la condition physique de tout ce petit monde paraît excellente. Ce que nous aimons chez M. Planchon, c'est qu'il est peut-être le seul parmi les jeunes animateurs à voir grand, à aimer le grand, à avoir le courage de réaliser de grandes choses. On peut bien lui pardonner de nous présenter un grand spectacle de cabaret. (3)

Une phrase oubliée par Planchon

« Il est vrai que les ennemis de Son Eminence disaient que c'était elle-même qui mettait en campagne les assassins maladroits, afin d'avoir, le cas échéant, le droit d'user de représailles ; mais il ne faut croire ni à ce que disent les ministres ni à ce que disent leurs ennemis. »

(«Les Trois Mousquetaires», chapitre 43, Ed. Club des Libraires, 11, 107..)

Dostoïevski

M. André Charpak a découpé pour la scène le roman de Dostoïevski, « Le Joueur », avec autant de probité qu'il en avait apporté à faire subir la même opération à « Humiliés et Offensés ». Autant de probité, de sincérité, d'amour, et aussi peu de sens théâtral. Juxtaposer les scènes et les conversations d'un roman, non, cela ne fait pas une pièce, surtout lorsque le personnage principal est dominé sourdement d'abord, puis d'une manière démente par une passion comme celle du jeu.

C'est une toile de Jouy dont on voudrait garder les scènes imprimées sans garder l'étoffe qui est faite, dans le roman, de passion et de durée. Bref, ce « Joueur », qui n'avait guère porté chance à MM. Autant-Lara et Gérard Philipe au cinéma, ne réussit pas mieux à M. Charpak, malgré le grand métier et la grande autorité de Mme Béatrice Bretty et toute la force de sincérité et d'émotion de Mlle Nadine Basile. (4)

Napoléon

« *La moitié des paroles que le héros prononce, il les a effectivement prononcées... Toutes les grossièretés sont de lui... aussi bien que les plus belles phrases* », dit M. Charles Prost dans le programme de sa comédie satirique « Veillons au salut de l'Empire ». Malgré tout, la moitié Prost semble avoir déteint sur la moitié Napoléon : il y a de l'oison dans cet aiglon-là. Trois petits actes nous font pénétrer dans l'intimité du prisonnier de Sainte-Hélène qui rêve comme un vieillard un peu maniaque de conquérir l'Amérique et la femme de son grand maréchal du palais. C'est sans doute vrai et c'est démystifiant. Mais fallait-il commenter pendant toute une soirée la parole forte, mais bien connue, « *Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre* » ? Depuis une scène fameuse de « Galilée », de Brecht, quand on veut démystifier un grand personnage aujourd'hui (et cela vaut aussi pour « Les Mousquetaires » de M. Planchon) on le culotte ou on le déculotte sur la scène. Est-ce que ce n'est pas un peu enfantin ? (5)

ROBERT KANTERS.

(2) Atelier.

(3) Ambigu.

(4) Alliance française.

(5) Arts.

CE JOUR-LA

Carmen

● ***« Carmen » : un civet sans lièvre », écrivait un critique en 1875. On l'a jouée 2.947 fois à Paris.***

3 MARS 1875. Le marquis de Molina, ambassadeur du roi d'Espagne Alphonse XII, présente ses lettres de créance au maréchal de Mac-Mahon à l'Elysée : les relations diplomatiques sont rétablies entre la France et l'Espagne, et c'est pour cela que le directeur de l'Opéra-Comique, Camille du Locle, a choisi cette date pour la première de cette « Carmen » de Bizet qui lui cause tant de soucis par ailleurs. Il espère qu'une conjoncture aussi officielle aidera cet opéra franco-ibérique à naître... Malheureusement, lui-même croit de moins en moins au succès possible d'une œuvre contre laquelle, à la veille de la première, les journaux ont déjà lancé des pointes sournoisement perfides. Et puis, depuis qu'on a mis « Carmen » en répétitions (il y en a eu treize), la confiance semble avoir abandonné tout le monde au théâtre. Le concierge de l'Opéra-Comique lui-même, lorsque Bizet arrive à l'entrée des artistes, détourne la tête pour ne point avoir à le saluer. Les chanteurs n'apportent plus aucune conviction dans leurs rôles, comme s'ils cherchaient à l'avance à se désolidariser d'une telle entreprise. Seule, Mlle Galli-Marié prend ouvertement la défense du compositeur : mais tout le monde sait fort bien qu'elle est tombée amoureuse de lui...

Quoi qu'il en soit, en cette matinée du 3 mars 1875, du Locle est bien ennuyé. Lorsqu'il a reçu la pièce, il ne croyait pas qu'elle serait d'une telle immoralité. Son théâtre, asile habituel des amoureux bourgeois, se fait maintenant le complice d'amours scandaleuses et brutales, au son d'une musique que lui-même qualifie de cochinchinoise. Les petits journaux

Cabarets Dancings
THE DANSANT T.l.j à 17h. CLARIDGE
Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15
RENTREE de ROBERT RIPA chez MA COUSINE - MON. 49-35
MIMI PINSON DANCING 79, Champs - Elysées
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
Variétés
LeGLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES
Restaurants
LA PONCHE SNACK JOUR ET NUIT 43, r. de Ponthieu - ELY. 13.37
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS

TH. de l'ALLIANCE FRANÇAISE
101, Boulevard Raspail - LIT. 87-93
BEATRICE BRETTY joue "UN JOUEUR" d'après DOSTOIEVSKI
Mise en scène et adaptation André CHARPAK
Location ouverte

font passer des entrefilets croustilleux ou faussement réprobateurs, les journaux importants affectent une pudibonde réserve ; et l'affaire se présente d'autant plus mal que le metteur en scène, le célèbre Ponchard qui aime à rappeler qu'il fut le premier chanteur à recevoir la Légion d'honneur) s'est pratiquement brouillé avec Bizet au cours des répétitions et ne se cache pas pour dire ce qu'il pense de cette musique d'un modernisme extravagant. Sentant la situation désespérée, du Locle a même déconseillé à un ministre qui lui demandait une loge, de venir avec sa famille avant d'avoir lui-même jugé si pareil spectacle pouvait être montré à des personnes bien élevées...

La veille, le 2 mars, on a donné la Légion d'honneur à Bizet : mais les mauvaises langues ont aussitôt insinué qu'on la lui avait donnée *avant* « Carmen », de peur de ne plus pouvoir la lui donner après !

Un timbalier distrait

La première de « Carmen » a lieu le 3. Le fiasco est complet. Le public, habitué aux musiques convenues du répertoire et aux accompagnements « à la guitare », est déconcerté d'un bout à l'autre de la partition et ne peut se raccrocher qu'aux quelques moments où le compositeur a accepté de faire des concessions au goût général, comme les couplets du toréador ou le quintette des contrebandiers. Et puis cette musique lui paraît incompréhensible et dangereusement wagnérienne ; car c'est là le mot à la mode ; tout ce qui ne ressemble pas à du Boieldieu est wagnérien ; on l'avait déjà dit de « Faust » ; on le dit aujourd'hui de « Carmen ». Il faut dire que, si l'exécution vocale est honorable, l'exécution musicale a quelque peu souffert de l'indifférence des membres de l'orchestre. Ainsi, pendant le duo de Carmen et de don José, au deuxième acte, le timbalier, ayant mal compté ses mesures, assène un retentissant coup de grosse caisse pendant que Galli-Marié chante pianissimo...

Bref, tout le monde est déconcerté par la musique et choqué par le livret de Meilhac et Halévy. Bizet attend les réactions de la salle dans le bureau de du Locle ; il n'a pour le consoler que l'affectueuse sollicitude du jeune Vincent d'Indy, alors élève de la classe d'orgue de César Franck ; et, désabusé, il répond à son jeune admirateur : « *Ce sont les premières bonnes paroles que j'entends, et je crois bien que ce seront les dernières.* »

Quel scandale !

La presse est à peu près unanime dans les reproches qu'elle adresse à « Carmen ». « *M. Bizet s'est lancé dans la bizarrerie et l'incohérence... a voulu donner des gages aux doctrinaires qui s'intitulent les apôtres de la musique de l'avenir, en rompant avec ce qu'on regardait jusqu'ici comme les traditions du goût...* » (Clément). « *Bizet affiche le mépris le plus complet pour la forme et le genre de l'opéra-comique...* » (Fétis). « *Carmen, c'est un civet sans lièvre !* » (François Oswald).

Pour se consoler, Bizet a tout de même pu lire les comptes rendus de Weber dans « Le Temps », de Reyer dans « Les Débats », et de Jullien, mais ceux-là, qui sont ses défenseurs, lui reprochent de leur côté les concessions qu'il a faites au goût du public, et qui déséquilibrent son œuvre. Et les plus cultivés, qui sont sensibles à tout ce qu'il y a d'authentique dans « Carmen », souscrivent au jugement définitif de Noël et Stoullig : « *Quelle vérité, mais quel scandale !* »

Trois mois plus tard, le 3 juin 1875, Georges Bizet meurt. De quoi ? Le problème ne sera probablement jamais élucidé. Bizet est-il mort d'une tumeur à l'oreille? Est-il mort d'une embolie? D'un œdème de la glotte, d'un rhumatisme du cœur ? Ou bien, comme on l'a laissé entendre, se serait-il suicidé? Et dans ce cas quelle part faudrait-il attribuer, dans cette résolution, au découragement qui l'aurait pris à la suite de l'échec de « Carmen » et des violentes critiques dont sa musique a fait l'objet ? A moins que sa rupture avec Galli-Marié, l'incomparable interprète de Carmen, ne l'ait profondément affecté... à moins que la jalousie qu'il ressentait devant les avances dont sa femme Geneviève était l'objet de la part du pianiste Delaborde ne l'ait acculé au désespoir... La veille même de sa mort, on a donné « Carmen » pour la trente-troisième fois consécutive à l'Opéra-Comique.

Maintenant, une sorte de désapprobation tacite interdit à Galli-Marié de reprendre le rôle, comme si on lui reprochait d'avoir rompu avec lui à la veille de sa disparition. Et on ne jouera plus « Carmen » pendant huit ans, jusqu'au 21 avril 1883. Mais, pour cette reprise, Carvalho, alors directeur de l'Opéra-Comique, craint de retomber dans les scandales de jadis. Il donne le rôle principal à une dame du monde, Mme Adèle Isaac, aux allures distinguées et rassurantes, et à la voix claire et nullement troublante.

On expurge tout ce qui, dans l'original, sentait trop la canaillerie, on supprime le bouge de Lillas Pastias, le duel à la navaja : bref, « Carmen » devient un spectacle de tout repos.

(Pic.)

CARMEN 1959 : JANE RHODES.
...Des amours scandaleuses et brutales.

La presse (qui ne veut point rester en arrière de l'immense succès remporté par « Carmen » sur tous les théâtres du monde) peut dès lors crier en toute sincérité au chef-d'œuvre et se déjuger entièrement. Il faudra que les recettes énormes encaissées par « Carmen » redonnent à Carvalho assez de courage pour pouvoir revenir à la version authentique de l'ouvrage, et demander à Galli-Marié de reprendre son rôle. Cette réparation définitive a lieu le 27 octobre 1883, et c'est un triomphe absolu. La même année, le 22 décembre, on fête la centième de « Carmen ».

Depuis, « Carmen » a régulièrement et fidèlement empli les caisses de l'Opéra-Comique. Les plus grandes artistes ont voulu aborder le rôle, même si vocalement elles n'étaient point faites pour le tenir. Et Mme Jane Rhodes, en venant chanter pour la première fois « Carmen » sur la scène de l'Opéra, ajoute encore un nom à une liste déjà longue, d'où se détache de loin en loin un nom plus célèbre que les autres : Emma Calvé, Charlotte Wyns, Georgette Leblanc, Marie Delna, Lucienne Bréval, Marthe Chenal, Mary Garden, Lise Charny, Conchita Supervia, Alice Raveau, Ninon Vallin...

CAMILLE RAMEAU.

MUSIQUE

Donaueschingen

● *Un nouveau monde sonore.*

On sait qu'il n'en est pas outre-Rhin comme chez nous, où la vie musicale se trouve concentrée à peu près exclusivement dans la capitale. C'est chose commune en Allemagne que de voir de petites cités, n'excédant guère parfois six à sept mille âmes, s'éveiller pour peu de jours chaque année, à la faveur d'un festival, de leur quiétude provinciale. Tel est le cas de Donaueschingen, perdue dans la Forêt-Noire, qui devient à l'automne le point de ralliement d'une véritable colonie de mélomanes, de compositeurs, critiques, techniciens de la radio et du disque, accourus de tous les points d'Europe, et de plus loin encore, pour assister à ses « Journées musicales ». Quelle raison à cette affluence subite et exceptionnelle ? C'est que ces « journées » sont éminemment représentatives d'un mouvement de pensée que nous voyons aboutir aujourd'hui à une transformation de l'art musical à tel point radicale, que son initiateur, Arnold Schœnberg, n'en avait peut-être pas prévu toutes les conséquences.

Avant même d'accéder à la salle de concert, on avait déjà l'impression de pénétrer dans un univers étrange. Dans un hall adjacent, des publications traitant de la « musique nouvelle » ; des partitions aussi. Feuilletant celles-ci, on est frappé par la nouveauté du graphisme, si insolite est la disposition des signes musicaux habituels. A plus forte raison est-on surpris par les « partitions » de musique électronique, faites de diagrammes, de figures géométriques se poursuivant dans l'espace comme elles le font dans la durée.

Pour ce qui est des compositeurs inscrits au programme, un nom surgit d'abord : Anton Webern, à qui un concert entier était consacré, et qui, à entendre certains de ses exégètes, serait devenu « la mesure de toutes choses ». Webern, le « Vitruve » du dodécaphonisme ? Il doit y avoir là quelque méprise. Il reste que son art, concis, dépouillé à l'extrême, révèle une technique rigoureuse au service d'une sensibilité raffinée.

La séance réservée au « Domaine musical », foyer parisien du nouvel art sonore, fut dominée par trois auteurs : Schœnberg, Pousseur, Boulez. Du premier, la « Suite », op. 29, est une œuvre maîtresse, d'un beau lyrisme intérieur qui donne forme, en un jaillissement spontané, à une polyphonie d'une grande richesse. De Henri Pousseur, les « Rimes », combinant fort habilement les structures de la musique électronique avec les sons de trois orchestres disposés sur la scène et au fond de la salle, ont obtenu un succès considérable et mérité.

Une partie à jouer

De Pierre Boulez, enfin, « Le Tombeau » est une paraphrase particulièrement réussie d'un vers de Mallarmé dédié au souvenir de Paul Verlaine :

« *Un peu profond ruisseau calomnié*
[*la mort.* »

Le compositeur y fait preuve d'une extraordinaire liberté de création, rompant ainsi fort heureusement avec l'esprit rigide et stérile de certaines œuvres dodécaphoniques. Chez Boulez, toujours le poétique de la musique commande, ainsi qu'en témoigne la chaleur communicative avec laquelle il a dirigé les deux concerts d'orchestre. Une immense ovation a salué son interprétation du « Mandarin merveilleux », de Bela Bartok, cheval de bataille de Hans Rosbaud, chef allemand de réputation mondiale. C'était pour Boulez une partie à jouer. Il l'a gagnée de haute main, servant ainsi par sa double maîtrise le renom de la musique française.

Un fait est certain : un nouveau monde sonore est né, venu d'Europe centrale ; un monde où, sans doute, tout n'est pas pour le mieux. Mais il existe : il a ses compositeurs, ses exégètes, ses thuriféraires aussi ; et surtout, une résonance profonde dans le public allemand. Aux musiciens français revient la tâche d'en infléchir le cours vers une sensibilité en harmonie avec le génie latin.

ROBERT SIOHAN.

(1) Quelques disques de musique contemporaine :

BOULEZ. « Le Marteau sans maître » (texte de René Char). Version intégrale. Chant : M. T. Cahn. Dir. : Pierre Boulez. Grand Prix du Disque ; Académie Charles-Cros. Vega C 35 A 67.

WEBERN. « 6 Pièces », op. 6. — BERG. « 3 Pièces », op. 6. — STRAVINSKY. « Agon », Südwest-funkorchester, Dir. Hans Rosbaud. Vega C 30 A 154.

BOULEZ. « Le Marteau sans maître » (extraits). — NONO. « Incontri ». — STOCKHAUSEN. « Kontrapunkte ». — WEBERN. « Symphonie », op. 21. « Lieder », op. 8 et 13. Orch., dir. Pierre Boulez. Vega C 30 A 66.

WEBERN. « 2 Cantates », Chœur et orch. dir. Pierre Boulez. — STRAVINSKY. « Canticum Sacrum ». « Choral Variationen » (d'après J.-S. Bach). Ch. et orch. dir. Robert Craft. Vega C 30 A 120.

BOULEZ. « Sonatine pour flûte et piano ». — BERIO. « Serenata I pour flûte et 14 instruments ». — MESSIAEN. « Cantéyodjayâ », pour piano. — STOCKHAUSEN. « Zeitmasse » (Mouvements) pour quintette à vent. Severino Gazzelloni, flûte, Yvonne Loriod, David Tudor, pianos. Dir. Pierre Boulez. Vega C 30 A 139.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 16....	20 h. 30	CARMEN	*Mercredi 18 .*	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Mercredi 18 .	21 h.	SYMPHONIE L'OISEAU BLEU SUITE EN BLANC	*Jeudi 19 ....*	20 h. 30	MIREILLE
Vendredi 20 .	20 h. 30	CARMEN	*Vendredi 20..*	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Samedi 21 ..	20 h. 40	LES INDES GALANTES	*Samedi 21 ..*	21 h.	DON PASQUALE (reprise)
Dimanche 22.	20 h. 40	LES INDES GALANTES	*Dimanche 22.*	14 h. 30	DON PASQUALE

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

7 NOVEMBRE.

BIEN plus tôt que nous ne l'eussions cru, l'événement nous aura donné raison. Tout va vite aujourd'hui. L'affaire Dreyfus s'est étalée sur six années. Quelques mois eussent suffi maintenant à en nouer et à en dénouer les sinistres fils. Il n'y a déjà plus d'affaire Mitterrand. Je veux dire qu'elle doit changer de nom. Ce n'est pas non plus de l'affaire Pesquet qu'il s'agit. Ce serait faire beaucoup d'honneur à un comparse. C'est lui qui permettra à la justice, si la justice en a la volonté, de découvrir le nom ou les noms que l'histoire des crimes politiques retiendra.

Voilà, je l'espère, notre confrère de « L'Aurore », M. Robert Bony, tout à fait rassuré. C'est un bon confrère. Il s'étonne de la caution que Pierre Mendès France et moi-même avions donnée à François Mitterrand. Il allait jusqu'à s'en inquiéter pour nous. Le cœur humain a de ces délicatesses. J'avoue que mes raisons de croire l'ancien garde des Sceaux sur parole n'étaient point de celles que M. Bony pût aisément concevoir. Elles tenaient à une certaine idée que je me fais de François Mitterrand. Non que je l'aie jamais pris pour un petit saint. Au vrai, il y a tout de même de la sainteté dans son histoire, si notre histoire commence, comme je le crois, bien avant que nous ne soyons nés. Un de ses proches, mort à vingt ans, quand j'avais vingt ans moi aussi, demeure vivant au-dedans de moi avec quelques autres de mes amis d'alors. Et c'est à eux que j'ai recours dans ce monde souillé d'aujourd'hui, pour me rappeler que, même chez un jeune homme, la pureté peut exister, que la sainteté n'est pas seulement un mot... Mais de quoi vais-je parler ici !

RETOUCHONS terre pour nous étonner à notre tour que cet aimable confrère de « L'Aurore » ne se soit pas méfié, qu'il ait si vite cru que l'homme politique qu'il haïssait avait les reins cassés et qu'il ne restait plus qu'à se frotter les mains et à le porter en terre. Presque tous les autres journaux s'attendaient visiblement à un retour de flamme. Je compte pour rien les joyeux et furieux abois qui venaient de « Rivarol ». Ailleurs, on gardait quelque réserve. Dieu sait pourtant les haines que s'était attirées ce jeune ministre de l'Intérieur qui osa chasser le très puissant et très redoutable Baylot, qui sortit vainqueur de cette affaire des Fuites montée contre lui. Sa victoire sur le commissaire Dides (jamais commissaire ne fut rossé comme celui-là) est de celles qui se payent toujours cher, parce que le vaincu demeure lié à certains éléments de la police et qu'il les met au service de sa vengeance.

EH bien ! ce monde d'ennemis qu'avait Mitterrand ne montra pas autant de joie que je l'aurais cru lorsque Pesquet fit éclater son pétard. Ils étaient contents, bien sûr, mais inquiets. Je n'en ai rien dit dans mes derniers Blocs-notes parce que ce n'est pas cela qui a décidé du parti que j'ai pris. Mais n'aurais-je pas été l'ami de Mitterrand, et n'eussé-je pas cru à son innocence, cette réserve de ses ennemis m'aurait incliné à la circonspection. L'hallali manquait d'entrain. On eût dit que chasseurs et chiens étaient eux-mêmes surpris que ce beau cerf ait été si vite forcé, comme s'ils eussent craint de devenir gibier à leur tour.

Tout ce monde-là triomphait, mais avait le triomphe modeste. Rentrant cette semaine à Paris après des mois d'absence, j'ai trouvé dans l'antichambre un flot accumulé de journaux. J'ai donc pu prendre une vue cavalière de tout ce qui s'était écrit durant ces dernières semaines. Même au « Journal du Parlement », même à « Carrefour », si joyeux que l'on fût, on ne trépignait pas de joie. Ces gentils confrères scrutaient l'horizon, sans trop savoir ce qui allait surgir. Le Commandeur approchait, voilà ce dont aucun d'eux ne doutait, ignorant encore qu'il aurait la tête rassurante de M. Bourgès-Maunoury. Mais chacun entendait un bruit de pas ; et quelques-uns tremblaient.

IL n'y a plus d'affaire Mitterrand ; il y a toujours, et plus que jamais, une affaire dont le nom nous demeure inconnu. Cette guerre civile, qui ne fut chaude que durant quelques jours du mois de mai 1958, et que le général de Gaulle, en prenant le pouvoir, a rendue froide, n'oppose pas seulement la droite à la gauche ; on ne saurait dire non plus qu'elle met aux prises les équipes de la Quatrième République et celles de la Cinquième. Si un homme politique incarne tous les malheurs de la Quatrième République, c'est bien M. Georges Bidault. Or, nous voyons de quel côté il se trouve, quels sont ses amis, quelles mains se sont refermées pour toujours sur les siennes.

C'est la guerre de qui contre qui ? Pour une fois, un journal de la grande presse du matin, qui n'est ni « L'Aurore » ni « Le Figaro », nous le dit en clair : « On peut se demander, écrit M. Bernard Lefort dans « Paris-Jour », si toutes les polices de France et d'Algérie ne devraient pas être mobilisées pour démasquer les mystérieux personnages qui, selon les propres termes de M. Bourgès-Maunoury, cherchent à instaurer en France un gouvernement fasciste ».

Oui ! Mais si ces mystérieux personnages étaient les maîtres mêmes de la police ? Ou, du moins, de certains de ses éléments ? Que l'impunité des crimes politiques commis par l'extrême-droite soit une règle qui, jusqu'ici, n'a pas souffert d'exception, voilà ce que ni le gouvernement, ni la magistrature, ni l'opinion qui incline toujours à droite, ne pourront plus désormais faire semblant d'oublier. En politique, l'étouffement n'est plus à la portée de personne : trop d'intérêts s'opposent et s'entremêlent. Il y a eu trop de complices. Tous les cadavres remonteront.

F. M.

(Copyright « L'Express » : « Mondial Press ».)

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser à :
« L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8^e).

Veuillez établir un abonnement d'un an à :

M. . . . .

Adresse . . . .

au prix de

5.000 francs

Règlement : chèque ci-joint ou virement postal « L'Express » 7378-19 Paris (1).

Signature : . . . .

(1) Ou par recouvrement postal à la fin du mois.

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8^e). Tél. : ELY. 88-6

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8^e). Tél. : BAL. 18-6
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : **125 francs.**
Maroc : **120 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **5.000 francs.**
Etudiants militaires : **4.000 francs.**
Etranger : **6.000 francs** (Etudiants : **5.000 francs**)

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. : Cameroun, République Centre-Africaine, Congo, Côte française des Somalis, Côte d'Ivoire, Dahomey, Gabon, Guinée, Sénégal, Rép. Soudanaise, Togo, Tchad, Rép. Voltaïque.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)